

***Bibliothèque
et Archives
nationales***

Québec



Le présent fichier est une publication en ligne reçue en dépôt légal, convertie en format PDF et archivée par Bibliothèque et Archives nationales du Québec. L'information contenue dans le fichier peut donc être périmée et certains liens externes peuvent être inactifs.

Version visionnée sur le site Internet d'origine le 7 octobre 2014.

Section du dépôt légal



COMPOSITE « 2.0 » : UN RENOUVEAU FIDÈLE AUX ORIGINES

L'aventure ayant mené à la publication de cette nouvelle édition de COMMposite débute il y a un an, à l'automne 2005. Lors d'un colloque sur l'édition scientifique tenu à l'Université de Montréal, Guillaume Latzko-Toth, alors coordonnateur de la revue, a exprimé le désir de voir se renouveler l'équipe de COMMposite. Ce souhait a été entendu, et rapidement une nouvelle équipe constituée de jeunes étudiants s'est greffée aux personnes déjà présentes.

Le nouveau comité éditorial s'est mis au travail afin de renouveler la revue, mais dans le respect des idéaux défendus depuis la fondation : un contenu en français, gratuit et accessible, une organisation collégiale, et une autonomie vis-à-vis de toute institution, universitaire ou autre. Cette démarche s'inscrit notamment dans un effort pour souligner l'apport inestimable de tous les membres de COMMposite qui, d'hier à aujourd'hui, ont mis sur pied la toute première revue électronique pour jeunes chercheurs en communication.

Ainsi, le nouveau personnel de la revue COMMposite, aidé par l'équipe déjà en place, s'est progressivement installé aux commandes, apportant son lot d'innovations. Parmi les nouveautés que nous vous offrons aujourd'hui, l'interface radicalement différente et le nouveau logo sont probablement les plus évidentes. Ce changement de visage correspond à un changement plus profond. Dorénavant, avec le système de gestion de revue *Open Journal System* (OJS), COMMposite franchit une étape de plus dans sa maturation en tant que revue électronique en se dotant d'une plate-forme Web conçue pour simplifier la tâche tant des auteurs que de l'équipe éditoriale. Soulignons que COMMposite est l'une des toutes premières

revues francophones à utiliser ce système, un choix technique qui s'inscrit dans la continuité d'un engagement de la revue pour la promotion du logiciel libre.

Concernant les textes publiés dans ce nouveau numéro, le premier constat est celui d'une grande diversité tant au plan des objets que des approches, une illustration représentative du champ des études en communication dans ce qu'elle a de plus... composite! Si certaines problématiques semblent récurrentes au fil des numéros (usages des TIC, société de l'information, critique des médias), témoignant ainsi d'une certaine autonomie de la communication au sein des sciences sociales, les articles présentés ici proposent des éclairages nouveaux sur ces phénomènes ainsi que des méthodes originales (études empiriques, analyses du discours, etc.).

À travers la grande diversité des sujets abordés et des approches utilisées, il est tout de même possible d'identifier certaines thématiques communes à plusieurs textes. Ainsi, un premier ensemble de textes traitent de la question des communautés et de la technologie, en s'efforçant de dépasser certaines idées reçues. Hélène Laurin remet ainsi en question la distinction communément établie entre les amateurs d'arts jugés respectables et les *fans* de musique populaire considérés comme hystériques, en montrant la similarité de leurs pratiques au sein de communautés. De son côté, Benoît Verdier rejette la dichotomie entre usagers branchés et usagers non-branchés de nouvelles technologies, proposant plutôt l'idée que l'appropriation s'effectue de manière progressive. Mesurant à la fois les pratiques concrètes et les représentations dans les discours des usagers, il répertorie trois types différents d'utilisateurs auprès d'un groupe de formateurs. Pour sa part, Mathieu Chaput s'intéresse aux discussions sur la politique qui surviennent dans un forum électronique québécois. Par le biais d'une analyse détaillée de l'argumentation des participants, il tend à nuancer les discours cyber-optimistes ou cyber-pessimistes à propos d'Internet et de son potentiel à renouveler la démocratie.

Le second bloc de textes aborde la question des discours et de l'idéologie, proposant une démarche historique et critique sur certaines « vérités » contemporaines. Dans son article, Karine Vigneault retrace le discours sur la dette au Canada tenu au cours des années 1990, et montre comment la vision apparemment consensuelle présentée dans les médias a en réalité dissimulé une vision totalement opposée. Elle défend ainsi l'idée que le discours sur la dette

constitue un cas de propagande. Quant à lui, Nikos Smyrnaiois propose un historique de la notion de société de l'information, montrant comment cette utopie, prônant une émancipation à travers la technologie, prend ses racines dans une « idéologie de l'information », caractérisée par l'économie libérale, le déterminisme technologique et une conception réductrice du concept d'information.

Renzo Ardiccioni développe, pour sa part, une lecture historique du mouvement futuriste en Italie, et montre comment ce courant de pensée s'incarne aujourd'hui dans la cyberculture et sa conception particulière du sujet. La conception du sujet forme également le coeur de la réflexion de Dominique Trudel, qui se livre à une critique du sujet tel que défini dans le courant cybernétique et plus particulièrement chez Bateson, et propose une conception alternative en s'appuyant sur les écrits du philosophe Cornelius Castoriadis.

Bref, cette nouvelle livraison de COMMposite constitue un nouveau départ sur des bases solides. En souhaitant que vous soyez nombreux à nous accompagner dans ce nouveau chapitre de l'aventure : bonne lecture!

Le comité éditorial



LES SAVOIRS DES FANS À TRAVERS DEUX COMMUNAUTÉS WEB

Hélène Laurin

Université McGill

Résumé :

Deux conceptions différentes du fan sont véhiculées dans *les discours sociaux* sur la culture populaire: la figure *du* fan excessif et celle *du* fan sérieux. Cet article questionne le bien-fondé de cette distinction, en analysant le même type de pratique (soit l'accumulation de savoirs via les sites Web), *selon* une organisation commune (la communauté de fans). Des sites Web de deux communautés de fans, celles de Norah Jones et de Kylie Minogue, ont été étudiés. Les sites de ces deux communautés Web comptent généralement les mêmes offres de contenu pour les deux chanteuses. Celles-ci démontrent des savoirs considérables, manifestes et latents, de la part des fans qui conçoivent ces sites et qui font partie de leur communauté Web. À travers tous ces types de savoirs mobilisés, il est possible de constater que les fans, qu'ils fassent partie des « excessifs » ou des « aficionados », consacrent une énergie considérable afin d'accumuler un impressionnant volume de savoirs autour de leur idole.

Introduction

Je débute cet article par une confession. Je suis moi-même une ancienne fan. J'ai été, durant cinq ans de ma vie, une fan du groupe britannique *Queen*. Je savais absolument *tout* ce qu'il y avait à savoir concernant ce groupe : de la marque de voiture du chanteur Freddie Mercury (une *Rolls-Royce*), jusqu'à la date de sortie de chacun de leurs albums (plus d'une vingtaine au total), en passant par les dates d'anniversaire des quatre membres du groupe (ainsi que leur signe astrologique). Ces cinq ans ont coïncidé avec les cinq années de ma scolarité à l'école secondaire, et je me suis souvent retrouvée à être ridiculisée pour cette passion. Je ne comprenais pas les railleries de mes compagnons; je considérais toutes mes connaissances comme étant valables. Autant valables que certaines connaissances de mes compagnons, que

ce soit à propos des circonstances du suicide de Kurt Cobain, de l'histoire de *The Fugees* ou des paroles des chansons de *The Smashing Pumpkins*. Avec le recul, je réalise mieux toute l'ampleur et la vitalité que j'ai mises à acquérir tout ce savoir (pris au sens de *knowledge*) : mon apprentissage de l'anglais a été fortement teinté par la musique de *Queen*; j'ai voyagé en Grande-Bretagne à deux reprises pour me procurer des articles de collection (et j'ai réussi); je me suis branchée sur Internet pour en connaître davantage sur *Queen* et trouver des personnes qui pensaient un peu comme moi. Également, apprendre (par cœur) la biographie du groupe m'a donné le goût d'en connaître davantage sur l'histoire de la musique populaire. Connaître cette histoire m'a permis de découvrir le courant des recherches en musique populaire, dans laquelle cette recherche s'inscrit. Aujourd'hui, je me retrouve « simplement » une fan de musique, lisant et achetant une quantité incroyable de magazines spécialisés et de disques compacts, en plus de regarder les deux chaînes québécoises de télévision musicale sur une base quotidienne.

Pourtant, les fans sont souvent considérés, particulièrement par les médias, comme des fous obsessifs qui ne distinguent pas la réalité de la fiction. Avec cette confession, je veux signifier que les fans ne sont pas nécessairement des fous obsessifs. En fait, cette recherche pose l'hypothèse que ces dits « obsessifs » et que les *aficionados*, supposément plus « cérébraux », sont tous les deux des fans qui investissent énergies et affects pour accumuler différents types de savoir. Cette hypothèse est développée dans la problématique qui suit, divisée en trois temps : la première partie concerne les discours sociaux concernant les fans, la seconde porte sur les deux types de fans et la troisième, sur une manière paradigmatique pour les fans de s'organiser, soit en communautés. La deuxième partie de l'article présente la méthodologie qualitative utilisée pour cette recherche, prenant la forme d'une analyse de contenu thématique. La troisième section expose les résultats de la recherche et leur analyse.

Tel que mentionné précédemment, cette recherche s'inscrit dans les études en musique populaire, un courant de recherche interdisciplinaire (Shuker, 1994). La discipline privilégiée pour cet article est l'approche propre aux études critiques de la culture ou *cultural studies*. Celles-ci mettent l'accent sur l'analyse de divers phénomènes de la culture populaire, particulièrement par rapport aux significations qu'ils créent dans nos vies quotidiennes

(Grossberg, 1992b). Plus particulièrement, je vise à mieux comprendre les diverses significations concernant les fans dans la culture populaire ainsi que dans nos vies quotidiennes en m'intéressant aux discours sociaux produits autour d'eux et aux sites Web qu'ils fabriquent eux-mêmes dans le cadre de communautés.

1. Problématique et cadre conceptuel

1.1 Légitimation et de reconnaissance des fans : problèmes

Inspirée par la conception des fans qu'entretient Lawrence Grossberg (1992a), je définis les fans comme des personnes pour qui des contextes culturels spécifiques sont saturés d'affect, ou encore « the energy invested in particular sites » (Grossberg, 1992b, p. 397). Autrement dit, les fans sont des individus qui « enact [their] affinities by investing time, money and '[them]selves' in them » (Jenson, 1992, p. 23). Cette définition large inclut un grand éventail de personnes, de pratiques, de savoirs, d'usages, etc. Néanmoins, les discours sociaux réduisent les fans à un type particulier : les fans « excessifs ». Les médias, particulièrement lorsqu'ils traitent des fans, s'attardent constamment aux cas les plus obsessifs et même déviants. Par exemple, le traitement médiatique du procès de Michael Jackson en 2005 a présenté de nombreux reportages sur les fans du chanteur se massant proche du palais de justice où se déroulait le procès. Ainsi, étaient constamment montrées au cours de différentes émissions des entrevues avec des personnes venues de différents pays *uniquement* pour avoir une chance de voir leur idole, qui affirmaient que Michael Jackson constituait l'entièreté de leur vie, et qui étaient archi-convaincues de son innocence. Ces reportages n'ont fait que nourrir, une fois de plus, le manque de reconnaissance et de légitimation des fans.

À cause de leur monde souvent construit autour de leur idole, les fans sont généralement caractérisés, à travers les discours sociaux, comme des obsessifs (Shuker, 1994; Jenson, 1992). Selon Jenson, dans une analyse des discours sociaux déployés autour des fans, il existerait deux descriptions typiques des fans, et celles-ci sont informées par la pathologie :

the pathological fan is that of the obsessed loner, who (under the influence of the media) has entered into an intense fantasy relationship with a celebrity figure. These individuals achieve public notoriety by stalking or threatening or killing the celebrity. [...] This loner characterization can be contrasted with another version of fan pathology: the image of a frenzied or hysterical member of a crowd. (Jenson, 1992, p. 11)

Elle va plus loin en affirmant que les « [f]ans suffer from psychological inadequacy, and are particularly vulnerable to media influence and crowd contagion » (ibid., p. 18). En outre, un fan serait une personne qui n'aurait pas de vie à elle, mais seulement une vie « par procuration » à travers son idole : « the fan has fragile self-esteem, weak or non-existent social alliances, a dull and monotonous 'real' existence » (ibid.). Enfin, il est important de remarquer que la différence entre des fans soi-disant « normaux » et les fans dits « excessifs » résiderait dans « the distinctions between reality and fantasy » (ibid.). Lorsque le fan est toujours capable de faire la différence entre les deux, il serait « normal » ; lorsque la réalité et le rêve s'entrecroisent, il deviendrait « excessif ». Certains problèmes découlent de cette non-légitimation des fans par les discours sociaux. D'où proviennent ces discours sociaux sur les fans « excessifs » ? Leur non-légitimation est-elle balancée par une autre conception des fans, qui serait pour sa part davantage légitimée ?

1.2 Deux visions des fans... réunies!

Comme le remarque Jenson, la différence entre les fans « excessifs » et les fans « normaux » s'articule plutôt au niveau de l'objet de l'affection :

what happens if we change the objects of this description [sports, popular music and celebrities] from fans to, say, professors? What if we describe the loyalties that scholars feel to academic disciplines rather than to team sports, and attendance at scholarly conferences, rather than Who concerts and soccer matches? [...] Do the assumptions about inadequacy, deviance and danger still apply? I think not. (Jenson, 1992, p. 19)

En d'autres mots, si l'objet d'affection est lui-même « sérieux », ceci aurait une influence sur la « nature » du fan, également « sérieuse », « cérébrale », voire « intellectuelle » (Jenson

l'appelle « *aficionado* »). Par ailleurs, cette différence dans l'affection s'articulerait aussi dans les « modes of enactment » (ibid.) des fans « excessifs » par rapport aux *aficionados* :

Apparently, if the object of desire is popular with the lower or middle class, relatively inexpensive and widely available, it is fandom (or a harmless hobby); if it is popular with the wealthy and well educated, expensive and rare, it is preference, interest or expertise. (ibid.)

Seulement, en revenant à la première définition des fans vue au tout début, ceux-ci seraient des individus saturés d'affects pour des contextes culturels particuliers. Ainsi, les fans dits « excessifs » comme les *aficionados* seraient tous deux des fans. Tous investissent énergie, temps et argent vis-à-vis de leur objet d'affection. Comment alors tenir compte de cette équivalence ?

Également, tous acquièrent des connaissances particulières concernant leur objet d'affection sous la forme de savoirs : « [i]n fandom [...], the accumulation of knowledge is fundamental » (Fiske, 1992, p. 42). Par exemple, pour les fans d'artistes de musique populaire, certaines activités ne mentent pas :

the seeking-out of rare releases, such as the picture discs and bootlegs; the reading of fanzines in addition to commercial music magazines; concert going; and an interest in record labels and producers as well as performers. (Shuker, 1994, p. 243-4)

Les mêmes activités, à quelques mots près (comme « chef d'orchestre » au lieu de « producteurs ») pourraient être décrites pour les fans¹ de jazz ou de musique classique (Hennion, Maisonneuve et Gomart, 2000). Ainsi, les pratiques des fans visant à accumuler un savoir seraient sensiblement équivalentes, quelle que soit la « nature » de leur objet d'affection. Dès lors, comment interroger ces pratiques visant à accumuler des savoirs ?

1.3 Une organisation paradigmatique : la communauté de fans

¹ Je continuerai à utiliser le terme de « fan » en référence à la définition présentée au début de cet article.

Les fans ressentent un besoin de partager leur savoir avec d'autres fans, ou en d'autres mots, d'appartenir à une communauté; cette manière de s'organiser est très fréquente, voire paradigmatique (Jenkins, 1992). Jenkins va même jusqu'à affirmer que : « [f]an reception can not and does not exist in isolation, but is always shaped through input from other fans » (ibid., p. 210). Jenkins reconnaît ainsi l'importance du savoir chez les fans, mais surtout l'importance du savoir *partagé* entre les fans, à travers une communauté. Mais qu'entend-on par « communauté »? Selon Jones (1995), inspiré de Bell et Newby (1974), plusieurs éléments reviennent dans maintes définitions de la communauté : « social interaction based on geographic area, self-sufficiency, common life, consciousness of a kind, and possession of common ends, norms, and means » (p. 21). Cependant, dans le cas spécifique des fans, le territoire géographique peut être une barrière dans l'élaboration de communautés, puisqu'il est facilement concevable que les fans n'habitent pas tous le même territoire. En cela, Internet peut grandement aider à la formation et au maintien d'une communauté de fans.

Les communautés se construisant sur Internet ont des caractéristiques particulières. Notamment, les rencontres s'y font de façons totalement différentes :

[c]ommunities formed by CMC [computer-mediated communication] have been called “virtual communities” and defined as “incontrovertibly social spaces in which people still meet face-to-face, but under new definitions of both ‘meet’ and ‘face’”. (Stone, 1991, citée in Jones, 1995, p. 19)

En cela, la nécessité d'être dans un même territoire géographique ne tient plus. Aussi, la question du partage d'informations dans les communautés sur Internet est primordiale :

the space of cyberspace is predicated on knowledge and information, on the common beliefs and practices of a society abstracted from physical space. [...] [T]he important element in cyberspatial social relations is the sharing of information. It is not sharing in the sense of the *transmission* of information that binds communities in cyberspace. It is the ritual sharing of information (Carey, 1989) that pulls it together. (Jones, 1995, p. 19-20, l'auteur souligne)

Concernant précisément les communautés de fans sur Internet, la plupart des textes sur ce sujet mettent l'accent sur les différents types de forums en temps plus ou moins réel qui existent sur ce nouveau média, tel les *Bulletin Board Systems*, les *Usenet newsgroups*, le

clavardage, etc. (Darling-Wolf, 2004; Baym, 2000; Kibby, 2000). Peu mettent l'accent sur les sites Web en tant que tel. Cependant, les sites Web eux-mêmes sont également, en quelque sorte, des espaces où les fans se rencontrent et peuvent partager leurs savoirs. Par exemple, au sein d'une communauté de sites Web, les différents sites se relient souvent autour d'informations importantes ou de rumeurs, contribuant ainsi au partage des savoirs sur l'idole. Certains sites contiennent également des forums, où les fans peuvent discuter entre eux. Ainsi, pour cet article, les communautés Web de fans analysées sont manifestes à travers un réseau de liens entre sites Web se révélant dans les différentes sections prévues à cet effet. Je vais y revenir.

Enfin, il est important de remarquer qu'une grande contradiction traverse l'idée de communautés de fans. Alors que ces dernières « [attempt] to construct social structures more accepting of individual difference, more accommodating of particular interests, and more democratic and communal in their operation » (Jenkins, 1992, p. 213), des hiérarchies en émergent (Hills, 2002). Il suffit de penser aux présidents de fan-clubs, aux biographes, aux rédacteurs de *fanzines*, de même qu'aux concepteurs de sites Web; ces « super-fans » constituent des références au sein même de leur communauté de fans, apparentés à des leaders d'opinion. Il ne faut pas oublier cette particularité spécifique aux webmestres des sites que nous allons étudier.

En résumé, certains discours sociaux stigmatisent les fans : ceux-ci seraient frivoles, obsessionnels et excessifs. Un autre type de fan, l'*aficionado*, aux objets et aux modes d'affection différents, serait l'objet d'une meilleure réputation, toujours selon certains discours sociaux. Cependant, l'excessif tout comme l'*aficionado* demeurent des fans, dans la mesure où ils investissent de l'énergie dans leur objet d'affection, en mettant l'accent sur un savoir autour de ce dernier. De plus, les fans se regroupent en communautés, et depuis Internet, il est plus facile pour les fans de différents territoires géographiques de partager leurs savoirs à propos d'une idole via des communautés Web. Dans cette recherche, je m'attarderai spécifiquement à des sites Web faisant partie de deux communautés de fans distinctes afin d'interroger un même type de pratiques s'inscrivant dans une même manière de s'organiser. En fait, je pose la question suivante : comment mettre à plat les soi-disant différences entre deux types de fans?

Comment rendre compte de l'équivalence des savoirs entre les fans au travers d'une même pratique?

2. Méthodologie

Afin de mener à terme cette recherche, je propose de suivre une démarche qualitative prenant la forme d'une analyse de contenu thématique. La recherche qualitative se caractérise par la volonté d'interpréter différents phénomènes, d'en trouver les significations (Denzin et Lincoln, 1994). En fait, l'analyse de contenu est définie « comme une méthodologie [...] qui consiste à simplifier, expliciter, systématiser, [...] et par conséquent décrire et interpréter, une ou un ensemble de communications » (Bardin, 2003, p. 245), en l'occurrence des sites Web. Aussi, le contenu de ces sites Web se présente comme manifeste; c'est à l'analyste de contenu d'opérer un travail de codage (décrit plus loin), puis de transformer ces observations en thèmes, afin d'en discerner les aspects communs ou les dissemblances éventuelles. Ceux-ci restent à être interprétés afin d'en extraire tout le sens. Les résultats seront présentés dans la prochaine section; pour le moment, regardons plus en détail la démarche accomplie.

Pour rendre compte des deux soi-disant types de fans, l'excessif et l'*aficionado*, j'ai eu recours à deux artistes très différentes au niveau du répertoire musical, de l'auditoire et de l'image publique : Norah Jones et Kylie Minogue. Pour ne nommer que quelques divergences entre elles : alors que Jones a étudié la musique dans des écoles prestigieuses², Minogue est d'abord et avant tout une actrice³; alors que la première fait dans le *jazz-pop* et est signée sur la réputée étiquette *Blue Note Records* (spécialisée dans le jazz)⁴, la seconde fait dans le *pop-dance* et sous contrat avec le géant *EMI*⁵; alors que la première se fait photographe parfois sans maquillage, même pour des photographies promotionnelles, la seconde multiplie les photos très *glamour* (des exemples sont mis à la fin du présent article). À la lumière de ces comparaisons, il apparaît que Norah Jones s'adresserait à une « haute » sphère dominée par

² Johnson, Zac (non-daté), « Norah Jones > Biography », sur www.allmusic.com, <<http://www.allmusic.com/cg/amg.dll?p=amg&sql=11:4kogtq0zpu42~T1>>, consulté le 6 septembre 2006.

³ Nimmervoll, Ed (non-daté), « Kylie Minogue > Biography », sur www.allmusic.com, <<http://www.allmusic.com/cg/amg.dll?p=amg&searchlink=KYLIE|MINOGUE&sql=11:lyr9kebt7q7x~T1>>, consulté le 6 septembre 2006.

⁴ Johnson, Zac (non-daté), « Norah Jones > Biography ».

⁵ Nimmervoll, Ed (non-daté), « Kylie Minogue > Biography ».

les « *aficionados* », alors que Kylie Minogue serait vouée à une sphère plus « populaire », où les « obsessifs » seraient rois et reines.

Une fois les deux artistes choisies, il faut sélectionner quelques sites Web des deux communautés de fans afin d'opérer l'analyse de contenu thématique. Indubitablement, il serait impossible de regarder chaque site des deux communautés Web. Ainsi, pour avoir accès aux données les plus riches possibles, j'ai choisi des sites Web de fans qui se veulent des références au sein de leur communauté. De la sorte, certains critères ont été nécessaires pour effectuer ce choix :

- 1- Le premier est la fréquence d'apparition des sites dans les différentes sections de liens peuplant les sites Web de fans. Ainsi, si un site particulier est constamment référé par d'autres sites, il apparaît comme étant une référence au sein même de la communauté.
- 2- Les mises à jour fréquentes constituent le second critère. Si un site est continuellement mis à jour, cela dénote, de la part du concepteur du site, un dévouement certain autant pour le site que pour l'idole.
- 3- Troisièmement, la disponibilité d'un site Web est importante. Quelques sites Web très souvent référés dans les différentes sections de liens étaient, au moment de l'écriture, temporairement fermés, ou encore non-disponibles. Il était tout simplement impossible d'y mener une analyse.
- 4- Le quatrième critère est la compréhension écrite de la langue du site Web de ma part, en l'occurrence le français, l'anglais et l'espagnol.
- 5- Finalement, un autre critère moins important dans le choix final, mais tout de même présent, est entré en compte : la taille du site Web. En effet, un site Web important se démarque notamment par son envergure.

Ainsi, les sites Web de fans retenus pour l'analyse comptent pour les fans eux-mêmes et constituent des références au sein des communautés Web de fans. Toutefois, il est à noter qu'au moment de l'écriture, les sites Web de fans sur Norah Jones étaient beaucoup moins nombreux que ceux sur Kylie Minogue. Ainsi, même avec les cinq critères, le choix des sites de fans de cette dernière a été plus complexe que pour les sites de fans de la première.

Ainsi, j'ai sélectionné quatre sites Web concernant Jones et cinq concernant Minogue. Pour tous ces sites, l'analyse de contenu thématique s'est déroulée à travers une observation minutieuse de toutes les sections s'y retrouvant. En effet, les sections sont variées (voire les variables ci-dessous), mais les contenus le sont-ils? Il apparaît donc important de naviguer sur les sites retenus dans leur entièreté, afin de repérer tous les contenus. J'ai ensuite codé ceux-ci selon certains thèmes. C'est à partir de ces thèmes que j'ai pu constater les connaissances et les types de savoir inclus dans les sites Web de deux communautés de fans d'artistes jugées différentes, attirant ainsi des types de fans supposément distincts. Autrement dit, en interprétant les contenus des sites à travers cette démarche qualitative, j'ai tenté de mettre à plat les différences entre les deux types de fans perpétrés par divers discours sociaux.

3. Analyse et Résultats

Du côté des sites de fans de Norah Jones, j'ai retenu quatre sites : le *Norah Jones Fansite*, *mynorahjones.tk*, *Unofficially Norah Jones* et *norahjonesfans.com*, ce dernier étant en espagnol. Quant aux sites de fans de Kylie Minogue, ils sont au nombre de cinq : *LiMBO*, *Feel The Fever*, *Nicky's Kylie World*, *SloKylie.com* et *kyliesplace.com*. Ils sont tous très bien nantis au niveau de la quantité d'informations.

Voici deux tableaux explicitant les différentes sections et les différentes offres de contenu sur ces sites Web :

Titre du site Web	Titre des sections	Contenu offert
<i>norahjonesfans.com</i>		
	News	Actualité
	Bio	Biographie
	Discografía	Discographie
	Galerias	Photographies
	Letras	Paroles des chansons
	Media	Matériels médiatiques à télécharger
	Articulos	Articles de presse
	Forum	Forum

	Links	Section de liens
<i>Norah Jones Fansite</i>		
	Biography Discography Lyrics	Biographie Discographie Paroles des chansons
	Photo	Photographies
	Related Sites	Section de liens
	What People Say	Articles de presse
	Songsource	Discographie
<i>mynorahjones.tk</i>		
	Links	Section de liens
	<i>non-nommé</i>	Discographie et Photos
<i>Unofficially Norah Jones</i>		
	News	Actualité
	Editorial Index	Actualité
	Gigs & Reviews	Articles de presse et Actualité
	Message Board	Forum
	Norah on Record	Discographie
	FAQs	Biographie
	Poll Vaults	Section de sondages
	Lyrics Section	Paroles des chansons
	Photo Galleries	Photographies
	Newsletter Archives	Actualité et Forum
	Norah Wallpaper	Matériels médiatiques à télécharger
	Links	Section de liens

Tableau 1 – Contenu sur les sites retenus de la communauté Web de Norah Jones

Titre du site Web	Titre des sections	Contenu offert
<i>LiMBO</i>		
	News	Actualité
	Media	Matériels médiatiques à télécharger
	Sayhey	Forum
	Press	Articles de presse et entrevues spéciales
	Gallery	Photographies
	Shop	Matériel médiatique à acheter
<i>Feel the Fever</i>		
	News	Actualité
	Bio	Biographie
	Lyrics	Paroles des chansons

	Downloads	Matériels médiatiques à télécharger
	Discography	Discographie
	Tour	Actualité
	Wallpapers	Matériels médiatiques à télécharger
	Gallery	Photographies
	Official Calendar	Matériel médiatique à acheter
	Poll	Section de sondages
	Kylie Kalendar	Matériels médiatiques à télécharger
	Links	Section de liens
	Kylie Mania	Section de liens
<i>Nicky's Kylie World</i>		
	News	Actualité
	Bio	Biographie
	Discog	Discographie
	Covers (photo)	Photographies
	Tour	Photographies et Actualité
	TV	Matériels médiatiques à télécharger
	Photos	Photographies
	Puzzles	Casse-tête en ligne
	Links	Section de liens
<i>SloKylie.com</i>		
	Charts	Actualité
	Money Can't Buy	Photographies de spectacle
	Discog	Discographie
	Audio	Discographie
	Video	Matériels médiatiques à télécharger
	TV	Matériels médiatiques à télécharger
	Theme & Wallpaper	Matériels médiatiques à télécharger
	Links	Section de liens
<i>Kylie's Place</i>		
	News	Actualité
	Bio	Biographie
	Discog	Discographie
	Shop	Matériels médiatiques à acheter
	Media	Matériels médiatiques à télécharger

	Interact	Forum
	Links	Section de liens

Tableau 2 – Contenu sur les sites retenus de la communauté Web de Kylie Minogue

La première des constations possibles en regardant ces tableaux est la ressemblance entre les sites Web. Même si, tel que déjà mentionné, Minogue et Jones ont des carrières très différentes, les offres de contenu sur les sites Web de fans sont assez semblables. Concernant les sites de fans de Norah Jones sélectionnés, les quatre sites contiennent des sections de liens, d'innombrables photos, et la discographie détaillée de la chanteuse. Trois sites sur quatre renferment la biographie de Jones, ainsi que les paroles de ses chansons. Deux sites ont des sections d'actualités, des forums où les fans peuvent échanger, des articles de presse, et des sections de téléchargement de matériels médiatiques (vidéos, fonds d'écran, écrans de veille, photos animées, etc.). Finalement, *Unofficially Norah Jones* comporte également une section de sondage.

Des offres de contenu particulièrement semblables reviennent sur les sites de fans de Kylie Minogue. Les cinq sites choisis ont des sections d'actualités et des sections de téléchargement de matériels médiatiques. Quatre sites sur cinq comportent la discographie détaillée de Minogue, des sections de liens ainsi que des galeries de photographies⁶. Trois sites contiennent la biographie de la chanteuse et actrice et des liens pour l'achat de matériel médiatique de Minogue (CD, DVD, calendrier, etc.). Aussi, deux sites contiennent des forums de discussion. Plusieurs sections se retrouvent « seules » : *Feel the Fever* comprend les paroles des chansons de Minogue, ainsi qu'une section de sondage; *LiMBO* contient des articles de presse et des entrevues spéciales avec Minogue et certains de ses collaborateurs, *Nicky's Kylie World* contient des casse-tête en ligne à l'effigie de la chanteuse, et *SloKylie.com* renferme des photographies d'un spectacle auquel le concepteur du site a probablement assisté.

Il est possible de constater que plusieurs offres de contenu sont pareilles d'une communauté à l'autre : les photos, les liens, les discographies, les biographies, les actualités, les

⁶ Par ailleurs, le site qui ne contient pas de galerie de photos, *SloKylie.com*, contient quand même plusieurs photos, mais trop disséminées et assez rares, comparativement aux autres sites de fans de Minogue.

téléchargements, les forums, les paroles des chansons, les articles de presse, et même des sections de sondage reviennent au sein des deux communautés Web. D'emblée, les sections de liens sont très présentes sur les sites Web de fans analysés, ce qui indique une réelle volonté de la part des concepteurs de sites Web de se manifester comme étant membres d'une communauté Web de fans. Cependant, ces sites Web ont été conçus par des « super-fans »; des fans qui, seulement par leur titre de webmestre, sont plus élevés dans la hiérarchie de leur communauté. Ainsi, tous ceux qui ne conçoivent pas de sites Web sont, souvent bien malgré eux, déconsidérés au profit des concepteurs de sites Web, même s'ils font partie d'une communauté de fans qui se veut égalitaire. Cependant, sur quelques sites Web analysés, des forums sont présents, où tous les fans, concepteurs ou non, peuvent échanger et partager de l'information sur leur idole. Manifestement, ces forums sont de réelles tentatives pour rapprocher les fans qui sont branchés sur la toile (ce qui exclut ceux qui ne peuvent se payer une connexion à Internet). Cependant, il suffit de peu d'observation pour constater que certains fans envoient davantage de messages que d'autres, et que certains sont de toute évidence des « autorités », que ce soit en terme de savoir factuel concernant l'idole, ou de savoir concernant le forum en tant que tel⁷. Ainsi, la hiérarchie est toujours présente. Ces spécifications mentionnées, comment les contenus offerts sur ces sites Web démontrent-ils l'accumulation de savoirs de la part des fans?

Nous avons vu qu'il existe plusieurs similarités dans les offres de contenu des deux communautés Web de fans. Effectivement, même si les idoles diffèrent entre ces deux communautés, les manifestations de savoirs déployées autour de ces idoles, à travers les offres de contenu, ne divergent pas tellement. En cela, les types de savoirs accumulés par les fans sont sensiblement les mêmes. Par exemple, il y a des savoirs « manifestes », où des informations plus concrètes, ou « brutes », sur l'artiste sont données. Les sections renfermant les actualités, la discographie et la biographie sont des bons prototypes de ce type de savoir. Mais pour que les savoirs manifestes sur l'idole soient présents, il faut que d'autres savoirs plus « latents » soient mobilisés; il faut qu'il y ait une autre accumulation de savoirs particuliers qui participent de la construction même d'un site Web de fans. Savoir comment faire un fond d'écran, rechercher les multiples photos de son idole, mettre en ligne des

⁷ Pour plus de détail sur cette relation inégale dans les forums de fans, voir Darling-Wolf (2004).

entrevues avec des collaborateurs de la star, consulter de bonnes sources pour connaître les dernières nouvelles concernant son idole, etc. Tous ces exemples font appel à des savoirs particuliers, « latents » en quelque sorte, qu'un fan doit accumuler pour faire un site Web bien nanti et abondant.

Sur les sites Web retenus des communautés de fans de Norah Jones et Kylie Minogue, ces deux types de savoirs sont articulés de diverses manières. Considérons quelques expressions de savoirs manifestes sur certains sites Web de fans; les savoirs latents déployés autour de ces savoirs manifestes étant mis entre parenthèses. Sur *Nicky's Kylie World*, une biographie décrit, année par année, mois par mois, et presque jour par jour, lorsque les événements promotionnels se bousculent, la vie de Minogue depuis 1980⁸; pour ce faire, la webmestre a dû probablement consulter plusieurs ouvrages sur son idole, ainsi que d'autres sites Web de confiance pour garder les actualités à jour. Sur *Norah Jones Fansite* est présente une discographie avec plusieurs extraits sonores de *chacun* de ses enregistrements officiels, de *chacune* de ses collaborations et même d'enregistrements de concert dont la légalité est douteuse⁹. Les savoirs latents ici mobilisés semblent être plutôt d'ordre technologique : en plus de devoir trouver ces enregistrements, le webmestre a dû les numériser et les inclure sur son site Web. Toujours concernant Jones, le site *norahjonesfans.com* renferme les paroles de ses chansons, en version originale anglaise et en version traduite espagnole¹⁰; il donc a fallu trouver les paroles et les traduire. Une pléthore de matériels médiatiques est offerte pour le téléchargement sur *kyliesplace.com*, des fonds d'écran jusqu'aux vidéo-clips, en passant par des interviews audio et des fichiers MIDI¹¹; le webmestre a plausiblement dû trouver certaines de ces manifestations médiatiques, comme les vidéoclips et les entrevues audio, et en a peut-être confectionné d'autres, comme les fonds d'écran et les fichiers MIDI. Venant couronner le tout, le site Web *LiMBO* offre des entrevues spéciales avec la star elle-même et avec certains de ses collaborateurs, par exemple son styliste, son biographe, ou encore le concepteur de la comédie musicale *I Should Be So Lucky* reprenant les chansons de

⁸ Nicky's Kylie World, site de fan de Kylie Minogue, <<http://www.kylie.org.uk/>>, consulté le 28 mars 2005.

⁹ norah jones fansite, site de fan de Norah Jones, <<http://www.cshvof.com/norah/>>, consulté le 28 mars 2005.

¹⁰ NORAH JONES, site de fan de Norah Jones, <http://norahjones.tresuvesdobles.com/index_norah_letrastraducidas.htm>, consulté le 28 mars 2005.

¹¹ www.kyliesplace.com, site de fan de Kylie Minogue, <<http://www.kyliesplace.com/>>, consulté le 28 mars 2005.

Minogue¹². Pour avoir un accès privilégié à l'entourage de son idole, et même à cette dernière, le webmestre a peut-être dû multiplier les contacts avec la compagnie de gérance de la star ou sa compagnie de disques? Naturellement, il est impossible de décrire ici en détails tous les contenus et toutes les connaissances manifestes et latentes que les sites Web de fans contiennent. Cependant, le peu décrit ici donne un bon aperçu du savoir accumulé par les fans de Minogue et de Jones, et ainsi, de l'énergie et de l'affect mis autour et dans leur idole.

Conclusion

Je rappelle brièvement les questionnements de la problématique. Dans les discours sociaux, deux types de fans sont perpétrés : l'un serait excessif, et l'autre normal, calme et sérieux. Cette distinction s'articule notamment au niveau des objets d'affection; ainsi, l'excessif succomberait à des objets d'affection qui seraient considérés comme de la pacotille de bas niveau (comme le sport, la musique populaire, etc.), alors que l'*aficionado* serait un amateur de choses jugées plus huppées (la gastronomie, la musique classique, le jazz, etc.) (Jenson, 1992). Pourtant, selon la définition donnée par quelques auteurs (Jenson, 1992; Grossberg, 1992a), les fans sont des personnes qui investissent de leur énergie dans leur objet d'affection; ainsi, les discours sociaux constitueraient des idées détournées à propos des fans, puisque l'excessif et l'*aficionado* sont des fans (Jenson, 1992). Ainsi, pour rendre compte de cette définition, et de cette non-distinction, j'ai proposé une recherche qui interroge le même type de pratiques, soit l'accumulation de savoirs via les sites Web dans une organisation commune, la communauté de fans.

Pour vérifier l'hypothèse, certains sites de deux communautés Web de fans ont été choisis. Ces communautés Web sont celles des chanteuses Norah Jones et Kylie Minogue, deux chanteuses très différentes; alors que la première peut être qualifiée de « sérieuse », la seconde fait dans le pop « bonbon ». Les sites des deux communautés Web comptent généralement les mêmes offres de contenu pour les deux chanteuses, soit des biographies, des discographies, des actualités, des photos, des liens, du matériel médiatique à télécharger, des articles de presse, des paroles de chansons, et bien d'autres. Ces offres de contenu

¹² LiMBO Kylie Minogue Online, *site de fan de Kylie Minogue*, <<http://www.kylie.co.uk/feature>>, consulté le 28 mars 2005.

démontrent des savoirs considérables de la part des fans qui conçoivent ces sites et qui font partie de leur communauté Web. En plus du savoir manifeste exhibé autour de la star elle-même, à travers biographies, discographies, paroles de chansons et bien d'autres, des modes alternatifs de connaissances latentes sont nécessaires pour déployer ce savoir manifeste sur un site Web. Il faut discerner comment faire un site Web, savoir quels magazines et journaux sont fiables pour le type d'information recherchée, s'informer sur les possibles collaborateurs de la star, et ainsi de suite. À travers tous ces types de savoirs mobilisés, il est possible de constater que les fans, que ce soit les soi-disant « excessifs » ou les « *aficionados* », investissent de leur énergie afin d'accumuler un impressionnant volume de savoirs autour de leur idole.

Pour des raisons de temps et d'accessibilité, je n'ai pas pris en compte au cours de cette recherche les discours produits par les fans eux-mêmes sur leurs propres activités en tant que fans. Analyser le point de vue des fans par rapport à leurs pratiques, à leur accumulation de savoirs (manifestes et latents) aurait sans doute permis de comprendre, d'une autre manière, comment se ressemblent les fans dits « excessifs » et « *aficionados* ». Également, laisser parler les fans aurait permis d'en apprendre davantage sur les savoirs latents, lesquels ont seulement été présumés au cours de la dernière partie de la recherche. Comment les fans apprennent-ils ce qu'ils savent? Où ont-ils pris toutes ces informations? Comment reconnaissent-ils une bonne source d'une mauvaise? Finalement, laisser parler les fans aurait permis une meilleure reconnaissance de ces derniers, souvent injustement déconsidérés par les académiciens (Hills, 2002). Néanmoins, le fait que l'auteure de ces lignes soient une ancienne fan de Queen et aujourd'hui une fan de musique, n'est-ce pas là un pas vers la reconnaissance de « fans académiciens »?

Remerciements

Je voudrais remercier Dominique Trudel et les lecteurs anonymes qui ont composé le comité de lecture pour cet article pour leurs précieux commentaires et suggestions.



Figure 1 - Norah Jones (Source : <http://www.sunny1025.com/images/norah-jones.jpg>)



Figure 2 - Kylie Minogue (Source : http://www.celebopedia.com/minogue/images/kylie_minogue.jpg)

Bibliographie

BARDIN Laurence (2003), « L'analyse de contenu et de la forme des communications », dans Moscovici, Serge et Fabrice Buschini (dir.), *Les méthodes des sciences humaines*, Paris : Presses Universitaires de France, p. 243-270.

BAYM Nancy K. (2000), *Tune In, Log On : Soaps, Fandom and Online Community*, Thousand Oaks : Sage Publications, 264 p.

BELL Colin et Howard NEWBY (1974), *The Sociology of community*, London : Frank Cass & Company Ltd, 355 p.

CAREY James W. (1989), *Communication as culture: essays on media and society*, Boston: Unwin Hyman, 241 p.

DARLING-WOLF Fabienne (2004), « Virtually multicultural : trans-Asian identity and gender in an international fan community of a Japanese star », *New Media & Society*, vol. 6, n° 4, p. 507-528.

DENZIN, Norman K. et Yvonna S. LINCOLN (1994) (dir.), *Handbook of Qualitative Research*, Thousand Oaks, London et New Delhi : Sage Publications, 643 p.

GROSSBERG Lawrence (1992a), « Is there a Fan in the House?: The Affective Sensibility of Fandom », dans LEWIS, Lisa A. (dir.), *The Adoring Audience : fan culture and popular media*, London et New York : Routledge, p. 50-65.

GROSSBERG Lawrence (1992b), *We gotta get out of this place. Popular Conservatism and Postmodern Culture*, New York et London : Routledge, 436 p.

HENNION Antoine, Sophie MAISONNEUVE et Émilie GOMART (2000), *Figures de l'amateur. Formes, objets, pratiques de l'amour de la musique aujourd'hui*, Paris : La Documentation française, 281 p.

FISKE John (1992), « The Cultural Economy of Fandom », dans LEWIS, Lisa A. (dir.), *The Adoring Audience : fan culture and popular media*, London et New York : Routledge, p. 30-49.

HILLS Matt (2002), *Fan Cultures*, London et New York : Routledge, 237 p.

JENKINS Henry (1992), « 'Strangers No More, We Sing' : Filking and the Social Construction of the Science Fiction Fan Community », dans LEWIS, Lisa A. (dir.), *The Adoring Audience : fan culture and popular media*, London et New York : Routledge, p. 208-236.

JENSON Joli (1992), « Fandom as Pathology : The Consequences of Characterization », dans LEWIS, Lisa A. (dir.), *The Adoring Audience : fan culture and popular media*, London et New York : Routledge, p. 9-29.

JONES Steven G. (1995), « Understanding Community in the Information Age », dans *CyberSociety : computer-mediated communication and community*, Thousand Oaks : Sage Publications, p. 10-35.

KIBBY Marjorie D. (2000), « Home on the page : a virtual place of music community », *Popular Music*, vol. 19, n° 1, p. 91-100.

SHUKER Roy (1994), *Understanding Popular Music*, London et New York : Routledge, 331 p.

STONE Allucquere Rosanne (1991), « Will the real body please stand up? Boundary stories about virtual cultures », dans BENEDIKT, Michael (dir.), *Cyberspace*, Cambridge : MIT Press, p. 81-118.

Sites Web

Pour Kylie Minogue :

FeelTheFever, *site de fan de Kylie Minogue*, <<http://www.geocities.com/ajdfelthefever/indexmain.html>>, consulté le 28 mars 2005.

LiMBO Kylie Minogue Online, *site de fan de Kylie Minogue*, <<http://www.kylie.co.uk/>>, consulté le 28 mars 2005.

Nicky's Kylie World, *site de fan de Kylie Minogue*, <<http://www.kylie.org.uk/>>, consulté le 28 mars 2005.

Nimmervoll, Ed (non-daté), « Kylie Minogue > Biography », sur *www.allmusic.com*, <<http://www.allmusic.com/cg/amg.dll?p=amg&searchlink=KYLIE|MINOGUE&sql=11:lyr9kebt7q7x~T1>>, consulté le 6 septembre 2006.

Sans Titre, <http://www.celebopedia.com/minogue/images/kylie_minogue.jpg>, consulté le 7 septembre 2006.

SloKylie.com, *site de fan de Kylie Minogue*, <<http://www.slokylie.com/>>, consulté le 28 mars 2005.

www.kyliesplace.com, *site de fan de Kylie Minogue*, <<http://www.kyliesplace.com/>>, consulté le 28 mars 2005.

Pour Norah Jones :

Johnson, Zac (non-daté), « Norah Jones > Biography », sur *www.allmusic.com*, <<http://www.allmusic.com/cg/amg.dll?p=amg&sql=11:4kogtq0zpu42~T1>>, consulté le 6 septembre 2006.

NORAH JONES, *site de fan de Norah Jones*, <<http://norahjones.tresuvesdobles.com/index.htm>>, consulté le 28 mars 2005.

norah jones fansite, *site de fan de Norah Jones*, <<http://www.cshvof.com/norah/>>, consulté le 28 mars 2005.

Norahjonesindex, *site de fan de Norah Jones*, <http://www.geocities.com/rolf_dekker/Norahjones.html>, consulté le 28 mars 2005.

Sans Titre, <<http://www.sunny1025.com/images/norah-jones.jpg>>, consulté le 7 septembre 2006.

Unofficially Norah Jones, *site de fan de Norah Jones*, <<http://www.norahjones.info/>>, consulté le 28 mars 2005.

Notice biographique :

Hélène Laurin débute présentement un programme de doctorat à l'Université McGill en communication. Elle compte déjà un baccalauréat par cumuls de certificats (études cinématographiques, musique et sciences de la communication) de l'Université de Montréal, ainsi qu'une maîtrise en communication, complétée à la même université. Son mémoire de maîtrise porte sur les représentations hégémoniques de genre dans les performances d'*air guitar* en compétition. Ses principaux intérêts de recherche tournent autour des études critiques de la culture (*cultural studies*), et particulièrement les problématiques afférentes à la musique populaire.



TIC ET (RE)SEGMENTATION D'UN GROUPE PROFESSIONNEL

Benoît Verdier

Université Reims Champagne Ardenne

Résumé :

L'étude des usages des Technologies de l'Information et de Communication (TIC) est au cœur de cet article qui se propose de montrer comment ces usages TIC peuvent révéler une nouvelle segmentation du groupe professionnel. L'approche de l'appropriation met en évidence la grande diversité des usages et, par conséquent, des types d'utilisateurs. L'usage social se construit en fonction des pratiques antérieures, d'une acculturation progressive aux objets techniques, mais également à travers les significations qu'il revêt pour l'utilisateur. En outre, les différentes stratégies d'appropriation des outils TIC développées par les formateurs sont étroitement liées à leurs représentations sociales. Ainsi, se concentrer sur les significations d'usages permet d'appréhender les « manières de voir » des utilisateurs, les différentes définitions qu'ils font de la situation, et particulièrement des TIC. Trois types de formateurs apparaissent clairement, et cet article montre comment les TIC interviennent dans le processus de déconstruction/reconstruction identitaire.

Introduction

L'appellation « formateurs permanents » d'un institut de formation pour adultes – GRETA¹ – se révèle être plutôt globalisante et désigne un ensemble d'individus aux titres, aux domaines d'intervention, aux statuts très variés (Vasconcellos, 1994; Allouche-Benayoun et Pariat, 1993). C'est un groupe dans lequel la diversité domine. Dans cet article, l'objectif sera de mettre à jour des « communautés invisibles » qui composent ce groupe professionnel, qui en assurent à la fois sa disparité et sa cohérence interne. Il s'agit donc ici de révéler l'existence de segments professionnels ainsi que les processus de construction identitaire qui leur sont associés.

¹ En France, un GRETA est un groupement d'établissements publics locaux d'enseignement de l'Éducation Nationale qui s'intègre dans le réseau d'offre de Formation Continue. C'est un institut de formation pour adultes. On en compte au moins un par département.

La « Sociologie des Professions » telle qu'elle est mobilisée ici relève du courant interactionniste issu de l'école de Chicago (Hughes, 1996; Strauss, 1992). Leurs travaux de recherche sur les groupes professionnels les plus divers, appréhendent différemment et dépassent la séparation fonctionnaliste *profession-occupation*. Le groupe professionnel se définirait plutôt comme une entité composite, constituée de segments, de réalités professionnelles distinctes en négociation, en compétition permanente. En effet, les segments se distinguent entre eux, non pas par « des définitions officielles ou des classifications pré-établies mais par une "construction commune de situation" et des croyances partagées sur le "subjectif de l'activité professionnelle" » (Dubar et Tripier, 1998, p. 106). Pour Strauss (1975), un segment professionnel se caractérise par le partage de mêmes « mondes sociaux », de mêmes « définitions de la situation » qui se sont façonnés au cours de carrières modales ou déviantes, mais également au cours du processus de socialisation.

Dans cette perspective, on peut s'interroger sur les mondes sociaux et sur les définitions de la situation susceptibles d'être identifiés pour chaque segment du groupe professionnel des formateurs permanents de GRETA. Les segments dégagés permettraient alors de caractériser des communautés dans le sens où l'entend Strauss (1992), c'est-à-dire des groupes partageant par exemple un même univers de discours, la même manière de penser, de parler, etc.

Nous allons nous intéresser aux Technologies de l'Information et de Communication (TIC) et, plus particulièrement, aux usages que les formateurs en font dans le quotidien de leur fonction. Les liens qui unissent le développement des TIC et les modifications sociales sont plus complexes que le seul rapport de cause à effet. La technologie seule ne recrée pas du social. L'innovation seule ne naît pas de la technique, mais elle naît autour de la technique propose Scardigli (1992).

Dans cet article, nous allons donc montrer comment les usages TIC des formateurs permanents de GRETA peuvent révéler une nouvelle segmentation du groupe professionnel :

Une analyse à courte vue tend à opposer anciens et modernes (il s'agit là d'une opposition, présente depuis longtemps parmi les enseignants), technophobes et technophiles, « branchés » et « déconnectés », etc. Cette dichotomisation sommaire évite en fait de mettre en évidence la pluralité d'intérêts qui s'exprime à l'occasion de l'émergence des techniques de l'information et de la communication (Miège, 2004, p. 169)

L'analyse des usages des formateurs interrogés propose une toute autre image très éloignée de cette dichotomie réductrice. En effet, c'est un large spectre d'usages que nous tenterons de formaliser en idéaux-types, mettant en évidence cette pluralité d'intérêts évoquée par Miège (2004). Effectivement, en fonction des usages des TIC, plusieurs définitions de situation, différents mondes sociaux apparaissent, permettant ainsi de révéler l'existence de segments distincts.

Dans un premier temps, nous présenterons la référenciation théorique dans laquelle s'inscrit notre article. Ensuite, après avoir indiqué la méthodologie retenue, nous développerons une analyse quantitative puis qualitative des données empiriques. L'étape finale de la discussion nous permettra de révéler l'existence de trois figures de formateur distinctes.

1. Cadre théorique

« En l'absence de références théoriques constituées et de modèles à appliquer, la sociologie des usages s'est donc forgée dans une effervescence de bricolage intellectuel et d'artisanat conceptuel » (Jouët, 2000, p. 493). La notion d'usage présente différentes « réalités » et selon la relation que l'on établit entre la technique et le social, les usages des TIC peuvent se définir en termes de pratiques, d'utilisation, d'autonomie, etc. (Chambat, 1994). En effet, cette notion semble se construire autour d'une double médiation à la fois technique — l'outil utilisé structure la pratique — et sociale — les formes d'usage et le sens accordé à la pratique se ressource dans le corps social — (Jouët, 1993). Cette double médiation englobe les interactions entre les individus ou les groupes sociaux et les objets techniques, mais également les trajectoires d'usage (l'histoire personnelle et sociale, spécifique à chaque individu) et permet donc de transcender à la fois le piège du déterminisme technologique et celui du déterminisme social :

Si les technologies de communication jouent un rôle organisateur sur la production sociale, il se produit dans le même temps une socialisation de ces outils qui leur donne forme. Face au modèle techniciste, le social se rebiffe et se manifeste dans des pratiques novatrices qui agissent en retour sur la configuration socio-technique. Face au modèle sociétal, la technique montre son emprise sur les modalités de l'action. La construction de l'usage social de ces techniques repose sur des processus complexes de rencontre entre l'innovation technique et l'innovation sociale (Jouët, 1993, p. 117-118).

Travailler sur les usages revient finalement à mettre en perspective le statut de la technique (caractère prescriptif, normatif de la technique), le statut des objets (utilisation fonctionnelle ou non de la technique, utilisation en fonction du statut social, utilisation régie par des normes sociales) et le statut des pratiques (niveau de réalité sociale) (Chambat, 1994). Dans ce travail nous retiendrons cette définition de notion d'usage social :

des modes d'utilisation se manifestant avec suffisamment de récurrence et sous la forme d'habitudes suffisamment intégrées dans la quotidienneté pour s'insérer et s'imposer dans l'éventail des pratiques culturelles préexistantes, se reproduire et éventuellement résister en tant que pratiques spécifiques à d'autres pratiques concurrentes ou connexes (Lacroix, 1994, p. 147).

Les recherches actuelles de la sociologie des usages se développent autour de quatre axes : la généalogie des usages, le lien social, l'appropriation et les usages et rapports sociaux (Jouët, 2000). Notre travail s'inscrit plutôt dans les deux derniers axes proposés — celui de l'approche de l'appropriation ainsi que celui des usages et des rapports sociaux — en combinaison avec les processus de construction identitaire qui sont liés. Nous considérons, à l'instar de Dubar (2000), l'identité professionnelle comme « la résultante d'une articulation entre les trajectoires vécues par les individus et les rapports au travail ». L'approche de l'appropriation met en évidence la grande diversité des usages et, par conséquent, des types d'utilisateurs. L'usage social se construit en fonction des pratiques antérieures, d'une acculturation progressive aux objets techniques, mais également à travers les significations qu'il revêt pour l'utilisateur :

L'insertion sociale d'une NTIC, son intégration dans la quotidienneté des utilisateurs, dépendait moins de ses qualités techniques « intrinsèques », de ses performances et de sa sophistication que des significations d'usages projetées et construites par les utilisateurs sur le dispositif technique qui leur était imposé (Mallein et Toussaint, 1994, p. 318).

En outre, les différentes stratégies d'appropriation des outils TIC développées par les formateurs sont étroitement liées à leurs représentations sociales. Selon Jouët (2000), les rôles sociaux se redéfinissent autour des TIC et des groupes se (dé)construisent. La problématique du pouvoir est alors abordée sous l'angle du rôle assigné aux TIC, accepté ou non, dans le contexte de l'organisation, là où se jouent des rapports de force. L'approche de l'appropriation ainsi que celle des usages et rapports sociaux, conjointement liées, mettent bien en perspective les processus de construction identitaire des formateurs permanents.

À travers les représentations qu'ils se font de la technique, le discours des formateurs sur les TIC traduit leur rapport à l'objet :

Les discours tenus par les usagers sont partie prenante des pratiques de communication. Ils témoignent des représentations qui se rattachent d'une part au discours social sur la modernité et qui se construisent, d'autre part, dans l'expérience concrète des technologies de communication. [...] L'expérience communicationnelle s'accompagne toujours d'une représentation sur la technique, particulière à chaque individu et constitutive de sa pratique (Jouët, 1993, p. 115).

Le discours des formateurs donne à voir les valeurs, les idéaux, les symboles qui construisent le sens de l'influence des TIC dans leur pratique. Les discours révèlent aussi le poids de l'imaginaire technique et toute la charge symbolique de ces nouveaux outils de communication (Scardigli, 1992). Les usages des TIC s'articulent donc autour d'un ensemble de croyances, de valeurs sur lesquelles se fondent les représentations sociales définies comme une forme de connaissance sociale, de pensée du sens commun, socialement élaborée et partagée par les membres d'un même ensemble social ou culturel (Jodelet, 1984). C'est dans la confrontation aux TIC, dans l'usage des TIC que les formateurs se forment leurs représentations.

Les déclarations des acteurs sur les TIC sont empreintes de cette relation à l'objet technique et révèlent les formes de négociation, de compromis, d'accommodation, de convention avec les TIC : « les objets de communication ne sont donc pas neutres mais liés à tout un imaginaire social qui imprègne les représentations collectives » (Jouët, 1993, p. 116). L'approche sociolinguistique, développée par Quéré (1992), souligne l'importance des discours en montrant comment les usages se construisent à la fois sur une compétence pratique mais également sur la maîtrise d'un *langage*, c'est-à-dire d'un vocabulaire, d'un lexique distinctif qui permet de rendre compte des usages et de se différencier ou de se reconnaître entre usagers.

Ainsi, plutôt que d'expliquer l'usage des TIC des formateurs permanents de GRETA, notre analyse, à partir des énoncés des formateurs, se focalisera donc sur les significations d'usages entendues comme des construits basées sur l'articulation :

- des représentations des usages sociaux des TIC
- des usages sociaux des TIC.

Se concentrer sur les significations d'usages permet d'appréhender les différentes « définitions de la situation », les « manières de voir » des acteurs au regard des TIC. Ces significations d'usages repérées renvoient donc à des univers symboliques, à des mondes sociaux particuliers et distinctifs les uns des autres. On voit poindre clairement un lien direct avec la sociologie interactionniste des professions et la définition que des auteurs comme Strauss et Bucher (1992) font d'un segment d'un groupe professionnel : une communauté invisible partageant la même définition de la situation, le même monde social, la même manière de voir. Les différentes significations d'usages des TIC des formateurs permanents de GRETA interrogés vont nous permettre de mettre en exergue plusieurs communautés distinctives au sein du groupe professionnel.

2. Méthodologie

Notre travail s'inscrit dans une approche compréhensive des phénomènes. Comme l'indiquent Pourtois et Desmet (1996), en s'opposant au paradigme positiviste, le paradigme compréhensif « réfute l'existence d'un monde réel, d'une réalité extérieure au sujet. C'est une perspective qui affirme l'interdépendance de l'objet et du sujet » (p. 33). Les auteurs poursuivent leur description de ce paradigme en soulignant que ce positionnement épistémologique :

accordera donc une attention aux données qualitatives, intégrera l'observateur et l'observé dans ses procédures d'observation et sera attentif à rechercher les significations des actions auprès des acteurs concernés [...] Elle met l'accent sur le recueil de données subjectives pour accroître la signification des résultats et choisit une orientation « interprétative » qui prend en compte que le chercheur est aussi un acteur et qu'il participe donc aux événements et processus observés (Pourtois et Desmet, 1996, p. 35)

L'article porte sur les résultats d'une enquête synchronique² par entretiens auprès de 41 formateurs permanents de 3 GRETA³ différents appartenant à trois académies distinctes. Le guide d'entretien interrogeait sur les outils TIC et leurs usages par les formateurs ainsi que sur les dispositifs de Formation Ouverte et à Distance (FOAD). Toute l'analyse des usages TIC des formateurs se structure donc autour de leur discours :

² Voir Verdier (2005).

³ GRETA des Ardennes, GRETA de Vendée, GRETA du Pays-Basque

Si seule l'approche qualitative peut tenter de dégager la signification des actes de communication au niveau individuel et le sens social des usages auprès des groupes sociaux spécifiques, la démarche quantitative se révèle riche pour donner à l'usage une dimension plus macrosociale, car le cadrage statistique permet de faire ressurgir les phénomènes de segmentation (Jouët, 2000, p. 514).

Les énoncés des acteurs en termes d'outils et d'usages ont tout d'abord été « transformés » en données quantitatives. Ils ont ensuite fait l'objet d'une analyse de discours, dont l'analyse qualitative rend compte. L'articulation de ces deux types d'analyse permettra de circonscrire plusieurs types d'acteurs en fonction des usages TIC et des représentations — ensembles de croyances et de valeurs — que véhicule leur discours.

3. Analyse quantitative

Les outils TIC et les usages que les formateurs en font s'imbriquent, sont relativement indifférenciés et se fondent dans le discours des acteurs. Citons quelques exemples. Plutôt que de nommer le navigateur Internet utilisé, les formateurs permanents vont utiliser le vocable général « Internet »; ils vont utiliser la notion de « recherche documentaire » en précisant parfois « sur Internet ». Plutôt que de nommer les logiciels de traitement de texte et de données tels que « Word® », « Excel® », ils vont utiliser les expressions « outils bureautiques » ou celle de « pack bureautique »; et très souvent, quand ils nomment expressément l'outil, ils entendent l'usage, l'action : notamment pour « Word® », c'est l'application mise en page, de traitement de texte qui est sous entendue. Usages et outils sont donc intimement liés dans les discours sur leurs usages TIC. Et, l'ensemble des outils et des usages recensés au cours des entretiens a été regroupé dans 10 catégories comprenant celle de non réponse dans laquelle on retrouvera les formateurs n'utilisant aucun outil TIC dans leur pratique quotidienne.

Les 10 catégories d'usages TIC recensées sont les suivantes :

- Recherche documentaire :

L'outil navigateur n'est pas cité, la locution « recherche documentaire » devient l'expression générique pour désigner à la fois l'outil et l'usage. Toutefois, lorsqu'il est demandé de préciser ce qu'ils entendent par cette expression générique, la définition est

toujours la même, toujours évidente, Internet correspond, ou est associée à la recherche documentaire.

– Utilisation d’outils bureautiques :

Nous avons rassemblé au sein de cette catégorie, les logiciels de mise en page, de tableur, de présentation, bref, l’ensemble des outils souvent cités, comme nous l’avons dit précédemment, sous l’appellation « pack office® »⁴, « pack bureautique » ou « outils bureautiques ». L’usage qui est sous-entendu par cette catégorie est un usage de « secrétariat basique », d’ordre administratif (courrier, lectures de statistiques). Nous le différencions ainsi d’un usage plus « expert », d’une part où les fonctionnalités du logiciel de traitement de texte ont été explorées et utilisées, et d’autre part pour la création d’outils ou de supports pédagogiques.

– Messagerie électronique :

Cette catégorie identifie l’usage du courrier électronique, plus souvent appelé *mail* par les formateurs et dont l’usage est principalement d’informer et/ou de s’informer, c’est-à-dire un usage d’ordre communicationnel interpersonnel à finalité organisationnelle. Certains ne font que lire les courriels reçus, d’autres savent répondre et peuvent donc envoyer à leur tour un message.

– Utilisation de logiciels spécialisés :

Se trouvent fusionnés ici les logiciels propres à certaines disciplines et dont l’utilisation est plus circonspecte et à finalité professionnelle tels que des logiciels didactiques autour de l’électricité ou de l’électronique, des logiciels de graphisme, mais également des logiciels plus spécifiques à la vie de l’organisation (logiciels de comptabilité, de statistiques).

– Utilisation d’espace collaboratif :

Sont regroupés dans cette catégorie à la fois les outils et/ou l’usage de plateformes collaboratives, notamment —voire exclusivement— dans le cadre du dispositif FOAD.

⁴ Le pack office correspond à un ensemble de logiciels de base fourni par la société microsoft

– Pratique de forum :

Les outils ne sont pas cités puisqu'ils correspondent à une fonctionnalité des plateformes. Sous ce vocable, c'est à la fois l'outil, sa fonctionnalité et l'usage (communication asynchrone en groupe) qui sont identifiés.

– Téléchargement :

Cette modalité spécifie un usage précis qui devrait être associé à Internet, puisqu'il s'agit d'une fonctionnalité du navigateur. Or, pour certains formateurs, c'est un usage avéré, indépendant du navigateur. Cet usage s'effectue au même titre que la recherche documentaire, mais, au lieu d'être son aboutissement trivial, il est présenté comme un usage indépendant.

– Création d'outils pédagogiques :

Nous retrouvons au sein de cette catégorie l'usage spécifique des outils bureautiques déjà évoqués un peu plus haut, c'est-à-dire la réalisation d'outils pédagogiques, de supports pédagogiques tels que cours, exercices, supports de cours, etc. Nous sommes là dans un usage plus approfondi, plus expérimenté des outils bureautiques en vue de l'exercice de sa fonction.

– Création d'outils organisationnels :

Est répertorié ici l'usage particulier de réalisation d'outils qui ont pour objectif d'améliorer le quotidien de l'organisation en termes de comptabilité, de gestion des stagiaires, bref, des bases de données en forme de progiciel, des mini ERP⁵. Ces outils sont réalisés à l'aide de logiciels particuliers et/ou d'outils bureautiques classiques.

Tous les formateurs ne semblent pas au même niveau d'usage. Les disparités entre les différents usages montrent bien une échelle graduelle dans l'usage TIC des formateurs. Pour nous aider à classer cette diversité d'usages, et donc identifier une typologie d'usages des TIC, et par conséquent, une typologie d'acteurs en fonction de l'usage qu'ils font des TIC, nous pouvons, à l'instar d'autres variables, proposer une classification. La discrétisation que nous proposons est réalisée à partir du nombre d'usages mentionnés. Nous proposons de

⁵ Entreprise Ressource Planning ou PGI (Progiciel de Gestion Intégré) : c'est un outil intégrateur du système d'information réunissant les fonctions de l'organisation comme la comptabilité, la gestion des ressources humaines, la gestion de production, la gestion financière, etc.

regrouper les acteurs selon qu'ils citent de 0 à 2 usages, de 3 à 6 usages et de 7 à 9 usages (voir Tableau 1).

Classification du nombre des usages TIC cités	Nombre d'usages cités	Fréquence
de 0 à 2 usages TIC	12	29,3%
de 3 à 6 usages TIC	17	41,5%
de 7 à 9 usages TIC	12	26,8%
Total obs.	41	29,3%

Tableau 1 - classification du nombre de modalités citées pour la variable usage des TIC.

Trois classes ont donc été identifiées. La première et la dernière classe sont équivalentes en nombre. Douze (12) formateurs, soit 29,3% des formateurs interrogés, mentionnent 1 et/ou 2 modalités d'usages ou aucune. La classe intermédiaire, la plus nombreuse avec 17 formateurs (soit 43,9% du corpus), identifie les acteurs indiquant entre 3 à 6 modalités d'usages des TIC. Et enfin, les 12 derniers formateurs, soit 29,3% des formateurs interrogés, citent entre 7 et 9 modalités d'usages.

Dans un deuxième temps, nous examinons les usages cités par ces trois classes d'acteurs. Il s'agit donc de croiser la variable « usages TIC » présentée précédemment avec cette dernière, la classification du nombre d'usages cités (voir Tableau 2).

Classification du nombre d'usages TIC cités	de 0 à 2 usages TIC	de 3 à 6 usages TIC	de 7 à 9 usages TIC	Total
Usage TIC				
Non réponse	2	0	0	2
Recherche documentaire	5	17	12	34
Utilisation d'outils bureautiques	5	17	12	34
Messagerie électronique	2	16	12	30
Utilisation de logiciels spécialisés	2	3	11	16
Téléchargement	0	11	12	23
Création d'outils pédagogiques	0	8	6	14
Utilisation d'espace collaboratif	0	0	12	12
Pratique de Forum	0	0	12	12
Création d'outils organisationnels	0	0	3	3
Total	16	72	92	180

Tableau 2 - croisement entre la classification du nombre de modalité citées et les usages des TIC. (Les valeurs du tableau sont les nombres de citations de chaque couple de modalités).

Un socle commun aux trois classes apparaît clairement. Il s'agit des usages spécifiques à la première classe : la recherche documentaire, l'utilisation d'outils bureautiques, la messagerie électronique et l'utilisation de logiciels spécialisés (notamment deux dans ce cas, comptabilité et électricité). Douze (12) formateurs ne citent aucun, un ou deux de ces 4 usages.

À ces outils de base, la deuxième classe ajoute la majorité des logiciels spécifiques et surtout de nouvelles fonctionnalités et des usages particuliers tels que le téléchargement et la création d'outils pédagogiques. Aussi, 17 formateurs citent trois, quatre, cinq, ou six de l'ensemble de ces 6 usages.

La troisième et dernière classe adjoint à l'ensemble donné par les deux classes précédentes 3 derniers usages. L'utilisation des espaces collaboratifs, la pratique de forums et la création d'outils organisationnels marquent la singularité de cette troisième classe. Aussi, 12 formateurs citent sept, huit ou neuf de l'ensemble de ces 9 usages.

4. Analyse qualitative

Nous venons de voir que l'analyse quantitative sur la focale « usages TIC » révélait trois figures de formateurs distinctes. Maintenant, pouvons-nous corroborer ces résultats de l'analyse quantitative par ceux d'une analyse qualitative? Est-ce que, dans le discours sur les usages, sur les outils TIC, nous retrouvons ces trois grands types de formateurs?

4.1 Premier type de discours

Dans cette catégorie, les formateurs sont balbutiants dans leur rapport aux TIC et s'en accommodent très bien : *« Je suis pas très nouvelles technologies du tout, je fais des recherches sur Internet avec certains groupes mais ça se limite à ça »* (formateur n°11). Ils utilisent ponctuellement les logiciels bureautiques et au mieux, ils naviguent laborieusement sur Internet pour de la recherche documentaire :

« informatif, c'est tout, informatif uniquement de recherche de documentation » (formateur n°18); *« mais Internet j'avoue que c'est pas le moyen que je préfère parce que je trouve que je perds beaucoup de temps peut-être que je sais pas bien le manipuler alors qu'avec les livres ou bon ça va plus vite »* (formateur n°38).

Toutefois, quand ils le peuvent, ils délèguent la tâche à une tierce personne, généralement au centre de ressources :

« Les mails surtout, Internet pas du tout, je n'ai pas l'occasion de, par contre si j'ai besoin, alors là par contre je travaille en collaboration avec le centre de ressources, avec les deux personnes qui sont au centre de ressources et qui me communiquent toutes les lois qui sortent par Internet etc. alors là je suis toutes les nouveautés au niveau de l'insertion » (formateur n°30).

La consultation de la messagerie électronique n'est pas une prérogative et se limite parfois à la lecture des messages sans penser à la réponse qui se fera souvent par téléphone : *« Si j'ai un ordinateur, je prends le temps de lire les messages mais c'est tout »* (formateur n°38).

Certains utilisent des logiciels spécifiques à leur domaine d'intervention : *« Donc là j'aimais bien utiliser ben un logiciel sur l'habilitation électrique »* (formateur n°2). Enfin, certains n'utilisent aucun outil TIC : *« Rien [...] il y a des personnes qui apprennent en faisant d'eux-*

mêmes et qui vont aller bidouiller et comprendre, moi je suis pas trop dans cette dynamique » (formateur n°28).

Il est impossible d'annoncer qu'ils sont tous au même niveau d'usage. Toutefois, il est possible d'affirmer qu'il existe au sein de ce groupe un dénominateur commun : une utilisation basique des TIC, une utilisation peu formalisée (ou si elle l'est, c'est dans un domaine spécifique, un logiciel de comptabilité, par exemple). Ce qui prédomine dans cet ensemble, c'est bien une représentation négative des TIC, comme si leur utilisation était une tâche ingrate que l'on peut déléguer, et notamment à ceux qui savent. Il semble que les TIC n'apportent rien, si ce n'est des contraintes, notamment d'apprentissage.

La palette d'usages va de celui qui n'utilise aucun outil à ceux qui en ont un usage ponctuel. Certains utilisent la messagerie électronique, mais pas Internet; d'autres, uniquement les logiciels de bureautiques pour un usage que nous appellerons administratif, c'est-à-dire ouvrir un document, écrire un texte (un courrier par exemple), et réaliser une mise en page standard; d'autres enfin, des logiciels distinctifs d'une discipline. En somme, un usage relativement circonstancié et toujours limité à un contexte particulier.

4.2 Deuxième type de discours

Dans cette catégorie, le discours des formateurs s'ancre dans le pragmatisme. Les outils TIC sont des outils au service du formateur pour l'aider dans ses tâches de préparation de cours (recherche documentaire) ou de suivi des dispositifs (via le courriel). Pour synthétiser, on pourrait dire que les outils sont utilisés pour ce qu'ils sont, des outils :

« Je vous dis moi l'informatique c'est avant tout un outil, c'est vraiment, bon Internet mais au service de la communication et après j'en reste là, ou alors si, pour tout ce qui est préparation de cours et tout ça » (formateur n°19) ; « Tout se passe sur informatique et moi c'est ma bataille avec les stagiaires parce que je ne veux pas qu'elles fassent tout sur informatique parce qu'elles ont l'impression que l'ordinateur réfléchit à leur place, or c'est pas vrai si on réfléchit pas avant il fait rien du tout » (formateur n°37).

L'intégration des outils TIC s'est faite progressivement dans leur vie professionnelle, le facteur temps aidant à utiliser un plus grand nombre d'outils, à mieux les maîtriser et à briser les résistances; bref, à se les approprier graduellement :

« Je n'ai pas été formé au départ, parce que, bon moi-même, j'ai comme tout à chacun, à un moment donné, je me suis intéressé à Internet, je me suis fait une boîte aux lettres, je voulais, voilà, je vais faire un peu de ça, je m'en sers pas mal comme outil de formation pour créer des dossiers ben autour de l'objet de formation des stagiaires » (formateur n°19).

Tout le discours de cette catégorie s'inscrit dans le paradigme de l'efficacité, de la fonctionnalité : la recherche est ciblée, les outils sont utilisés pour leurs fonctionnalités intrinsèques (un logiciel par type de support), ils sont maîtrisés, etc. L'usage est organisé pour gagner du temps : on prépare des fichiers de réponses types pour d'éventuels copier-coller.

4.3 Troisième type de discours

Au sein de cette catégorie, les formateurs ont véritablement franchi une étape. Pouvons-nous encore parler d'intégration des TIC dans leur fonction de formateur? Tous les outils bureautiques et de communication sont, dans cette catégorie, utilisés, maîtrisés et intégrés dans le quotidien. Les formateurs maîtrisent les outils TIC aussi bien dans le « hard » que dans le « soft ». Ils s'intéressent à tous les logiciels ou environnements.

Ici, le discours n'est plus dans la pragmatique (cibler, outil, fonction, etc.), mais résolument techniciste. On parle de réseaux, de vitesse de connexion :

« Je sais pas 1995, oui 1994-1995 [...] ça a été très très boostant parce qu'à partir du moment où tu as un accès à Internet même si c'est administratif tu pouvais toi biaiser et y avoir accès, après on a eu en 1998 un accès avec Numéris et cette année en ADSL donc 1 mégabit donc le plus gros débit qu'on a pu avoir on l'a [...] on a mis un réseau sans fil wifi » (formateur n°21).

De la fonctionnalité, on est passé derrière le décorum, derrière l'outil, à l'intérieur du dispositif technique :

« Je lui ai dit vous savez on a un accès différent du vôtre, moi je vois l'historique je vois ce que tout le monde consulte » (formateur n°8); « moi j'ai ma plateforme dans laquelle je mets mes outils en test » (formateur n°24); « ça me posait problème aussi par rapport aux configurations de mes documents dans la mesure où vous faites quelque chose au départ sur Word sur Photoshop ou sur heu vous passez sur html et il y a la moitié de perdu on travaille à partir de tableaux et c'est lourd comme tout aussi maintenant aujourd'hui on a quand même du matériel informatique qui est suffisamment puissant » (formateur n°13).

Le formateur, ici, s'auto-forme et intègre toujours de nouveaux outils, de nouvelles fonctionnalités dans sa palette d'usages des TIC. Le temps qu'il consacre à cette fonction de veille technologique, d'autoformation technologique (« bidouilleur ») est relativement important pour certains :

« Sans déjà avoir le souci de la maîtrise des outils TIC, des différents logiciels des divers fonctionnements plate-formes etc. et tout ça en utilisant des outils basiques, ça prend déjà énormément de temps [...] au moment de mes insomnies d'ailleurs je faisais les je développais des choses j'organisais des choses c'est-à-dire il y a un certain temps qui n'a jamais été comptabilisé dans mon temps de service » (formateur n°10).

La notion de partage d'outils, de partage d'informations concernant les TIC apparaît uniquement dans cette catégorie. Les acteurs de ce groupe semblent préoccupés par le collectif et ce qu'ils peuvent apporter aux autres formateurs, aux acteurs de l'organisation :

« On est bien obligé, même entre bidouilleurs il faut bien partager pour aller plus vite enfin si on veut aller plus vite, enfin je dirais que c'est une question de temps aussi un peu cette notion là (silence) si on veut faire beaucoup de choses, beaucoup de choses on est bien obligé de partager beaucoup, sinon on n'en fera pas beaucoup, parce que déjà on va passer beaucoup de temps à creuser un problème, on va perdre du temps » (formateur n°12).

Le formateur de cette catégorie contourne les difficultés liées à des manques structurels. C'est un innovateur, un « bidouilleur », tout en apprenant un logiciel, il formate une application pour l'organisation. En outre, il s'agit aussi de pallier à des manques de l'organisation (en termes de système informatique, peu puissant ou caduque, ou outils non disponibles). À cet égard, l'historique d'une application mise en place par un formateur, coordonnateur d'un APP, est édifiant :

« C'est une base de données qui a été mise en place brique par brique. C'est-à-dire qu'au départ je voyais la secrétaire qui faisait les fiches accueil. Elle faisait du copier coller, elle éliminait certaines informations, quelquefois elle en oubliait d'ailleurs. Par exemple, on se retrouvait avec une date de naissance d'une autre personne, rarement mais ça pouvait arriver. Moi, je me suis dit que ce travail répétitif là ce n'était pas très très intéressant. Donc bon, on a commencé, j'ai commencé à créer une petite base basette avec les champs nécessaires pour faire la fiche accueil en même temps que j'apprenais à utiliser la base parce que je n'avais aucune notion d'Access. Donc et puis peu à peu on l'a amélioré et en regardant à gauche à droite et en glanant les informations par-ci par-là et bien on l'a améliorée [...] cette base donc qui sert surtout à l'établissement de

*documents heu officiels, administratifs et à des éléments statistiques [...] »
(formateur n°10).*

5. Résultats

La première étape analytique, en se focalisant sur les usages TIC, nous a permis de réaliser une typologie des formateurs permanents de GRETA. En effet, l'analyse quantitative a permis de dresser une cartographie des formateurs selon les usages TIC. Trois classes distinctes ont pu être mises en exergue, présentant une évolution graduelle, progressive dans les usages TIC des formateurs.

La première classe se caractérise par un usage relativement faible des outils TIC, avec une pratique très précaire. Les formateurs de ce type citent jusqu'à deux usages parmi le socle commun d'usages constitué de :

- la recherche documentaire via Internet,
- la messagerie électronique,
- l'utilisation des outils bureautique
- quelques logiciels spécialisés (2).

La seconde figure de formateur mentionne de trois à six usages TIC. Au socle commun de base se rajoute le téléchargement, presque l'ensemble des logiciels spécialisés et la création d'outils pédagogiques pour certains. Avec ce type de formateur, nous quittons l'aspect « découverte » des outils TIC pour franchir une nouvelle étape. Il semble que nous pouvons parler de maîtrise dans la pratique des outils pour ces formateurs.

Le troisième type de formateurs, quant à lui, se définit par une panoplie conséquente d'usages. En effet, l'ensemble des usages des deux premières classes est mentionné auquel les formateurs adjoignent l'utilisation d'espaces collaboratifs, la pratique de forum et, pour certains, la création d'outils organisationnels. Là encore, une nouvelle étape a été franchie. Les TIC semblent être inscrits dans le quotidien du formateur, et leurs fonctionnalités paraissent être largement maîtrisées. Nous pourrions éventuellement parler d'expertise concernant leur usage TIC.

L'analyse quantitative révèle bien trois figures de formateurs aux usages TIC bien distincts. La palette d'usages TIC se garnit graduellement : au fur et à mesure, la maîtrise des outils TIC semble être de plus en plus fine, ce qui leur permet d'adjoindre aux usages de base des nouvelles fonctionnalités ou de nouveaux outils. Cette nouvelle appropriation d'outils ou de fonctionnalités leur ouvre de nouvelles opportunités au sein de l'organisation. En effet, participer à un dispositif FOAD est plus le privilège des formateurs de la deuxième et la troisième classe⁶.

Parallèlement, l'analyse qualitative révèle, quant à elle, 3 types de discours différents, chacun franchissant une étape supplémentaire et décisive dans l'intégration et l'appropriation des TIC. L'analyse de discours réalisée n'a pas pour finalité d'expliquer l'usage social d'un outil TIC effectué par un formateur permanent. L'analyse des discours va permettre d'exhumer les représentations des objets TIC, de la *technique* en général, par le biais des significations d'usages sociaux des TIC.

Les deux analyses quantitative et qualitative peuvent, nous semble-t-il, être mises en parallèle. En effet, chacune caractérise trois types de formateurs dont les usages TIC sont relativement distincts et surtout, graduels.

Dans un premier temps, nous les rapprocherons des logiques d'usages définies par Caradec (2001). L'auteur propose trois types de logiques d'usages :

- *La logique identitaire*, qui implique une adéquation ou non de l'objet avec ce que l'on est, à évoquer une affinité, une familiarité avec lui (ou au contraire un sentiment d'étrangeté);
- *La logique utilitaire*, qui consiste à apprécier l'utilité de ces nouveaux outils mis à disposition des acteurs dans l'entreprise. Cette logique prend en compte l'aide que peuvent apporter ces nouveaux outils dans la gestion du travail;

⁶ Participation à un dispositif FOAD : Oui --- Non
 De 0 à 2 usages TIC : 16,7% (2) --- 83,3% (10)
 De 3 à 6 usages TIC : 58,8% (10) --- 41,2% (7)
 De 7 à 9 usages TIC : 83,3% (10) --- 16,7% (2)

- *La logique de la médiation*, qui nécessite l'intervention d'un tiers. Ici entrent notamment en compte l'influence de l'entourage professionnel et toutes les pressions qui peuvent en découler.

Pour terminer, l'interprétation des significations d'usages sera connectée avec l'un des 4 plans d'analyse proposés par Mallein et Toussaint (1994) dans leur grille d'analyse sociologique destinée à analyser le destin de la mise en usage d'un nouvel objet technique ou d'un nouveau dispositif TIC. Les auteurs basent leur grille sur une dichotomie de rationalité d'usages opposant :

- *la rationalité de la cohérence sociotechnique*, dans laquelle la technique interagit avec le social, qui considère plus les processus d'appropriation; les usages sont envisagés, dans ce cas, plutôt sous l'angle de la négociation;
- *de la rationalité de la performance techniciste*, dans laquelle la technique impacte le social, nous parlerons plus d'intégration de la technique dans le social; les usages sont plutôt vécus sous l'angle de contraintes.

De chacune de ces deux rationalités, les auteurs définissent une série de concepts et de processus qui permettent d'appréhender différents facteurs explicatifs de l'intégration ou non, de l'appropriation des TIC. Nous retiendrons les concepts d'identité active et d'identité passive qui opèrent respectivement dans la rationalité sociotechnique et celui dans la rationalité de la performance techniciste. D'un côté, l'usage TIC prend place dans les enjeux, les tactiques et les imaginaires personnels de l'acteur. Et, c'est dans l'usage TIC que l'acteur peut agir ou jouer sur sa propre identité. Mallein et Toussaint (1994) qualifient alors l'identité d'active. De l'autre, l'usage TIC désigne à l'acteur une identité codifiée sur laquelle il n'a aucune prise. Et dans ce cas, l'alternative est la suivante : soit il se conforme à cette identité, soit il la rejette. Pour les auteurs, l'identité est alors qualifiée de passive.

5.1 Première figure de formateur

Il semble que le premier type de discours pourrait être rapproché de la première classe de formateurs utilisant pas ou peu d'outils puisqu'ils ne citent qu'une ou deux modalités d'usages au maximum. En effet, le discours dévoile un usage relativement circonstancié,

limité à un contexte et à un usage particulier. Le premier discours traduit un usage social des TIC relativement basique, pas formalisé (ou s'il l'est, c'est dans un domaine spécifique, par exemple en logiciel de comptabilité). La palette d'usage va de celui qui n'utilise aucun outil à ceux qui en ont un usage ponctuel. Certains utilisent la messagerie électronique, mais pas Internet (et inversement). Seuls deux formateurs indiquent l'utilisation de logiciels particuliers correspondants à leur discipline : on est ici dans le cas d'un outil de travail.

Les logiciels de traitement de texte ne sont pas indiqués, on parle (très rarement) d'outils bureautiques ou de pack office. Leur usage est, nous semble-t-il, très basique, voire sommaire, si ce n'est fragmentaire. En fait, les dires des acteurs dévoilent l'action d'un tiers dans l'usage de ces TIC. Les formateurs de ce groupe délèguent le traitement de texte, ou bien Internet, ou encore l'impression des courriels personnels. Nous sommes bien ici dans la logique de la médiation, logique dans laquelle l'acteur a besoin d'un autre pour faire à sa place, pour appréhender ces outils, a besoin d'être poussé pour les utiliser (Caradec, 2001).

Prédomine également dans cet ensemble une représentation négative des TIC, non seulement comme si leur utilisation était une tâche ingrate que l'on peut déléguer à ceux qui savent, mais également comme si les TIC étaient synonymes de contraintes.

Les discours des acteurs font également apparaître une relation de communication de la technique sur le mode de l'impersonnel. Face à une communication de plus en plus médiatisée par la technique, certains discours évoquent une technicisation de la relation de communication. La « technisation de l'action » (Jouët, 1993) fait peur, ce qui implique que certains n'ont pas envie de rentrer dans cette dynamique, dans ce système. C'est un peu comme si ces formateurs avaient une vision positiviste de la relation homme-machine, un discours empreint du paradigme de l'épistémologie du déterminisme technologique : accepter ou refuser l'introduction des TIC. Il semble que les discours de ce groupe d'acteurs s'inscrivent dans *la rationalité de la performance techniciste*, dans laquelle la technique impacte le social, dans laquelle les usages sont plutôt vécus sous l'angle de contraintes (Mallein et Toussaint, 1994).

Les repères traditionnels sont ici bousculés. Les formateurs sont conscients qu'il faut intégrer les TIC dans leurs pratiques professionnelles. Toutefois, comme ils le disent, ils ne sont pas encore rentrés « *dans le système* », dans cette « *dynamique* ». Ils n'adhèrent pas aux

représentations idéales d'usager qui leur sont proposées. Ils n'utilisent pas ou peu d'outils; et, quand il y a usage, il est basique, sommaire. Ils semblent vivre une pratique professionnelle fragmentée : d'un côté il y a les TIC, de l'autre leurs pratiques traditionnelles avec par exemple des outils traditionnels papier/photocopie/téléphone, etc. Nous sommes en présence d'un processus de domestication conciliant à la fois l'instrumentalité des outils TIC qui justifie son usage (même sommaire) et le maintien de l'intégrité de ses pratiques antérieures.

Avec les TIC, c'est comme s'il y avait intrusion de ce qu'il est commun d'appeler l'espace public dans la sphère professionnelle. Internet, la messagerie, c'est la porte ouverte à l'espace public, à l'autre, à un inconnu qui fait peur, à l'inconnu qui bouscule les repères traditionnels. Les possibilités de communication et de circulation d'informations offertes par le courriel et Internet viennent bousculer la distinction entre espaces individuels (intimes) et collectifs (public) (Jouët, 1993).

Cela rejoint le concept d'identité passive développé par Mallein et Toussaint (1994) dans leur grille d'analyse sociologique des significations d'usages sociaux destinée à analyser le destin de la mise en usage d'un nouvel objet technique. En effet, pour les auteurs, l'usage social de la nouvelle TIC intègre, implique une identité déjà codifiée, sur laquelle l'utilisateur n'a aucune prise.

Ici, les significations d'usages TIC montrent que les formateurs n'adhèrent pas à cette « nouvelle » identité prescrite; et qu'ils restent fixés sur leur ancienne identité de formateur. Nous appellerons ce groupe les « résistants ». Il est constitué de formateurs à l'usage TIC inexistant ou en voie de formation et dont la représentation de l'objet TIC est négative. La « nouvelle » identité, que l'appropriation des TIC suppose, ne semble pas leur convenir. Ces formateurs s'accrochent à leur identité de formateur qu'ils ont construit au cours de leur socialisation et du processus d'acculturation au sein de l'organisation et refusent cette « nouvelle » identité.

5.2 Deuxième figure de formateur

Il ressort de l'analyse que le deuxième type de discours s'inscrit dans le paradigme de l'efficacité et de la fonctionnalité. La recherche est ciblée, les outils sont utilisés pour leurs fonctionnalités intrinsèques (un logiciel par type de support), ils sont maîtrisés. L'usage est

réfléchi et organisé, par exemple pour gagner du temps : on prépare des fichiers de réponses types pour d'éventuels copier-coller. On peut relier ce type de discours à la deuxième catégorie de formateurs citant de 3 à 6 modalités. En effet, cette catégorie incorpore, en sus du socle d'usages de base défini par le premier groupe, des notions d'usages telles que le téléchargement et la création d'outils pédagogiques. Il semble que les acteurs, dans ce cas, se soient approprié les outils. Les fonctionnalités de certains outils ont été incorporées. Celles-ci ont été appropriées parce qu'elles répondaient à un besoin dans leur activité, parce qu'elles apportaient un élément supplémentaire à leur travail. Apparaît ici la notion de valeur ajoutée des TIC dans le procès de travail des formateurs permanents. Ce groupe d'acteur semble donc s'inscrire dans une *logique utilitaire*, qui consiste à apprécier l'utilité de ces nouveaux outils mis à leur disposition. Cette logique prend en compte l'aide que peuvent apporter ces nouveaux outils dans leurs pratiques professionnelles.

En effet, au-delà de la recherche documentaire, le téléchargement, par exemple, permet de récupérer des éléments au format numérique que l'on va pouvoir ensuite adapter, transformer, modifier, arranger, agrémenter pour préparer un cours. Dans le même ordre d'idée, ils ne parlent que très rarement d'outils bureautiques, mais de création de supports pédagogiques. L'outil est passé au second plan; n'est retenu que l'usage effectif. Les formateurs semblent avoir acquis une certaine indépendance, une certaine autonomie vis-à-vis de l'outil TIC. Les acteurs, dans ce cas, semblent en fait s'approprier les qualités de la machine comme l'indépendance et l'autonomie pour développer l'efficacité de leur production. Le rapport homme-machine apparaît ici comme source d'indépendance et de maîtrise individuelle de leur production. Les TIC sont adoptées dans un souci d'augmentation de l'efficacité et de la productivité professionnelle, notamment par la souplesse que procurent les fonctionnalités des outils en termes de qualité des supports par le biais de récupération et de traitement des données (téléchargement, mise en page facilitée, etc.) mais également en termes de temps (rythme et temps de travail choisis).

Ce groupe d'acteurs se caractériserait donc par une relation aux TIC basée sur leurs qualités intrinsèques (autonomie et efficacité). Les usages sont pragmatiques et visent une autogestion professionnelle qui :

se fonde pour sa part sur la finalité de la production personnelle mais cette dernière répond aussi à un projet d'investissement dans le champ de la

profession. Les attentes de gratifications sociales sont fortes qu'il s'agisse de la reconnaissance par les pairs, d'un désir de promotion hiérarchique ou de gains financiers (Jouët, 1993, p. 111).

L'appropriation des TIC participe donc, pour ce groupe d'acteurs, à une revalorisation de soi au sein de l'organisation. Les TIC contribuent à l'attribution ou à une négociation d'une nouvelle identité de formateur.

Selon Mallein et Toussaint (1994) c'est dans l'usage social de l'objet technique que l'utilisateur peut agir ou jouer sur son identité. Ici, les enjeux, les tactiques et les imaginaires personnels, concernant l'identité de formateur, donnent aux significations d'usages TIC la forme d'une transition vers une autre identité. Les acteurs peuvent ainsi s'inventer, négocier, acquérir une nouvelle identité.

Nous appellerons ce groupe d'acteurs, les « fonctionnels ». Les TIC ne sont que des outils à leur service. Les formateurs les pensent en termes d'efficacité, de pragmatisme et d'utilité, bref, en termes de fonctionnalité directement et rentablement mobilisables.

5.3 Troisième figure de formateur

Le discours n'est plus dans le pragmatisme, l'efficacité ou les fonctionnalités. Les formateurs de ce groupe semblent avoir à leur actif une palette d'outils très diversifiés. Ce troisième type de discours est à rapprocher de la catégorie des formateurs citant de 7 à 9 modalités d'usages TIC.

Les usages sont pensés non pas individuellement mais dans leur globalité et leur finalité. Par exemple, comme les supports pédagogiques seront réutilisés dans d'autres circonstances et notamment dans le cadre de dispositif FOAD, les outils bureautiques ne sont plus efficaces dans ce cas. Aussi, certains les créent directement avec un logiciel qui leur permettra d'être transférables dans n'importe quel univers. Les formateurs de ce groupe s'investissent pleinement dans l'interaction avec la machine. Ils rivalisent d'ingéniosité pour contourner des méconnaissances d'usages, des manques organisationnels (logiciels performants non

disponible car non achetés). Ils développent des outils organisationnels, des mini PGI⁷, avec des logiciels basiques (comme Excel®), alors qu'il existe des applications professionnelles. L'organisation n'ayant pas acheté ces applications particulières (généralement onéreuses à l'achat et en formation), le formateur de ce groupe, de par sa fonction (ceux qui créent ce genre d'outils ne sont que des coordonnateurs), se sent investi de cette mission et s'attribue cette charge supplémentaire. Bref, apparaît ici une affirmation personnelle très forte.

Dans ce groupe, les acteurs parlent de réseaux, de vitesse de connexion, etc. Le discours est empreint de détails techniques et de fonctionnalités très précises de certains logiciels ou dispositifs. Nous sommes bien ici dans la *logique identitaire* définie par Caradec (2001) et dans laquelle l'utilisateur revendique une adéquation de l'objet technique avec ce qu'il est, évoque une affinité, une familiarité avec lui. Il semble que les formateurs de ce groupe aient dépassé le stade de la fonctionnalité. Comme nous l'avons indiqué, nous sommes passés derrière le décorum; nous sommes à l'intérieur du dispositif, la logique des logiciels a été intériorisée. Dans l'interaction homme-machine, la technique semble être le référent central, comme si elle remplissait une fonction miroir. Autrement dit, tout se passe comme si le formateur se projetait dans la puissance des TIC comme s'il reconnaissait dans la machine son activité mentale ou inversement. En résumé, apparaît ici une projection psychique et affective de l'acteur dans les TIC avec pour dessein le renforcement de l'ego (Jouët 1993).

En outre, nous voyons également apparaître de nouveaux outils tels que les espaces collaboratifs et les forums. Avec ces deux outils, ce sont de nouvelles valeurs qui sont incorporées et, surtout, mises en exergue. Ces deux outils proposent un nouveau mode d'échanges à la fois participatif, transparent et collectif. De plus, c'est l'occasion de créer des micro-communautés, de se faire reconnaître dans une *tribu*, une communauté particulière. Selon Jouët (1993), « l'autonomie sociale se joue à un double niveau ; celui de la quête de soi [...] et celui de la quête de l'autre [...]. Dans le tissage de micro liens sociaux se joue l'identité collective » (p. 110). Enfin, l'examen, par GRETA, de ce groupe de formateurs, montre que c'est une communauté restreinte en nombre, et, surtout, dont les membres se connaissent, s'entraident souvent (techniquement), se côtoient et travaillent ensemble très régulièrement.

⁷ Progiciel de Gestion Intégré : c'est un outil intégrateur du système d'information réunissant les fonctions de l'organisation comme la comptabilité, la gestion des ressources humaines, la gestion de production, la gestion financière, etc.

Ce groupe pourrait donc être défini comme une micro-communauté, comme une *tribu*. Ses membres appartiennent à :

un micro-réseaux de sociabilité informelle où ils se rencontrent, partagent une même culture informatique, et échangent des conseils, des savoirs, des logiciels. [...] [cet usage social] comporte donc une dimension collective où ces démarches individualistes se rejoignent autour de la médiation de la technique (Jouët, 1993, p. 111).

Si nous rajoutons les deux caractéristiques précédemment évoquées, soit l'affirmation personnelle et le renforcement de l'ego traduisant la quête d'un accomplissement personnel, alors il semble que ces formateurs investissent dans les TIC un réel désir de reconnaissance sociale (Jouët, 1993).

Nous pouvons à nouveau faire un parallèle avec l'analyse sociologique des significations d'usages sociaux développée par Mallein et Toussaint (1994). Ici, les enjeux, tactiques et imaginaires personnels concernant l'identité de formateur donnent aux significations d'usages TIC la forme d'un renforcement et de l'affirmation de cette identité. Les formateurs de ce groupe trouvent donc dans les TIC le moyen, l'opportunité contingente de ré-affirmer leur identité et par conséquent de s'affirmer au sein de l'organisation.

Nous appellerons les « experts » ce groupe de formateurs. En effet, les formateurs qui constituent ce groupe ont une maîtrise relativement approfondie des outils TIC; la panoplie d'usages et d'outils est très large. Ce sont ceux qui savent, ceux qui connaissent les TIC. Ils sont d'ailleurs dans un rapport particulier aux TIC, dans un mouvement identificatoire : projection dans la « puissance » de ces outils. En outre, ils sont « experts » parce que souvent associés à l'idée de dépannage et utilisant un langage technique, précis et surtout, distinctif.

6. Discussion

L'interprétation de la double analyse, quantitative et qualitative, nous a permis de révéler trois figures de formateurs différentes. Chacune se caractérise par des usages TIC spécifiques et un ensemble de significations d'usages TIC communes duquel on peut déduire un processus de construction identitaire distinct. Si nous prenons comme référence unique les usages TIC,

nous sommes bien en présence ici de trois *définitions de la situation* différentes que nous pouvons résumer en quelques mots.

Le formateur « résistant » est un formateur assez éloigné des TIC : il utilise peu ou pas du tout les outils TIC. Il a un rapport relativement conflictuel envers les TIC et développe une représentation négative de ces objets techniques. Les TIC semblent ne lui apporter que des contraintes qu'il n'a pas envie de transformer. Le formateur « résistant » a fait son choix, il a choisi son camp. L'appropriation des TIC se fait au forceps, dans la douleur pour ceux qui s'y essaient. Et il semble que le formateur de ce type fragmente sa vie professionnelle, d'un côté son usage balbutiant des TIC et de l'autre sa fonction de formateur avec ses tâches, ses responsabilités, etc. C'est comme si les TIC étaient des éléments pathogènes, comme si le formateur « résistant » ne voulait pas contaminer sa pratique professionnelle. Il en résulte donc un processus de re-construction identitaire que nous qualifierons de passif, dans le sens où il y a résistance, conflit, refus de cette nouvelle identité générée par les TIC et le maintien de l'identité « classique » de formateur.

Le formateur « fonctionnel » est quant à lui un formateur qui a intégré les TIC dans son « agir professionnel ». En effet, avec les TIC, il n'est pas en terrain inconnu. Les usages TIC sont assez diversifiés et très personnalisés, dans le sens où il n'utilise que ce dont il a besoin. Le formateur de ce type se caractérise par un grand sens du pragmatisme dans son rapport aux TIC. Ces objets techniques doivent répondre exactement à sa demande, à son besoin. Le formateur « fonctionnel » s'inscrit donc pleinement dans une logique d'usages de type utilitaire. Autonome dans ses usages TIC, il ne recherche qu'à développer son « efficacité » professionnelle. Les TIC contribuent donc à un processus de revalorisation de soi au sein de l'organisation. Le formateur « fonctionnel » semble être en quête d'une certaine reconnaissance via les TIC. Il se positionne d'emblée dans un processus de re-construction identitaire, un processus de transition vers une autre identité : il semble que ces formateurs soient relativement sensibles à la « nouvelle » identité générée par les TIC. Détenir cette « nouvelle » identité, ou en tout cas s'en approcher, leur permettrait peut-être d'obtenir cette valorisation qu'ils cherchent à atteindre.

Enfin, le formateur « expert » se caractérise par une très bonne maîtrise des outils TIC. Sa palette d'usages TIC est très large et diversifiée. Les usages TIC, les outils et leurs fonctionnalités ne sont plus uniquement pensés pour sa propre pratique professionnelle, mais

également pour le collectif. Il maîtrise également tout un langage technique associé aux TIC, qui, dans un double mouvement, rassemble les formateurs de ce type et exclue les autres. Ce groupe forme une micro-communauté bien identifiée en termes d'individualité, de compétences TIC reconnues et des services techniques qu'ils peuvent rendre. En outre, les TIC remplissent ici une fonction miroir. Le formateur « expert » investit dans les TIC sa soif de reconnaissance sociale. Néanmoins, à l'opposé du formateur « fonctionnel », le formateur « expert » n'est pas en phase de transition. Il s'est tellement « projeté » dans les TIC, qu'il en a accepté l'identité dont il est, au sein de l'organisation, le parangon, l'image incarnée.

Trois figures de formateurs distinctes apparaissent clairement, chacune étant définie par ses usages des TIC, par son rapport aux TIC. Nous voyons bien que chaque figure de formateur *définit la situation* — usage et rapport aux TIC — d'une manière distincte.

Comme nous l'avons dit, la sociologie interactionniste des professions ne se représente pas un groupe professionnel comme une entité homogène, mais bien une combinaison de segments constitués de membres partageant la même définition de la situation, le même monde social, la même identité professionnelle. Les segments, pour reprendre la définition de Dubar et Tripier (1998), sont des

« mondes » correspondant à des « définitions de la situation » qui se sont forgées au cours de « carrières », modales ou déviantes, dans un processus de socialisation professionnelle qui segmente perpétuellement les groupes en fonction de croyances et de formes de reconnaissance différenciées (p. 103-104).

Si l'on prend la focale « usages des TIC », le groupe professionnel des formateurs permanents de GRETA se révèle alors constitué de trois sous-groupes distincts, de trois segments adoptant chacun une *définition de la situation* différente de celle des autres et proposant ainsi un positionnement distinct au sein du groupe professionnel.

Nous pouvons synthétiser les trois segments du groupe professionnel des formateurs permanents de GRETA dans un tableau :

		Trois segments		
		Formateur de type :		
		Résistant	Fonctionnel	Expert
Définition de la situation	Usages TIC	Cite 0 à 2 usages	Cite 3 à 6 usages	Cite 7 à 9 usages
		Peu ou pas d'outils Usages basiques	Outils et leurs fonctionnalités Autonome dans leurs usages	Maîtrise du hard comme le soft
	Logique d'usage	De la Médiation	Utilitaire	Identitaire
	Significations d'usage	Déstabilisation des repères : - instrumentation des outils TIC - et maintien de l'intégrité des pratiques	Revalorisation de soi, Autogestion personnelle par l'augmentation : - de l'efficacité et, - de la productivité professionnelle	Projection dans les TIC Affirmation personnelle Renforcement de l'ego
Processus de construction identitaire		Identité passive : Refus de l'identité générée par les TIC	Identité active : Transition vers une autre identité	Identité active : Affirmation de son identité

Tableau 3 - Les trois segments du groupe professionnel des formateurs permanents de GRETA.

Au terme d'une double analyse, quantitative et qualitative, l'interprétation a montré l'existence de trois figures de formateurs distinctes. Trois logiques d'usages ont été distinguées, permettant de discerner trois types de significations d'usages et donc de repérer trois processus de construction identitaire. Les formateurs que nous avons qualifié de « résistants » et dont le discours est empreint de déterminisme technique ont une « identité passive » (Mallein et Toussaint, 1994) et refusent l'identité générée par les TIC. De l'autre, les formateurs dénommés « experts », dont les significations d'usages montrent à la fois « une affirmation personnelle et un renforcement de l'ego » (Jouët, 1993), affirment et revendiquent

l'identité générée par les TIC. Et entre ces deux figures extrêmes, nous avons un groupe de formateurs dont la logique d'usage est de type utilitaire, impliquant un désir de (re)valorisation sociale et professionnelle. Ces formateurs « fonctionnels » s'inscrivent dans un processus de transition, aspirant à une nouvelle identité, pour une autre (nouvelle) reconnaissance.

Aussi, en fonction de l'angle d'observation choisi, en l'occurrence les usages TIC, le groupe professionnel des formateurs permanents de GRETA peut être fragmenté en trois segments, chacun adoptant une définition de la situation distincte des autres. Nous sommes bien loin d'une dichotomie anciens/modernes, branchés ou non et notre article tend à montrer une réalité beaucoup plus nuancée. En outre, il est intéressant de voir que le choix (ou le non-choix) d'intégrer ou non les TIC dans sa pratique est énorme sur le plan des implications. La technique, l'objet technique, les TIC sont les catalyseurs d'enjeux, de stratégies, mais également de frustrations importantes. Nous n'avons entrevu que la pointe de l'iceberg en dévoilant les processus de re-construction identitaire qui se trament derrière les significations d'usages TIC.

Bibliographie

ALLOUCHE-BENAYOUN Joëlle et Marcel PARIAT, (1993), *La fonction formateur, identités professionnelles, méthodes pédagogiques, pratiques de formation*, Paris : Édition Dunod, 231 p.

CARADEC Vincent (2001), « Personnes âgées et objets technologiques », *Revue française de sociologie*, 42 (1), p. 117-148.

CHAMBAT Pierre (1994), « Usages des technologies de l'information et de la communication : évolution des problématiques », *Technologie Information et Société*, vol. 6, n°3, p. 249-270.

DUBAR Claude (2000), *La socialisation, Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris : Editions Armand Colin (U), 3^{ème} édition, 255 p.

DUBAR Claude et Pierre TRIPIER (1998), *Sociologie des professions*, Paris : Armand Colin, collection U, 252 p.

HUGHES Everett (1996), *Le regard sociologique Essais choisis*, Textes rassemblés et présentés par Jean-Michel Chapoulie, Paris : Editions de l'EHESS, 344 p.

JODELET Denise (1984), « Représentations sociales : phénomènes, concepts et théorie », dans MOSCOVICI Serge, *Psychologie sociale*, Paris : PUF, p. 357-378.

JOUET Josiane (2000), « Retour critique sur la sociologie des usages », *Réseaux*, n°100, p. 489-521.

JOUET Josiane (1993a), « Pratiques de communication et figures de la médiation », *Réseaux*, n°60, p. 99-120.

LACROIX Jean-Guy (1994), « Entrez dans l'univers merveilleux de Vidéoway », dans LACROIX Jean-Guy, et Gaëtan TREMBLAY (dir.), *De la télématique aux autoroutes électroniques. Le grand projet reconduit*, Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, p. 137-162.

MALLEIN Pierre et Yves TOUSSAINT (1994), « L'intégration sociale des TIC : une sociologie des usages », *Technologies de l'Information et Sociétés*, Vol 6, n°4, p. 315-335.

MIÈGE Bernard, (2004), *L'information-Communication objet de connaissance*, Bruxelles : De Boeck, 248 p.

POURTOIS Jean-Pierre et Huguette DESMET (1996), « Compréhensif (paradigme) », dans MUCCHIELLI Alex, *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*, Paris : Armand Colin, p. 33-34.

QUÉRÉ Louis (1992), « Espace public et communication, Remarques sur l'hybridation des machines et des valeurs », dans CHAMBAT Pierre (dir.), *Communication et Lien social*, Paris, La Villette Cité des Sciences et de l'Industrie : Edition Association Descartes, p. 29-49.

SCARDIGLI Victor (1992), *Les sens de la technique*, Paris : PUF, 275 p.

STRAUSS Anselm (1992), *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*, textes réunis par Isabelle. Bazzanger, Paris : L'Harmattan, 311 p.

STRAUSS Anselm (1975), *Professions, work and careers*, New Brunswick : Transaction Books, 313 p.

STRAUSS Anselm et Rue BUCHER, (1992), « La dynamique des professions », dans *La trame de la négociation, Sociologie qualitative et interactionnisme*, Textes réunis et présentés par Isabelle Baszanger, Paris : Editions de l'Harmattan, Logiques Sociales, 311 p.

VASCONCELLOS Maria, (1994), « Formation et processus de professionnalisation des formateurs » pp87-94, dans *Les métiers de la formation*, ouvrage collectif du CNAM, Centre INFFO et Université Lille III, Paris : La documentation française, 319 p.

VERDIER Benoît, (2005), *Professionnalisation des formateurs et dispositifs de formation ouverte et à distance*, thèse de doctorat, Reims : Université de Reims Champagne Ardenne, réalisée sous la direction de BAILLAT Gilles, Professeur des Universités, 372 p.

Notice biographique :

Attaché Temporaire d'Enseignement et de Recherche (ATER) en Sciences de l'Information et de la Communication depuis 2004 à l'Université Reims Champagne Ardenne, et doctorant au laboratoire AEP, Analyse et Évaluation des Professionnalisations (EA 3313), Benoît Verdier est Titulaire d'une licence, maîtrise et d'un DEA en Sciences de l'Information et de la Communication (*Analyse culturelle et sociale de l'information scientifique de 4 quotidiens nationaux canadiens —2 anglophones et 2 francophones—*) de l'Université Paris VII – Jussieu. Sa recherche doctorale porte sur l'influence des TIC sur un groupe professionnel par le biais d'une analyse systémique des communications.



LA DYNAMIQUE ARGUMENTATIVE DES DISCUSSIONS POLITIQUES SUR INTERNET

Mathieu Chaput

Université de Montréal

Résumé :

Bien que l'appropriation d'Internet comme espace de discussions politiques soit un phénomène désormais reconnu et bien documenté, peu d'études se sont intéressées au détail des interactions dans un forum électronique dédié aux questions politiques. Dans cet article, nous ciblons la dynamique argumentative des discussions en observant comment des personnes participant à un forum soutiennent leurs points de vue et tentent de convaincre leurs opposants. Insatisfaits avec le modèle de l'espace public de Habermas tel que repris dans la littérature qui contient selon nous un biais normatif défavorable aux échanges empiriques, nous utilisons le modèle de la discussion critique développé par l'approche pragma-dialectique de l'argumentation. Cette approche nous amène à constater les différentes étapes de l'élaboration d'une discussion argumentative, et nous permet de saisir certaines caractéristiques des interactions dans les forums électroniques *Politiquébec*, telles que l'interactivité et la progression dans les messages publiés, les sources d'instabilités et l'absence de résolution des différends au terme des discussions.

Introduction

Depuis une quinzaine d'années, nous assistons à une (re)valorisation de la notion d'espace public pour penser les rapports entre communication, médias et démocratie (voir notamment Bregman *et al.* 1989; Calhoun, 1992; Paillart, 1995; Wolton, 1992). Il est alors peu étonnant de constater que l'expansion planétaire du réseau Internet a rapidement favorisé la réflexion en termes d'espace public (Poster, 1995; 1997; Rheingold, 1993/1995) et qu'aujourd'hui ce thème occupe une place importante dans l'agenda de la recherche en communication politique (Dahlgren, 2005). Pour la majorité de ces travaux, le concept d'espace public s'inspire du modèle discursif et rationnel de

Jürgen Habermas (1962/1978; 1964/1974), qu'il conçoit comme une sphère de discussion intermédiaire entre l'État et la société dans laquelle citoyennes et citoyens se rassemblent pour échanger sur des sujets d'intérêt commun, de façon libre et égalitaire, par l'emploi d'arguments rationnels, c'est-à-dire en recourant à « l'usage public de la raison ». Argumentation et discussion se situent donc au cœur de la conception habermassienne de l'espace public (Dahlgren, 2000), et se devraient en principe d'occuper une place considérable dans la littérature sur Internet et la pratique des discussions publiques. Or, nous constatons un certain vide à ce niveau, en ce sens où la problématique de l'argumentation se trouve partiellement ou totalement évacuée de bon nombre d'études (O'Donnell, 2001; Schneider, 1996; 1997), lorsqu'elle n'est pas réduite au statut de variable permettant de quantifier le degré de délibération qui caractérise un groupe de discussion sur Internet (Linaa Jensen, 2003; Wilhelm, 2000)¹.

Dans ce texte, nous proposons de combler ce vide en abordant la problématique de l'argumentation au cours des discussions politiques qui surviennent dans un forum public sur Internet. Par définition, la discussion implique la confrontation d'idées (Larousse), et il nous apparaît donc cohérent de concevoir les forums de discussion électroniques comme des sites d'argumentations, comme des espaces dans lesquels se confrontent points de vue et arguments. Cela nous semble particulièrement valable pour les sites Web consacrés aux conversations sur la politique, susceptibles d'être le lieu de maintes confrontations, des désaccords momentanés aux antagonismes persistants. Bien qu'il ne soit pas exclusif, nous soutenons que le mode argumentatif est prédominant dans les interactions écrites d'un forum électronique politique². Cela ressort visiblement dans la littérature sur la communication politique et Internet, qui cependant présente une conception limitée de l'argumentation, assimilée aux raisonnements individuels inscrits dans un message. Ceci fera l'objet de la première section du texte. Par contraste, nous proposons dans une deuxième section de considérer l'argumentation sur le mode du dialogue, ou plus précisément selon le modèle pragma-dialectique d'une discussion critique au

¹ Jankowski et Selm (2000) se livrent à une critique similaire; commentant les travaux de Schneider (1996; 1997), ils lui reprochent d'analyser la qualité du débat sur Internet de manière quantitative et de ne s'appuyer que sur les textes sans tenir compte de leur interprétation.

² Cette position tend à se démarquer d'une part avec des auteurs méfiants comme Breton (2003) qui semblent voir dans le dispositif des forums électronique une entrave à la parole argumentative : « Difficile en effet d'argumenter à distance avec des personnes qu'on ne connaît pas, et d'ailleurs pour quoi leur dire? » (p. 45); démarcation d'autre part avec ces auteurs inspirés par Habermas et qui considèrent que l'argumentation sur Internet doit s'inscrire dans une « situation idéale de parole » (Dahlberg, 2001a; 2001b).

cours de laquelle au moins deux interlocuteurs tentent de résoudre une différence d'opinions. Ce déplacement nous permet alors de prendre en compte la dynamique argumentative des discussions, c'est-à-dire l'usage de l'argumentation telle qu'elle se bâtit au fil des interactions en tant que processus interactif. Enfin, pour illustrer cette dynamique à chaque étape d'une discussion critique, nous nous servons de plusieurs extraits de débats provenant des forums du site Web de *Politiquébec*, un organisme québécois non partisan qui met à disposition de ses membres des espaces pour y débattre de questions liées à l'actualité politique.

1. Argumentation et forums électroniques

Aborder le thème de l'Internet et de la communication politique revient souvent à considérer les forums de discussion électroniques comme de nouvelles agoras athéniennes; Vedel (2003) note à cet égard que plusieurs chercheurs y voient un lieu idéal pour la confrontation des opinions politiques, car ils apparaissent comme un terrain de liberté et d'authenticité, ils transcendent les frontières géographiques, sociales et culturelles, ils sont un lieu d'autorégulation, génèrent du lien social et condensent des identités collectives. Bien entendu, certains tendent à confondre analyse et utopie, observation et prophétie, mais l'ampleur prise par ces pratiques n'est désormais plus négligeable : voilà maintenant près de dix ans, Hill et Hughes (1998) rapportaient que peu nombreux, les groupes de discussion sur la politique aux États-Unis recevaient tout de même mensuellement jusqu'à trois fois plus de messages que les groupes abordant d'autres thèmes, la plupart dans le cadre de débats.

Plus que la quantité, c'est la qualité des interactions qui stimule la recherche dans ce domaine, d'où les multiples références à Habermas et aux théories de l'espace public. Par exemple, Tanner (2001) affirme que les participants d'un forum électronique chilien pratiquent « l'usage public de la raison » en proposant des arguments et des analyses rationnelles teintées d'émotions, alors que Hagemann (2002) constate à l'inverse que peu d'opinions sont soutenues par des arguments au sein de deux groupes néerlandais³. Pour sa part, Linaa Jensen (2003) introduit une dimension

³ À propos de l'étude de Tanner (2001), Dahlberg (2004) souligne que son traitement de l'usage public de la raison se limite en réalité à une simple description des thèmes discutés par les participants. Les concepts d'argumentation et de délibération n'y sont jamais définis, et cette méconnaissance justifie selon nous la présente démarche, visant à exposer la problématique argumentative des discussions politiques dans un forum électronique.

supplémentaire en proposant une analyse comparative d'un groupe de discussion initié par le gouvernement danois avec un second dit « anarchique »; ses résultats attestent d'un taux plus élevé d'argumentation dans le premier groupe (90% contre 66%), alors que le nombre d'allégations sans arguments domine dans le second (33,7% contre 9,8%).

À ces divergences sur la présence des argumentations s'ajoute une certaine convergence quant au style de justifications apportées durant un débat sur Internet, caractérisé par l'acceptation du sens commun et de l'expérience personnelle comme bases du discours (Bentivegna, 1998), ce qui permet « l'émergence d'une parole profane » (Marcoccia, 2003, p. 17), et contraste avec la rhétorique formelle habituellement associée au débat politique (Knapp, 1997). Ainsi, plusieurs arguments avancés au cours d'une discussion vont s'appuyer sur l'autorité de leur auteur, et dans une moindre mesure se référer à des sources externes telles que les médias d'informations. Durant les débats, valeurs et principes prédominent sur les données factuelles (Davis, 1999; Hagemann, 2002; Hill et Hughes, 1998; Linaa Jensen, 2003)⁴. Par ailleurs, les médias vont également servir d'inspiration aux thèmes des discussions, ce qui tend selon Bentivegna (1998) à valider la thèse de l'*agenda-setting* (voir McCombs et Shaw, 1972).

Ces considérations pour l'argumentation dans les forums électroniques tendent toutefois à restreindre la dimension interactive des discussions politiques sur Internet en isolant les contributions individuelles du contexte plus englobant de l'interaction. Se limiter à considérer une argumentation sur un plan individuel, cela revient au même que de considérer un mot indépendamment de sa phrase ou d'isoler un énoncé de la conversation : il y a perte de signification. Cela veut notamment dire que des participants à un groupe de discussion peuvent exprimer un taux élevé d'argumentations jugées valides (75%), sans que survienne une véritable délibération; telle est la conclusion de Wilhelm (2000) qui remarque que le manque de considération pour l'opinion des autres et la faible divergence des points de vue exprimés constituent des barrières à la délibération politique dans un forum électronique. Le faible intérêt pour les points de vue différents, cette « absence d'écoute » se révèle l'une des principales limites

⁴ Sur l'identité et l'expérience personnelle comme moyens de renforcer la pertinence d'un discours, Marcoccia (2001) montre que sur le forum rattaché au quotidien français *Libération* qui permet aux participants de décliner leur fonction, l'identité professionnelle se transforme en identité argumentative lorsque cette mention du statut sert à légitimer le discours que contient le message.

de la discussion dans un forum électronique sur la politique (Davis, 1999; Hill et Hughes, 1997; Streck, 1998). Il apparaît ainsi que le droit d'expression n'est pas accompagné de son corollaire, le droit à la reconnaissance. Dumoulin (2002, p. 148) parle à ce titre de « monologues interactifs » pour qualifier ces interactions qui ne débloquent jamais sur un véritable dialogue :

L'existence d'une interaction 'argument - contre-argument' est observable dans les forums, toutefois, elle se limite, plus souvent qu'autrement, à une amplification constante des points de vue ou encore à de multiples reformulations d'opinions des participants sans que ceux-ci ne sollicitent ou n'insèrent dans leurs arguments les points de vue des autres participants.

Présence d'arguments, mais absence de discussion; il ressort de cette revue la nécessité de distinguer l'argumentation comme produit et comme processus : la première correspond aux raisonnements individuels exprimés au cours d'un échange, la seconde comme interaction dans laquelle ces personnes argumentent. Prendre en compte le processus permet de considérer le point de départ et l'objet de la discussion, les rôles tenus par les participants ainsi que le but recherché par ces protagonistes (Blair et Johnson, 1987). Cela correspond à ce que nous avons défini plus haut comme la *dynamique argumentative* des discussions, et que nous allons approfondir dans la section suivante à l'aide de l'approche pragma-dialectique.

2. L'approche pragma-dialectique : Reconsidérer le dialogue

Suite à un long séjour passé au purgatoire des Idées, l'étude de l'argumentation acquiert une nouvelle légitimité vers le milieu du 20^e siècle, avec l'œuvre des philosophes Chaïm Perelman (1977; avec Lucie Olbrechts-Tyteca, 1958/1976) et Stephen Toulmin (1958/1993). L'objectif est alors d'établir une rupture avec la logique formelle pour expliquer les raisonnements humains, relevant du vraisemblable plutôt que du vrai. Les premiers élaborent ainsi une classification des techniques visant à persuader un auditoire de même qu'une typologie des arguments, le second développe un modèle procédural pour l'évaluation des arguments. Les décennies suivantes favorisent l'émergence de perspectives variées en argumentation, alliant la logique informelle ou naturelle à des approches linguistiques et rhétoriques (pour une courte introduction, voir van Eemeren, 2002; 2003). Plus récemment, Plantin (2005) observe un déplacement vers une conception de l'argumentation comme dialogue, comme confrontation discursive de points de

vue opposés, à laquelle se rattache l'approche pragma-dialectique. Le choix de cette approche pour notre étude de l'argumentation dans les forums électroniques se justifie donc par cette importance accordée à la dimension interactionnelle et contextuelle de l'argumentation, beaucoup plus proche en ce sens de la conversation ordinaire que de la démonstration scientifique. L'argumentation se réfère avant tout à une situation d'action, à une activité :

l'argumentation peut se définir comme une activité verbale, sociale et rationnelle visant à convaincre un interlocuteur ou une interlocutrice critique et raisonnable de l'acceptabilité d'un point de vue en avançant une constellation de propositions qui justifient ou qui réfutent la proposition exprimée dans le point de vue. (van Eemeren, Grootendorst, Snoeck Henkemans, Blair, Johnson, Krabbe, Plantin, Walton, Willard, Woods, et Zarefsky, 1996, p. 5; nous traduisons)

La démarche entreprise dans cet article pour rendre compte de la dynamique argumentative des discussions politiques sur Internet tente donc de se distinguer sur deux aspects, en proposant une méthodologie qui tienne compte à la fois de l'argumentation comme produit et comme processus; et en prenant une certaine distance vis-à-vis du modèle normatif de l'espace public selon Habermas. Dans le premier cas, il s'agit d'analyser les discussions d'un forum électronique sur la politique en recourant au modèle de la discussion critique pragma-dialectique, qui définit les étapes et les règles que doit suivre toute argumentation. Concernant le second, il s'agit de nous livrer à une analyse des interactions telles qu'elles s'élaborent plutôt que de les évaluer telles qu'elles *devraient* s'élaborer pour répondre aux critères d'un idéal-type⁵.

Dans leur thèse de doctorat, les chercheurs néerlandais Frans H. van Eemeren et Rob Grootendorst (1984) proposent un modèle pour l'analyse de l'argumentation construit sur le rationalisme critique et la théorie des actes de langage; cette conception sera qualifiée de « pragma-dialectique » car l'argumentation se développe sur le modèle d'une discussion critique au cours de laquelle deux parties tentent de résoudre un conflit d'opinion par la discussion méthodique (composante *dialectique*) procédant au moyen d'un échange d'actes de langage (composante *pragmatique*). De cette collaboration initiale est née l'approche également connue aujourd'hui sous le nom « d'École d'Amsterdam ». Avec leur modèle de la discussion critique, composante essentielle de leur théorie, van Eemeren et Grootendorst (1984; 1992/1996; 2003)

⁵ Keane (2000), parmi d'autres, va reprocher à Habermas que son modèle de l'agir communicationnel basé sur la force du meilleur argument tend à négliger les « raisonnements ordinaires » que produisent les individus, ou encore ces formes alternatives d'expressions publiques non rationnelles que sont les arts ou le sport.

identifient les quatre étapes de l'argumentation et les règles permettant son évaluation. Ce modèle constitue un idéal normatif à suivre, mais il sert également d'outil analytique pour évaluer toute forme de discours argumentatif : par la méthode dite de « reconstruction des discours », toute séquence peut être analysée sur le modèle de la discussion critique, qu'il s'agisse d'une conversation entre amies, d'un affrontement entre croyants et athées ou entre parents divorcés, ou encore d'un message d'intérêt public (*advertorial*) d'une multinationale du tabac ou d'une pétrolière (van Eemeren, Grootendorst, Jackson et Jacobs, 1993; 1997; van Eemeren et Houtlosser, 1999).

Suivant le modèle de la discussion critique, l'argumentation se déroule à travers quatre étapes successives :

- La confrontation, première étape de la discussion, débute lorsque survient un désaccord d'opinion au cours d'un échange entre deux parties, lorsqu'un doute ou un refus est énoncé à face à un point de vue. Il y a alors un moment de rupture, d'incertitude, qui risque de déboucher sur une argumentation. Au niveau de l'analyse, il s'agit à cette étape de relever le ou les désaccords, exprimés sous la forme de refus ou de mise en doute.
- Lors de l'ouverture, seconde étape de la discussion critique, les parties doivent se mettre d'accord sur la nécessité de résoudre leur différence d'opinion par le recours à l'argumentation. Les parties doivent s'entendre sur l'objet de leur désaccord, la répartition des rôles et s'il y a lieu, sur les règles de la discussion. Toutefois, dans la pratique, cette étape est généralement implicite. Sur le plan de l'analyse, il faut attribuer les rôles actantiels aux parties impliquées dans la dispute : la partie dont le point de vue est contesté et qui le défend se voit attribuer le rôle de proposant, tandis que la partie qui critique ce point de vue adopte le rôle de l'opposant. L'identification des rôles ainsi que des points de vue pour chacune est nécessaire afin de déterminer l'issue d'une dispute.
- Par la suite, les parties atteignent l'étape de l'argumentation, parfois associée à la « véritable discussion » (van Eemeren et Grootendorst, 1996, p. 44), où chacune avancera tour à tour des arguments dans le but de convaincre l'autre partie de modifier son point de

vue. L'argumentation d'une partie pour soutenir son point de vue peut être acceptée ou rejetée par l'autre partie; dans le cas où elle est rejetée, elle donne lieu à une contre-argumentation qui à son tour sera soumise à acceptation. Cette alternance se poursuit en principe jusqu'à ce que l'une des parties accepte l'argumentation adverse, ce qui se traduit selon le cas par l'acceptation ou l'abandon du point de vue contesté, marquant le passage vers l'étape de conclusion. Le travail d'analyse consiste ici à identifier les différents arguments évoqués dans la discussion (les prémisses et leurs conclusions) et à identifier la structure des argumentations, c'est-à-dire comment les différents arguments sont combinés entre eux.

- Enfin, la conclusion survient lorsque le désaccord d'opinion prend fin, une fois que le point de vue critiqué est abandonné par le proposant ou que l'opposant délaisse sa critique ou ses réserves sur ce point de vue. La tâche de l'analyste revient alors à relever en faveur de qui la dispute se résout, dans le cas bien entendu où il y a résolution.

Telle est la méthode proposée pour l'analyse des discussions politiques dans un forum électronique, et que nous allons utiliser pour présenter la dynamique argumentative des discussions⁶.

3. Forums *Politiquébec* et dynamique de l'argumentation

Les forums électroniques du site Web de l'organisme *Politiquébec* sont investis quotidiennement par des dizaines de participants qui confrontent leurs points de vue sur la politique internationale, québécoise et canadienne; le niveau élevé d'activités qui s'y déroulent en font un bon terrain pour l'analyse de l'argumentation. Ce site francophone se veut un endroit non partisan, et rassemble ainsi des personnes ayant des allégeances politiques variées. Malgré la diversité des thèmes, certains débats sont plus récurrents, et en premier lieu celui de la place du Québec dans ou sans le Canada. Dans cette section, la majorité des extraits proviennent toutefois d'une discussion tenue à

⁶ Cette présentation de la méthode pragma-dialectique omet évidemment plusieurs aspects que, faute d'espace, nous ne pouvons traiter dans ces pages. Quiconque serait intéressé à une présentation plus détaillée de cette approche, de même qu'à une illustration du traitement exhaustif requis par l'analyse peut se référer à une version plus complète de cette étude, développée ailleurs (Chaput, 2005).

propos des conditions requises à l'exercice du droit de vote en démocratie. Cet extrait présente un cas intéressant de discussion argumentative, mais ne prétend pas représenter fidèlement l'ensemble des échanges de parole survenant dans ces forums. À un survol général et forcément incomplet, nous avons préféré le traitement en détail d'une interaction.

3.1 La confrontation des opinions politiques

La confrontation, nous venons de le mentionner, apparaît en réaction à l'expression d'un point de vue; celui-ci est alors mis en doute ou se trouve ouvertement rejeté en faveur d'une proposition alternative. Cette étape marque ainsi une irruption de la stabilité, une « suspension de l'assentiment » (Plantin, 2005, p. 52). Dans l'environnement des forums électroniques, cette étape survient fréquemment dès la publication du message initiant un nouveau fil de discussion. L'introduction d'un thème s'accompagne le plus souvent d'un commentaire, d'une prise de position sur celui-ci; même en l'absence d'un positionnement explicite, la décision de traiter de tel enjeu particulier implique un choix, l'affirmation d'une préférence : l'information a alors une visée persuasive⁷.

Dans ce premier exemple, un participant initie une discussion en exprimant son désaccord à propos du suffrage universel, alléguant que le droit de vote devrait être le privilège des citoyens éclairés sur les enjeux politiques⁸ :

- (1) Quand tu prônes le droit de vote sans condition, sans devoir pour l'obtenir, tu le dévalorises et tu contribues à la manipulation de l'électeur irresponsable.

Cette assertion contient donc un désaccord vis-à-vis de la proposition que chaque citoyen se voit accorder le droit de vote dans une démocratie. En elle-même, cette affirmation marque la première étape d'une discussion critique, et la suite de ses propos nous indique qu'il s'efforce à

⁷ Même sans prendre position, un interlocuteur peut orienter le choix des autres personnes. C'est le cas de cet extrait dans lequel un interlocuteur indécis cadre néanmoins les positions - pour ou contre - d'une discussion concernant l'éventualité d'une grève étudiante dans les cégeps et universités québécoises à l'hiver 2005 : « Je ne suis pas vraiment au courant du dossier mais je pense que mon cégep et plusieurs autres se préparent à un vote pour une grève illimitée. J'ai lu un peu sur le sujet, en gros c'est à cause des coupures sauvages dans les bourses. Je ne sais [sic] pas trop si je vais être pour ou contre alors j'aimerais qu'on en discute. »

⁸ Tous les extraits sont présentés ici intégralement, sans corrections sur le plan de la langue.

justifier cette position. Toutefois, dans un forum électronique, cette intervention ne suffit pas à initier une dispute, dans la mesure où d'autres intervenants doivent se manifester et à leur tour prendre position. Autrement, le premier message risque de demeurer sans suite, de tomber dans un oubli (relatif). Les réponses peuvent reprendre le point de vue initial, et dans ce cas la discussion tend vers un accord plus ou moins persistant; dans quelques rares cas, les interlocuteurs se rapprochent de l'atteinte du consensus prescrit par Habermas⁹. L'autre cas de figure est celui où le point de vue exprimé est contesté à son tour, ce qui débloque alors sur une confrontation parmi les interlocuteurs du forum. C'est ce que nous observons dans l'extrait suivant en réaction au précédent :

- (2) Je n'embarque pas dans ton histoire de ne faire voter que les gens informés et compétents -
- une petite dérive raélienne je suppose.

Notons ici le refus d'agréer à la proposition, l'accroissement de la distance vis-à-vis de cette volonté à modifier les règles de la représentation politique. Et cet opposant devra, à son tour, devoir fournir des raisons pour justifier son rejet (ici, une association défavorable avec l'autorité négative de Raël). À ce stade, les interlocuteurs décident de la suite des événements, à savoir s'ils désirent résoudre ou non leur désaccord en recourant à l'argumentation. Dans le premier cas, ils atteignent la seconde étape de la discussion; dans le deuxième, la confrontation risque de dégénérer en querelle, les arguments laissant alors place aux énoncés hostiles et aux messages irritants.

3.2 L'ouverture de la discussion critique

L'argumentation implique une collaboration minimale entre les personnes impliquées, une entente sur la nécessité de se mettre d'accord, du moins de tenter d'y parvenir; autrement, la confrontation tourne en « dialogue de sourds ». Telle est la pertinence de l'étape d'ouverture : se mettre d'accord sur la volonté de se mettre d'accord, négocier points de départ, rôle et règles de la discussion. Or, dans les forums électroniques que nous avons étudiés, ce passage demeure invisible, cette négociation semble ne jamais avoir lieu de façon explicite. Pourtant, la question

⁹ Comme l'indique d'ailleurs un participant dans une situation de ce genre : « Pas souvent qu'on trouve une telle unanimité dans un fil ».

des règles est cruciale au maintien d'un groupe de discussion sur Internet ; c'est notamment ce que conclut George (2002, p. 75) de son étude sur des listes de discussions associées à quelques groupes altermondialistes :

L'observation des dynamiques en vigueur au cours de ces deux années nous a aussi amené à conclure que l'établissement d'un minimum de règles était nécessaire pour permettre les échanges d'argumentation. (...) L'acceptation d'un minimum de règles s'avère être la seule façon de concilier à la fois les valeurs de liberté d'expression et d'égalité devant l'expression.

Les règles s'avèrent donc nécessaires, mais pourquoi alors ne sont-elles pas visibles dans les échanges que nous avons observés? Probablement parce que ces règles ont déjà fait l'objet de négociations, et qu'il n'est pas nécessaire de les mobiliser continuellement, sauf dans les cas précisément où elles ne sont plus appliquées.

Pour les membres de l'organisme *Politiquébec* qui participent aux discussions des forums électroniques, il existe une charte énonçant les conditions et les restrictions inhérentes à cette participation. Et le bon respect de cette charte est assuré par certains membres adhérant au statut de modérateurs, chargés de sanctionner les contrevenants¹⁰. Il existe également d'autres sources édictant des règles pour encadrer les pratiques de la discussion électronique, comme ce code de conduite élaboré par les premiers utilisateurs d'Internet et qui porte le nom évocateur de « netiquette » (voir Marcoccia, 1998). Et il existe enfin des situations où les participants eux-mêmes, dans le cours d'une interaction, soulèvent des principes de conduite ou défendent des valeurs qui vont par la suite contraindre leur conduite et faciliter leurs échanges. Les règles forment un texte qui peut être à la fois appliqué, contourné et amendé¹¹.

À partir du moment où nous prenons conscience de ces pratiques de régulation préexistantes, mais également reconstruites au fil des discussions, l'apparente absence de négociations sur les

¹⁰ Certains chercheurs déplorent ce fonctionnement qui crée de nouvelles hiérarchies au sein d'espaces pourtant voués à l'égalité entre les individus (Kolko et Reid, 1998). Cependant, l'absence de modérateurs peut résulter en un accroissement des attaques personnelles, phénomène répandu et connu sous le nom de flingue ou *flaming* (Danet 1998; Dutton, 1996). Cette situation, constate Tsagarousianou (1998), pose alors un véritable dilemme entre la modération et la liberté d'expression, l'individu ou le groupe.

¹¹ À cela, il faut ajouter que la théorie pragma-dialectique édicte également une série de règles permettant de garantir ou du moins de faciliter la bonne résolution d'un différend, ces règles servant à repérer les sophismes commis durant une discussion (voir van Eemeren et Grootendorst, 1991; 1996). Pour une application aux discussions dans un forum électronique, voir Mandelcwaig et Marcoccia (2006).

règles devient moins étrange, moins problématique. Et sur le plan de la pratique de l'argumentation, van Eemeren et Grootendorst (1996) eux-mêmes constatent que cette étape de la discussion est le plus souvent franchie de manière implicite; simplement, en cas de difficultés lors des étapes ultérieures, les interlocuteurs devront revenir en arrière pour s'expliquer sur les règles, pour expliciter leurs positions respectives.

3.3 L'argumentation des parties

Bien qu'il soit possible d'offrir une définition générale de l'argumentation (voir section 2), force est de constater que les personnes n'argumentent pas de la même manière en toutes circonstances : Aristote (1991) relevait déjà trois genres différents dans la rhétorique (le judiciaire, l'épidictique et le délibératif), et depuis Toulmin (1993) et le concept de « champ argumentatif », il est généralement reconnu que l'on argumente différemment dans les sciences ou en droit, en contexte institutionnel ou lors de conversations informelles. Dans cette perspective, nous pouvons constater certaines particularités du discours argumentatif dans l'environnement des forums électroniques; mis à part les références fréquentes à l'expérience personnelle et au sens commun déjà évoquées, ce discours se caractérise premièrement par une grande interactivité, favorisée par le dispositif de communication, et qui accorde un rythme particulier aux échanges, privilégiant la publication de messages courts et de réponses rapides; et deuxièmement par une élaboration progressive de l'argumentation, qui s'affine et se précise au contact des autres participants, conception qui s'apparente à une « construction progressive de la communication » (voir Campos, 2003).

3.3.1 Interactivité

Selon une conception dialectique de l'argumentation (Blair et Johnson, 1987), tout argument s'inscrit sur fond de dialogue, dans lequel une partie est en mesure de questionner un point de vue et l'autre d'y répondre; sans cette liberté de répondre, il n'y a pas d'argumentation possible (Oléron, 1983/2001). Potentiellement donc, toute argumentation vise une réaction; ce qui pourtant distingue les discussions dans un forum électronique, c'est le rythme que prend cette alternance de questions et de réponses. Nos observations en ce domaine tendent à valider celles

de Marcocchia (2003) qui stipule que les messages échangés dans les forums sur la politique sont habituellement brefs et transmis rapidement.

Le message initial développe parfois un ensemble de raisons pour soutenir un point de vue; c'est le cas de l'interlocuteur qui souhaite imposer des conditions au droit de vote, que nous avons vu précédemment. Son propos débute par l'introduction du problème de la démocratie comme simulacre de pouvoir, et use d'un argument d'autorité en se référant à cinq spécialistes :

- (3) Hier soir, à l'UQAM, il y a eu un débat public sur la démocratie. 5 intervenants invités sur 6 ont reconnu que la démocratie est en crise parce que manipulée par des oligarchies qui font croire au peuple que c'est lui qui décide.

Après avoir situé sa problématique, il introduit sa position en procédant à une analogie entre le droit de vote et le droit de conduire une voiture, cherchant à convaincre de l'importance de hausser les critères pour l'attribution du droit de vote en raison de conséquences potentiellement catastrophiques :

- (4) Pour avoir le droit de conduire une auto, tu dois obtenir un permis de conduire après avoir passé un examen. Pour avoir le droit d'élire un gouvernement qui peut déclencher une guerre mondiale fatale, tu n'as aucun devoir à remplir, il suffit que tu sois en âge de t'acheter de la bière!

Ces extraits suffisent à montrer qu'un même message peut contenir plusieurs arguments, et que l'introduction d'un nouveau thème s'accompagne fréquemment d'une argumentation complexe¹². Par la suite, les réactions seront plus courtes, visant à mettre en doute ou à réfuter les arguments contenus dans le message; c'est ce que Kolb (1996, p. 15-16; cité in Dahlberg, 2001b) qualifie de « conversation animée » : « Instead of long argumentative lines developed then presented all at once, we find point-for-point statements and rebuttals. (...) Positions get examined from a variety of angles, and there will be demand for backing on specific points ».

Affirmer un désaccord, adresser une critique, cela provoque également une certaine anticipation des réactions entre le proposant et l'opposant, d'où la succession rapide des messages dans une

¹² La notion d'argumentation complexe se réfère à la structure du discours et implique qu'un message contienne deux arguments ou plus; sur la notion de structure argumentative, voir Snoeck Henkemans (2001).

discussion. Bien que l'argument du temps alloué à la réflexion soit répandu parmi les défenseurs de la technologie asynchrone des forums électroniques¹³, pour être considérée et surtout pour être convaincante, une argumentation doit être présentée au bon moment; c'est là toute la pertinence de la situation rhétorique définie par Bitzer (1968), ou encore de cette remarque de Plantin (1990, p. 115) :

Comme aux échecs, le temps est compté dans le dialogue argumentatif, où les partenaires ne disposent pas du temps infini, décontextualisé, que s'alloue la raison pure. Les argumentations ont un tempo, dont le bon usage entre dans le calcul stratégique en vue de la victoire.

La permanence des traces écrites modifie évidemment cette perception de la durée, car une discussion délaissée peut être reprise plus tard, mais l'apparition régulière de nouveaux thèmes oblige effectivement les participants à réduire le temps passé sur chaque fil de discussion.

3.3.2 Progression

Contrairement à certaines études recensées (voir section 1), nous observons que les participants intègrent les points de vue adverses dans le cadre de leurs contre-argumentations. Une raison est énoncée, puis critiquée, réaffirmée ou abandonnée; il y a communication entre les participants¹⁴. Cette dynamique se trouve également favorisée par le dispositif technique qui rend possible la citation d'un segment ou de l'ensemble d'un message; comme dans l'exemple suivant, où une partie va s'en servir pour tenter de réfuter dans le détail les propos de l'autre :

¹³ À titre indicatif, les systèmes de communication synchrones fonctionnent « en temps réel », comme la messagerie instantanée ou le téléphone, tandis que les systèmes asynchrones impliquent un « décalage interactionnel », comme les forums électroniques (Campos et Laferrière, 2002, p. 184). En contexte d'apprentissage, Schroeder et Zarinnia (1999) expliquent que les forums électroniques fonctionnant sur le mode asynchrone permettent la maîtrise du temps nécessaire à l'élaboration des arguments, une plus grande réflexivité, ainsi que des échanges moins éparpillés et plus approfondis.

¹⁴ L'argumentation en situation de dialogue se caractérise par une telle forme de construction, habilement décrite par Oléron (2001, p. 25) : « Les réponses du récepteur, ses objections amènent l'émetteur à mieux expliciter les premiers arguments, à les retirer s'il le faut, à en trouver d'autres, à exploiter et à approfondir l'argumentation dans le sens où elle a paru agir ».

Citation :

- (5) Pourquoi est-on si rebelle à l'idée d'imposer une génocratie minimale? Pourquoi préfère-t-on laisser les pires manipulateurs aller chercher le vote des plus ignorants (ce qui, en démocratie totale, fait la différence entre gagner ou perdre le pouvoir)?
- (6) Parce que faire le contraire ouvre une boîte de pandor [sic] qui peut nous conduire directement au totalitarisme.

Citation :

- (7) Parce que, comme les multinationales, nous plaçons l'amour de notre puissance au-dessus de l'amour de notre intelligence.
- (8) Laisser faire ce discours de grosse méchante multinationale, ça fait 40 ans que nous élisons des gouvernement marchant main dans la main avec les grande centrales syndicales coporatistes [sic].

Dans un premier message, le proposant (extraits 5 et 7) énonce une question rhétorique à l'endroit de l'opposant, question dont la réponse semble évidente à l'auteur, et à laquelle il va lui-même répondre en avançant une raison pour justifier la tiédeur, voire le rejet catégorique de sa proposition de limiter le droit de vote. Dans un second message, l'opposant (extraits 6 et 8) fragmente le contenu de ce message pour répondre séparément à chacun des énoncés du proposant; il renverse ainsi le raisonnement du proposant dans le premier cas, et cherche à disqualifier la raison invoquée dans le second.

Cette idée de progression apparaît plus clairement à l'échelle de la discussion, où nous pouvons repérer le fil des échanges à travers la suite des répliques entre proposant et opposant. Dans l'exemple de la proposition sur le droit de vote restreint, le schéma suivant aide à mieux saisir la dynamique argumentative des discussions, où chaque nombre correspond aux messages dans leur ordre d'apparition :

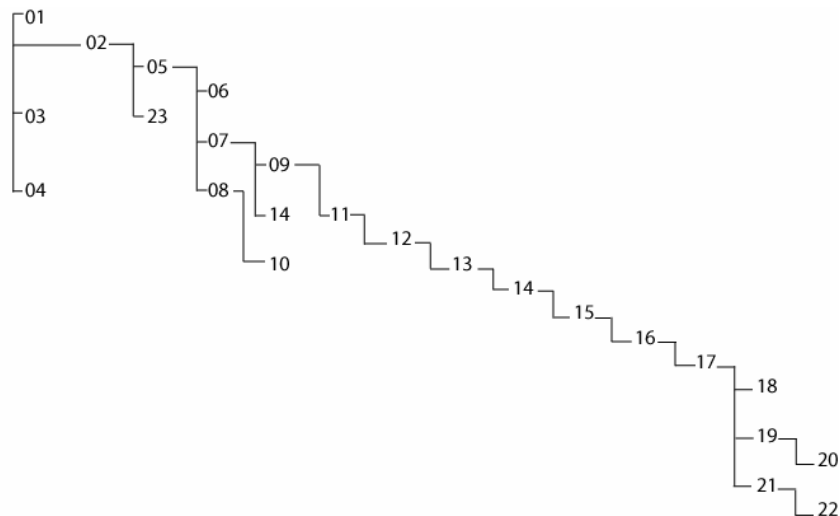


Figure 1 – Exemple de progression des messages dans une discussion

Le proposant introduit d'abord son point de vue (01), qu'il est invité à préciser à la demande d'un autre interlocuteur (02), en plus de susciter diverses réactions qui resteront sans réponses (03-04). Le proposant réaffirme son point de vue et apporte de nouveaux arguments (05), puis il fait face à divers opposants (06-08), à qui il va répliquer à son tour (09-10). Ceci donne lieu à une série de réactions entre le proposant et l'opposant (11-16), au terme de laquelle le proposant tente un ultime effort de persuasion (17; voir les citations 5 et 7 ci-haut), soldé par de nouvelles critiques (18-19; 21). Ces critiques suscitent à leur tour des commentaires qui vont donner lieu à une discussion sur un autre thème (20-22), tandis qu'un dernier interlocuteur retourne à la question initiale en proposant une vision alternative (23). Identifier la fin d'une dispute, constater un changement dans l'objet d'un fil de discussion nous amène à considérer comment se concluent les interactions au sein du forum *Politiquébec*.

3.4 Mettre un terme à la dispute

Le modèle de la discussion critique prévoit en conclusion une résolution de la différence d'opinion, le proposant ou l'opposant ayant été convaincu par les arguments de l'autre partie. Or, il n'apparaît pas ici que les discussions prennent fin par une entente, mais au contraire que le désaccord soit maintenu, que la discussion soit suspendue sans être résolue. Le proposant qui tente de faire admettre la nécessité de réformer le suffrage universel finit par abandonner ses efforts de persuasion; pourtant, il refuse de renoncer à son point de vue :

- (9) C'est évident que ça ne va pas changer très bientôt, et que je vais prêcher dans le désert durant cette petite vie. M'en fous, j'ai pas envie de faire partie de la gang...

Il serait incorrect d'affirmer que les parties soient demeurées exactement au même point, mais la discussion se termine ici sans accord, et cela correspond à un cas de figure observé dans les autres discussions analysées dans les forums de *Politiquébec*¹⁵. Bien qu'il soit difficile de présumer avec exactitude des causes de l'absence de résolution dans les cas observés, deux explications peuvent être avancées afin de mieux comprendre la difficulté d'établir une entente dans un forum électronique : l'instabilité due au mode de participation, et les fondements idéologiques du discours politiques qui imposent une fermeture, limitant ce qui peut être négocié durant les interactions.

Premièrement, le dispositif des forums électronique rend toute intervention « publique », et un message adressé à n'importe quel destinataire particulier devient lisible par tous les participants (Marcoccia, 1998). À tout moment, un interlocuteur peut s'immiscer dans une discussion en cours, risquant ainsi de rompre avec le fil des propos tenus. Les forums de discussion favorisent donc une « interaction fragmentée » (Marcoccia, 2001), susceptible de diminuer la focalisation collective et simultanée des interlocuteurs sur la procédure menant à la résolution de la différence d'opinion. La multiplication des conversations permet d'éviter plutôt que d'affronter ceux et celles qui ne partagent pas les mêmes points de vue.

Cette instabilité se manifeste également dans le nombre de participants qui prennent part à une discussion, et surtout aux inégalités entre ceux et celles qui soutiennent ces différents points de vue. Si les actants d'une argumentation se limitent à un proposant, un opposant et à un tiers (auditoire ou juge), chacun de ces rôles peut être occupé simultanément par plusieurs acteurs (Plantin, 2005); dans le cadre de la discussion sur le droit de vote, le proposant est un individu seul qui doit affronter jusqu'à six interlocuteurs différents incarnant l'opposant. Dans ces circonstances, l'effort à déployer pour convaincre les adversaires, le fardeau de la preuve, risque en effet de s'avérer un véritable fardeau !

¹⁵ Dumoulin (2002) constate dans le même sens que les cas explicites de changement d'opinions dans un forum constituent l'exception plutôt que la règle.

Cet état de fait n'est pas étranger avec la seconde explication, en termes de préférence idéologique des participants. Les groupes de discussions sur Internet se constituent parfois en « communautés virtuelles » (voir Proulx et Latzko-Toth, 2000) : ils développent alors une *doxa*, c'est-à-dire un ensemble de valeurs, de règles, de savoir et de croyances partagées entre les membres et qui s'inscrivent également dans les pratiques d'argumentation (Tardini, 2005). L'édification de ces valeurs communes implique obligatoirement l'exclusion de valeurs concurrentes, de points de vue différents. Une distanciation est instaurée entre certaines positions – pensons aux souverainistes et fédéralistes radicaux – qui deviennent incommensurables (van Eemeren *et al.*, 1993). Un espace de négociation est conservé pour argumenter, mais au-delà duquel se situe le domaine des croyances et de l'idéologie (Boudon, 1986; 1990), de la « vision du monde » (Windisch, Amey et Grétilat, 1995). Impossibilité donc « d'avoir raison » en politique (Bougnoux, 1998, p. 86), précisément parce que la politique ne relève pas exclusivement du domaine rationnel; c'est pourquoi également les discussions politiques dans les forums électroniques contiennent une présence considérable d'attaques personnelles (Papacharissi, 2004).

Cependant, malgré ces limites considérables à la résolution de désaccords sur des enjeux politiques, il serait inexact de croire que tous les échanges soient voués à la même conclusion. Les forums électroniques offrent l'opportunité aux citoyens de présenter et de confronter leurs points de vue et leurs idées, les amenant à plus long terme à évaluer et à reconsidérer leurs propres suppositions (Benoit-Barné, 2002); cette perspective est d'ailleurs illustrée par l'étude de Dahlgren (2001a) qui rapporte des changements dans les opinions et les manières de voter des citoyens ayant participé à l'expérience de la communauté *Minnesota E-Democracy*, ces personnes admettant avoir également une plus grande ouverture envers ceux et celles qui ne partagent pas leurs points de vue.

Conclusion

Au cours de cet article, nous avons adopté une perspective axée sur l'argumentation afin de rendre compte des discussions politiques qui surviennent dans un forum électronique. Recourant

au modèle de la discussion critique pragma-dialectique, nous avons montré comment la dynamique argumentative prédomine dans quelques extraits d'un forum *Politiquébec*, comment elle se caractérise entre autres par un niveau élevé d'interactivité et par une progression des discussions, de même que par une certaine instabilité et par la présence d'antagonismes idéologiques qui nuisent à la résolution des disputes.

L'apport du présent travail réside surtout dans la proposition d'un modèle alternatif et complémentaire à celui de l'espace public pour l'étude des discussions politiques sur Internet. En ce qui concerne la description des pratiques argumentatives dans un forum électronique, beaucoup demeure encore à être découvert. Par exemple, une approche comparative permettrait de connaître les raisons expliquant pourquoi certaines communautés ou groupes organisés participant à des forums parviennent mieux que d'autres à atteindre l'intercompréhension (voir Petit, 2006). Une autre avenue possible consisterait à rechercher les standards, normes et règles propres aux participants dans l'évaluation de leurs discours, plutôt que de recourir à un quelconque idéal normatif (habermassien, pragma-dialectique ou autre) extérieur à ces pratiques. Autrement dit, il faudrait s'intéresser à la capacité critique des participants.

Tout effort dans ce sens contribuera sans doute à mieux comprendre « l'argumentation politique quotidienne et ordinaire » (Windisch, 1990; 1995), préoccupation essentielle sur un plan académique, mais également démocratique. Car si instaurer des espaces et des outils dédiés à la délibération est nécessaire, il importe également que les personnes sachent comment prendre la parole dans les arènes de la sphère publique : « Good public deliberation amounts to more than an equation between technology and civic space. People need to learn how to argue » (Coleman, 2001, p. 124). L'étude de l'argumentation, son apprentissage et sa pratique ne doivent donc pas être négligées, particulièrement si nous acceptons, comme le proposent Breton et Proulx (2002, p. 68-69), qu'« argumenter, c'est-à-dire mettre en œuvre un principe de symétrie de la parole, c'est créer au quotidien de la démocratie concrète ».

Remerciements

L’auteur souhaite remercier Milton N. Campos pour son encadrement rigoureux et ses nombreux encouragements, sans qui la réalisation de cette étude n’aurait pas été possible. L’auteur remercie également les lecteurs et rapporteur pour leurs critiques constructives qui ont permis de rendre ce texte plus compréhensible.

Bibliographie

ARISTOTE (1991), *Rhétorique*. Introduction de Michel Meyer ; traduction de Charles-Émile Ruelle ; revue par Patricia Vanhemelryck ; commentaires de Benoît Timmermans. Paris: Librairie Générale Française, 407 p.

BENOIT-BARNÉ Chantal (2002), “The Internet as a Space for Civic Discourse: The Case of the Unity Debate in Canada”, dans Sherry Devereaux FERGUSON et Leslie Regan SHADE (dir.), *Civic Discourse in Canada: A Cacophony of Voices*. Westport, CT: Greenwood, p. 155-168.

BENTIVEGNA Sara (1998), *Talking Politics on the Net* (Research Paper R-20). Cambridge, MA: John F. Kennedy School of Government, Harvard University/The Joan Shorenstein Center on the Press, Politics, and Public Policy,
<http://ksgwww.harvard.edu/presspol/Research_Publications/Papers/Research_Papers/R20.pdf.>

BITZER Lloyd F. (1968), “The Rhetorical Situation”, dans Carl R. Burgchardt (dir.), *Readings in Rhetorical Criticism*. State College, PA: Strata Publishing Company, p. 58-67.

BLAIR J. Anthony, et Ralph H. JOHNSON (1987), “Argumentation as dialectical”, *Argumentation*, vol. 1, n° 1, p. 41-56.

BOUDON Raymond (1990), *L’art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses*. Paris : Fayard, 460 p.

BOUDON Raymond (1986), *L’idéologie ou l’origine des idées reçues*. Paris : Fayard, 330 p.

BOUGNOUX Daniel (1998), *Introduction aux sciences de la communication*. Paris: La Découverte, 126 p.

BREGMAN Dorine, Daniel DAYAN, Jean-Marc FERRY et Dominique WOLTON (coordonnateurs) (1989), *HERMÈS 4 : Le nouvel espace public*, Paris : CNRS.

BRETON Philippe (2003), *Éloge de la parole*. Paris: La Découverte, 190 p.

BRETON Philippe et Serge PROULX (2002). *L’Explosion de la communication à l’aube du XXI^e siècle*. Paris ; Montréal: La Découverte et Boréal, 389 p.

CALHOUN Craig (dir.). (1992), *Habermas and the Public Sphere*. Cambridge: MIT Press, 498 p.

CAMPOS Milton N. (2003), "The Progressive Construction of Communication: Towards a Model of Cognitive Networked Communication and Knowledge Communities". *Canadian Journal of Communication*, vol. 28, n° 3, p. 291-322.
< <http://www.cjc-online.ca/viewarticle.php?id=796&layout=html> >.

CAMPOS Milton N. et Thérèse LAFFERIERE (2002), « Internet en éducation: interaction sociale et communication pédagogique en réseau », dans Jacques LAJOIE et Éric GUICHARD (dir.), *Odyssée Internet: Enjeux sociaux*. Sainte-Foy: Presses de l'Université du Québec, p. 179-194.

CHAPUT Mathieu (2005), *L'argumentation dans la communication : une analyse des interactions au sein d'une communauté politique en réseau*. Mémoire de maîtrise, Département de communication, Faculté des Arts et Sciences. Montréal : Université de Montréal, 174 p.

COLEMAN Stephen (2001), "The Transformation of Citizenship?", dans Barrie AXFORD et Richard HUGGINS (dir.), *New Media And Politics*. Thousand Oaks: SAGE Publications, p. 109-126.

DAHLBERG Lincoln (2004), "Net-Public Sphere Research: Beyond the First Phase", *Javnost/The Public*, vol. 11, n° 1, p. 27-43.

DAHLBERG Lincoln (2001a), "Extending the Public Sphere through Cyberspace: The Case of Minnesota E-Democracy". *First Monday*, vol. 6, n° 3,
<http://firstmonday.org/issues/issue6_3/dahlberg/index.html>.

DAHLBERG Lincoln (2001b), "Computer-Mediated Communication and The Public Sphere: A Critical Analysis". *Journal of Computer-Mediated Communication*, vol. 7, n° 1,
<<http://jcmc.indiana.edu/vol7/issue1/dahlberg.html#Thematization>>.

DAHLGREN Peter (2005), "The Internet, Public Spheres, and Political Communication: Dispersion and Deliberation". *Political Communication*, vol. 22, n° 2, p. 147-162.

DAHLGREN Peter (2000), « L'espace public et l'Internet : Structure, espace et communication », *Réseaux 100 : Communiquer à l'ère des réseaux*, p. 157-186.

DANET Brenda (1998), "Flaming", dans Paul BOUISSAC (dir.), *Encyclopaedia of Semiotics*. Oxford; New York: Oxford University Press, <<http://atar.mscc.huji.ac.il/~msdanet/flame.html>>.

DAVIS Richard (1999), *The Web of Politics: The Internet's Impact on the American Political System*. New York; Oxford: Oxford University Press, 248 p.

DUMOULIN Michaël (2002), « Les forums électroniques : délibératifs et démocratiques? », dans Denis MONIÈRE, *Internet et la démocratie : les usages politiques d'Internet en France*, au

Canada et aux États-Unis. Montréal: Monière et Wollank, p. 140-157.
<http://www.erudit.org/livre/moniered/2002/livrel2005_div2011.pdf>.

DUTTON William H. (1996), "Network Rules of Order: Regulating Speech in Public Electronic Fora". *Media, Culture & Society*, vol. 18, n° 2, p. 269-290.

EEMEREN Frans H. van (2003), "A Glance Behind the Scenes: The State of the Art in the Study of Argumentation". *Studies in Communication Sciences*, vol. 3, n° 1, p. 1-23.
<http://www.scoms.ch/current_issue/abstract.asp?id=111>.

EEMEREN Frans H. van (2002), "Argumentation: an overview of theoretical approaches and research themes". *Argumentation, Interpretation, Rhetoric* (2),
<http://argumentation.ru/2002_2001/papers/2001_2002p2004.html>.

EEMEREN Frans H. van, et Rob GROOTENDORST (2003), *A Systematic Theory of Argumentation: The pragma-dialectical approach*. Cambridge: Cambridge University Press, 216 p.

EEMEREN Frans H. van, et Rob GROOTENDORST (1992/1996), *La nouvelle dialectique*, traduit de l'anglais par Sylvie Bruxelles, Marianne Doury et Véronique Traverso; traduction coordonnée par Christian Plantin. Paris: Kimé, 251 p.

EEMEREN Frans H. van, et Rob GROOTENDORST (1991), « Les sophismes dans une perspective pragmatico-dialectique », dans Alain LEMPEREUR (dir.), *L'argumentation : Colloque de Cerisy [du 22 au 29 août 1987]*. Liège: Mardaga, p. 173-194.

EEMEREN Frans H. van, et Rob GROOTENDORST (1984), *Speech acts in argumentative discussions: a theoretical model for the analysis of discussions directed towards solving conflicts of opinion*. Dordrecht, Pays-Bas; Cinnaminson, USA: Foris Publications, 215 p.

EEMEREN Frans H. van, et Peter HOUTLOSSER (1999), "Strategic manoeuvring in argumentative discourse". *Discourse Studies*, vol. 1, n° 4, p. 479-497.

EEMEREN Frans H. van, Rob GROOTENDORST, Sally JACKSON et Scott JACOBS S. (1997), "Argumentation", dans Teun A. van DIJK (dir.), *Discourse Studies: A Multidisciplinary Introduction. Volume I: Discourse as structure and process*. Thousand Oaks: SAGE Publications, p. 208-229.

EEMEREN Frans H. van, Rob GROOTENDORST, Sally JACKSON et Scott JACOBS S. (1993), *Reconstructing Argumentative Discourse*. Tuscaloosa: University of Alabama Press, 197 p.

EEMEREN Frans H. van, Rob GROOTENDORST, A. Francisca SNOECK HENKEMANS, et al. (1996), *Fundamentals of Argumentation Theory: A Handbook of Historical Backgrounds and Contemporary Developments*. Mahwah N.J.: Lawrence Erlbaum Associates, 432 p.

GEORGE Éric (2002), « Dynamiques d'échanges publics sur Internet », dans Francis JAURÉGUIBERRY et Serge PROULX (dir.), *Internet, nouvel espace citoyen ?* Paris: L'Harmattan, p. 49-80.

HABERMAS Jürgen (1964/1974), "The Public Sphere: An Encyclopedia Article (1964)", traduit de l'allemand à l'anglais par Sara Lennox et Franck Lennox. *New German Critique*, vol. 1, n° 3, p. 49-55.

HABERMAS Jürgen (1962/1978), *L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, traduit de l'allemand par Marc. B. de Launay. Paris: Payot, 324 p.

HAGEMANN Carlo (2002), "Participants in and Contents of Two Dutch Political Party Discussion Lists on the Internet". *Javnost/The Public*, vol. 9, n° 2, p. 61-76.

HILL Kevin A. et John E. HUGHES (1998), *Cyberpolitics: Citizen Activism in the Age of the Internet*. Lanham, Maryland: Rowman & Littlefield Publishers, 207 p.

HILL Kevin A. et John E. HUGHES (1997), "Computer-Mediated Political Communication: The USENET and Political Communities". *Political Communication*, vol. 14, n° 1, p. 3-27.

JANKOWSKI Nicolas, et Martine van SELM (2000), "The Promise and Practice of Public Debate in Cyberspace", dans Kenneth L. HACKER et Jan van DIJK (dir.), *Digital Democracy: Issues of Theory and Practice*. Thousand Oaks: SAGE Publications, p. 149-165.

KEANE John (2000). "Structural Transformations of the Public Sphere", dans Kenneth L. HACKER et Jan van DIJK (dir.), *Digital Democracy: Issues of Theory and Practice*. Thousand Oaks: SAGE Publications, p. 70-89.

KNAPP James A. (1997), "Essayistic Messages: Internet Newsgroups as an Electronic Public Sphere," dans David PORTER (dir.), *Internet Culture*. New York: Routledge, p. 181-200.

KOLB David (1996), "Discourses across links", dans Charles ESS (dir.), *Philosophical Perspectives on Computer-Mediated Communication*. Albany: State University of New York, p. 15-27.

KOLKO Beth, et Elizabeth REID (1998), "Dissolution and Fragmentation: Problems in On-line Communities", dans Steven G. JONES (dir.), *Cybersociety 2.0: Revisiting Computer-Mediated Community and Technology*. Thousand Oaks: SAGE Publications, p. 212-229.

LINAA JENSEN Jakob (2003), "Public Spheres on the Internet: Anarchic or Government-Sponsored-A Comparison". *Scandinavian Political Studies*, vol. 26, n° 4, p. 349-374.

MANDELCWAJG Sacha et Michel MARCOCCIA (2006), *Rules and models of discussion in Internet newsgroups*. Communication présentée à la 6^{ème} Conférence ISSA : International Society for the Study of Argumentation, Amsterdam, juin.

MARCOCCIA Michel (2003), « Parler politique dans un forum de discussion ». *Langage et société*, n° 104, p. 9-55.

MARCOCCIA Michel (2001), « L'internet comme dispositif de "parole citoyenne". L'exemple du débat sur le projet de loi RESEDA dans le forum de discussion du journal Libération (septembre-novembre 1997) », dans Dominique DESMARCHELIER et Marianne DOURY (dir.), *L'argumentation dans l'espace public contemporain : le cas du débat sur l'immigration*. Rapport final du programme de recherche financé par l'Agence Rhône-Alpes des Sciences Sociales et Humaines (ARASSH), 1998 - 2000: GRIC /ANACOLUT, p. 215-285.

MARCOCCIA Michel (1998), « La normalisation des comportements sur Internet: Étude sociopragmatique de la netiquette », dans Nicolas GUÉGUEN et Laurence TOBIN (dir.), *Communication, société et internet : actes du colloque GRESICO de Vannes, Université de Bretagne-Sud, 10 et 11 septembre 1998*. Paris; Montréal: L'Harmattan, p. 15-32.

McCOMBS Maxwell E., et Donald L. SHAW (1972), "The Agenda-Setting Function of Mass Media", *Public Opinion Quarterly*, vol. 36, n° 2, p. 176-185.

O'DONNELL Susan (2001), "Analysing the Internet and the Public Sphere: The Case of Womenslink". *Javnost/The Public*, vol. 8, n° 1, p. 39-58.
<<http://www.itech-research.ie/publications/art/01-2.html>>.

OLÉRON Pierre (1983/2001), *L'argumentation*, 5^e édition. Paris : Presses Universitaires de France, 126 p.

PAILLIART Isabelle (dir.). (1995), *L'Espace public et l'emprise de la communication*. Grenoble : ELLUG, 214 p.

PAPACHARISSI Zizi (2004), "Democracy online: civility, politeness, and the democratic potential of online political discussion groups". *New Media & Society*, vol. 6, n° 2, p. 259-283.

PETIT Jonathan (2006), *L'espace public en réseau : une interprétation critique de discussions sur les politiques de transport à Montréal*. Mémoire de maîtrise, Département de communication, Faculté des Arts et Sciences. Montréal : Université de Montréal, 125 p.

PERELMAN Chaïm (1977), *L'empire rhétorique : rhétorique et argumentation*. Paris : Vrin, 196 p.

PERELMAN Chaïm, et Lucie OLBRECHTS-TYTECA (1958/1976), *Traité de l'argumentation : La nouvelle rhétorique*, 3^e édition. Bruxelles : Éditions de l'Institut de sociologie, Université libre de Bruxelles, 734 p.

PLANTIN Christian. (2005), *L'argumentation : Histoire, théories et perspectives*. Paris : Presses Universitaires de France, 127 p.

PLANTIN Christian. (1990), *Essais sur l'argumentation: Introduction à l'étude linguistique de la parole argumentative*. Paris: Kimé, 351 p.

POLITIQUEBEC (non daté), *Le forum de politiquébec*, <<http://www.politiquebec.com/forum/>>, consulté le 1 août 2005.

POSTER Mark (1997), "Cyberdemocracy: Internet and the Public Sphere", dans David PORTER (dir.), *Internet Culture*. New York: Routledge, p. 201-218.
<<http://www.hnet.uci.edu/mposter/writings/democ.html>>.

POSTER Mark (1995), "The Net as a Public Sphere?" *Wired*, vol. 3, n° 11,
<http://www.wired.com/wired/archive/3.11/poster.if_pr.html>.

PROULX Serge et Guillaume LATZKO-TOTH (2000), « La virtualité comme catégorie pour penser le social : l'usage de la notion de communauté virtuelle ». *Sociologie et sociétés*, vol. 32, n° 2, p. 99-122. <<http://www.erudit.org/revue/socsoc/2000/v32/n2/001598ar.pdf>>.

RHEINGOLD Howard (1993/1995), *Les communautés virtuelles*, traduit de l'anglais par Lionel Lumbroso. Paris: Addison-Wesley France,
<http://www.lumbroso.fr/lionel/03_Plume/VC_sommaire.htm>.

SCHNEIDER Steven M. (1997), *Expanding the Public Sphere through Computer-Mediated Communication: Political Discussion about Abortion in a Usenet Newsgroup*. Thèse de doctorat en sciences politiques, Massachusetts Institute of Technology, Cambridge, MA, 189 p.
<<http://people.sunyit.edu/~steve/main.pdf>>.

SCHNEIDER Steven M. (1996), "Creating a Democratic Public Sphere Through Political Discussion: A Case Study of Abortion Conversation on the Internet". *Social Science Computer Review*, vol. 14, n° 4, p. 373-393.

SCHROEDER Eileen E., et E. Anne ZARINNIA (1999), *Argumentation Online: The Use of Computer Conferencing*. Communication présentée au SITE 99: Society for Information Technology & Teacher Education International Conference, San Antonio, TX, février-mars, 8 p.

SNOECK HENKEMANS A. Francisca (2001), "Argumentation Structures", dans Frans H. van EEMEREN (dir.), *Crucial Concepts in Argumentation Theory*. Amsterdam: Amsterdam University Press, p. 101-134.

STRECK John (1998), "Pulling the Plug on Electronic Town Meetings: Participatory Democracy and the Reality of the Usenet", dans Chris TOULOUSE et Timothy W. LUKE (dir.), *The Politics of Cyberspace: A New Political Science Reader*. New York: Routledge, p. 18-47.

TANNER Eliza (2001), "Chilean Conversations: Internet Forum Participants Debate Augusto Pinochet's Detention". *Journal of Communication*, vol. 51, n° 2, p. 383-403.

TARDINI Stefano (2005), "Endoxa and Communities: Grounding Enthymematic Arguments". *Studies in Communication Sciences: Argumentation in Dialogic Interaction*, p. 279-294.
<http://www.scoms.ch/current_issue/abstract.asp?id=210>.

TOULMIN Stephen E. (1958/1993), *Les usages de l'argumentation*, traduction de la 1^{ère} édition par Philippe De Brabanter. Paris : Presses universitaires de France, 325 p.

TSAGAROUSIANOU Rosa (1998), "Electronic democracy and the public sphere: Opportunities and challenges", dans Rosa TSAGAROUSIANOU, Damian TAMBINI et Cathy BRYAN (dir.), *Cyberdemocracy: Technology, Cities and Civic Networks*. London ; New York: Routledge, p. 167-178.

VEDEL Thierry (2003), « Internet et les pratiques politiques », dans Anne-Marie GINGRAS (dir.), *La communication politique : état des savoirs, enjeux et perspectives*. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, p. 189-214.

WILHELM Anthony G. (2000), *Democracy in the Digital Age. Challenges to Political Life in Cyberspace*. New York and London: Routledge, 184 p.

WINDISCH Uli (1995), « L'argumentation politique: un phénomène social total. Pour une sociologie radicalement quotidienne ». *Année sociologique*, vol. 45, n° 1, p. 59-81.

WINDISCH Uli (1990), *Le prêt-à-penser : Les formes de la communication et de l'argumentation quotidiennes*. Lausanne : L'Age d'Homme, 228 p.

WINDISCH Uli, Patrick AMEY et Francis GRÉTILLAT (1995), « Communication et argumentation politiques quotidiennes en démocratie directe ». *Hermès 16: Argumentation et rhétorique 2*, p. 57-72.

WOLTON Dominique (1992), « Les contradictions de l'espace public médiatisé ». *Hermès 10 : Espaces publics, traditions et communautés*, p. 95-114.

Notice biographique :

Doctorant en communication à l'Université de Montréal, Mathieu Chaput détient une maîtrise en sciences de la communication de cette même université. Dans son mémoire, il propose une méthode pour l'analyse des discours dans un forum électronique en s'appuyant sur les théories de l'argumentation. Collaborateur entre 2002 et 2005 du laboratoire de recherche Inter@ctiva sur la communication en réseau, il est aujourd'hui membre du groupe de recherche Langage, organisation et gouvernance. Ses intérêts de recherche actuels couvrent les pratiques de l'argumentation et la microsociologie ainsi que l'analyse des discours politiques et organisationnels.



LA DETTE NATIONALE DANS LES QUOTIDIENS QUÉBÉCOIS DES ANNÉES 1990 : UN DISCOURS ADAPTÉ À SON ÉPOQUE

Karine Vigneault

Université de Montréal

Résumé :

L'idée selon laquelle le gouvernement canadien aurait, après des années d'irresponsabilité au chapitre des dépenses sociales, à reprendre de toute urgence le contrôle de sa dette publique a occupé tout au long des années 1990 une place de choix dans les principaux journaux francophones du Québec. Offrant un argumentaire relativement homogène, les articles sur le sujet suggéraient que le Canada n'avait d'autres options que de couper radicalement dans ses dépenses sociales afin de retrouver son équilibre budgétaire. Or, en parallèle à ce type de « discours sur la dette » se voyait à la même époque défendue par certains experts une tout autre analyse – très peu reprise par les mêmes quotidiens – de la situation fiscale canadienne. Comment expliquer que le discours des coupures nécessaires dans les programmes sociaux se soit ainsi imposé comme seule « vérité » légitime du problème de l'endettement national? C'est en mettant celle-ci en perspective avec les écrits sur la propagande moderne de Jacques Ellul que nous tentons de donner une première réponse à cette question.

*And thus there are at least two stories about Canada's debt.
These two stories have profoundly different plot lines.
One is heard widely and understood by most, while the other is rarely heard.
One emphasizes fiscal crisis linked to government over-spending.
The other denies that there is a fiscal crisis, and emphasizes corporate
coddling by the government and the Bank of Canada's tight monetary policies.
One holds that living with debt is dangerous for a country.
The other contends that claims about impending fiscal dooms
are being used to justify rolling back government [...].
Only the former story has entered the popular imagination of Canadians [...].*

*And thus, our question becomes:
"Why is the highly dubious debt story so well received?"*

– Thom Workman

Introduction

S'il semble plutôt difficile d'évaluer jusqu'à quel point le « récit douteux » de la dette dont parle Workman a effectivement marqué l'imagination populaire des Canadiens, l'importance médiatique prise par ce discours au cours des années 1990 est quant à elle assez manifeste. Au Québec, les grands quotidiens francophones (*La Presse*, *Le Devoir*, *Le Soleil*) mettaient alors régulièrement la population en garde contre l'état désastreux des finances publiques fédérales, insistant sur la nécessité d'une redéfinition du rôle économique de l'État face à cet endettement démesuré. Comment expliquer que ces appels à l'équilibre budgétaire aient occupé le devant de la scène médiatique québécoise durant toutes ces années? S'agissait-il simplement de la seule réponse possible face à une crise financière sans précédent? En fait, comme nous le verrons, une analyse bien différente de la situation financière du Canada était au même moment avancée par certains experts et nous devons plutôt voir dans la prédominance de ce « récit douteux » de la dette le signe qu'il a su s'imposer comme *le* plus légitime. Aussi nous proposons-nous d'offrir une première réponse à l'interrogation lancée par Workman en nous penchant sur les caractéristiques de ce discours lui ayant permis d'acquérir une place de choix dans les débats politiques et économiques repris par les principaux journaux francophones du Québec des années 1990. Pour ce faire, nous examinerons d'abord plus en détail les logiques et vocabulaires déployés puis exposerons brièvement cette autre problématisation, très peu diffusée celle-là, des finances publiques fédérales que proposaient alors certains experts. Ce détour nous permettra de voir que ce n'est pas parce qu'ils constituaient la seule « vraie » réponse au problème de la dette que les appels à l'équilibre budgétaire centrés presque exclusivement sur la réduction des dépenses publiques ont pris à cette époque une telle importance. De fait, nous aimerions plutôt proposer que leur prééminence s'explique – du moins en partie – par l'adéquation presque parfaite que ces appels offrent aux exigences et particularités de la propagande moderne telle que définie par Jacques Ellul.

1. Petite histoire de la dette : le discours dominant

L'expression de vives inquiétudes par rapport à la taille de la dette publique du Canada dans les journaux québécois et canadiens n'est évidemment pas un phénomène limité aux années 1990. Chorney (1989), par exemple, nous apprend dans son bref historique de l'endettement national¹ que la société canadienne a vu au cours des années 30 de nombreux cris d'indignation face à la dette nationale fuser du milieu des affaires et même du gouvernement. L'endettement gouvernemental ayant rapidement augmenté du fait de l'implication canadienne dans la Première Guerre mondiale, certains représentants du monde des affaires et de médias canadiens jugeaient alors impératif de réduire cette dette afin d'éviter d'en laisser le poids écrasant aux générations futures. Aussi le président de l'*Investment Bankers Association of Canada* proposait-il à la conférence annuelle de 1927 de l'association de considérer le remboursement de la dette nationale comme un problème important et stratégique alors que la *Chambre de commerce du Canada* se disait quelques années plus tard convaincue qu'un budget balancé constituait la première étape vers la prospérité; en 1933, le *Financial Post* lançait quant à lui, toujours selon Chorney, une véritable croisade visant à convaincre ses lecteurs qu'un budget équilibré était ce dont le pays avait réellement besoin en ces temps de dépression économique (Chorney, 1989, p. 8-15). Déjà à cette époque l'équilibre budgétaire était vu comme un idéal à atteindre :

Widespread support for fiscal orthodoxy was provided by the financial, industrial, and government sectors. Business strongly believed in balancing public budgets, reducing government expenditures, and depending solely on tax revenue to raise the needed money (Chorney, 1989, p. 15).

Il faudra attendre la Seconde Guerre mondiale pour que la presse spécialisée du monde des affaires – particulièrement le *Saturday Night* – reflète à nouveau une certaine tolérance face à la nécessité renouer avec les déficits gouvernementaux, la forte reprise économique qui s'en suivit la laissant ensuite relativement silencieuse pour quelques décennies face à la question de la dette nationale. Comme l'explique Chorney, il serait effectivement faux de considérer que

¹ Un historique qui s'appuie en grande partie sur l'ouvrage de Irving Brecher, *Monetary and Fiscal Thought and Policy in Canada 1919-1939* (1957), pour la période de l'entre-deux guerres. Chorney s'intéresse à la presse canadienne dans son ensemble; nous n'avons trouvé aucune étude limitée à la presse québécoise de cette période.

le peu d'attention médiatique consacrée au sujet entre la Seconde Guerre mondiale et la fin des années 1970 est le signe d'un réel changement idéologique du monde des affaires :

the lack of press coverage is probably more a reflection of a rapidly growing domestic economy and the decline in the level of net federal government accumulated debt as a percentage of the Gross National Product (1989, p. 20).

La question de la dette nationale revient sur le devant de la scène politique dans la campagne électorale fédérale de 1984, où les Conservateurs de Brian Mulroney, alors dans l'opposition, promettent de régler le « cancer de la dette » (Picher, 1990a, p. B1). S'ils se donnent comme objectif d'assainir les finances publiques suite à leur élection, le problème reste entier tout au long de leurs deux mandats et constitue un enjeu majeur de la politique fédérale des années 1990; c'est précisément en raison du durcissement du « discours de la dette » entre 1990 et 1997² que nous avons choisi de nous y attarder.

Dans la première moitié de la décennie – et de façon encore plus marquée pendant la campagne électorale fédérale de 1993 – les grands journaux francophones du Québec lancent régulièrement des cris d'alarme face à la « tragédie nationale » que représente « l'odieuse croissance de la dette nationale » (Picher, 1990b, p. D1). La logique déployée dans ces appels à l'assainissement des finances publiques en provenance des éditorialistes, du milieu des affaires³ et des acteurs politiques est alors relativement homogène. En progression constante depuis le début des années 1970, notre dette aurait atteint au tournant des années 1990 des sommets inégalés et dangereux, menaçant à long terme la viabilité même de notre économie et le bonheur des générations futures. Aux déficits fédéraux « cauchemardesques » du début des années 80 se seraient en effet ajoutés des déficits annuels moyens de 30 milliards de dollars depuis l'arrivée au pouvoir des Conservateurs, élevant le montant total de cette « monstrueuse » dette nationale à plus de 350 milliards de dollars (Picher, 1990a, p. B1). À ce titre, il s'agit pour l'*Association des manufacturiers canadiens* du « plus grand problème du

² Première année où le gouvernement fédéral a enregistré un surplus budgétaire plutôt qu'un déficit. Les débats autour de la dette nationale ne sont pas complètement disparus dans cette « nouvelle ère post-déficit » (Durivage, 1997, p. D1), bien sûr, mais ils ont tout de même changé d'orientation.

³ C'est-à-dire par la voix de groupes tels l'*Association des manufacturiers canadiens* (Cloutier, 1991a, p. D3; Fessou, 1993, p. B10), la *Chambre du commerce du Québec* (Jannard, 1994, p. C3), la *Chambre du commerce du Canada* (Le Soleil, 1994, p. A4) ou encore la Banque Nationale du Canada (Cloutier, 1991b, p. E2).

Canada » (Cloutier, 1991a, p. D3), problème qui doit être résolu par tous les moyens possibles si le pays ne veut pas rencontrer un « mur de la dette » l'obligeant à déclarer faillite et ainsi perdre sa souveraineté en matière économique aux mains d'organisations comme le Fonds monétaire international⁴. La « croissance apparemment incontrôlable » (Potvin, 1993, p. B3) des déficits fédéraux ferait ainsi planer une menace sur la viabilité même des finances du pays, qui n'aurait dans ce contexte d'autres choix que de réduire les dépenses de l'État. De fait, le Canada étant déjà une nation surtaxée, il serait « carrément impensable » (Jannard, 1993, p. B1) de chercher la solution à la crise de la dette dans une hausse du fardeau fiscal des Canadiens. Ne resterait donc plus qu'à sabrer dans les dépenses gouvernementales, quitte à abolir certains programmes comme celui des prestations de sécurité de la vieillesse (Potvin, 1993b, p. B3) ou encore à suivre le fastidieux conseil du Bloc québécois d'examiner publiquement, poste par poste, toutes ses dépenses (Fessou, 1993, p. A17). Demandant des « sacrifices douloureux » (Picher, 1990b, p. D1) de la part de la population, ces « mesures draconiennes » (Dubuisson, 1993, p. A1) se trouveraient d'ailleurs d'autant plus justifiées que c'est l'insouciance de gouvernements nous ayant fait « vivre au-dessus de nos moyens »⁵ pendant des années qui serait à la source de la situation catastrophique du moment. À force de « dépenser en fou » (Picher, 1990a, p. B1), les administrations fédérales successives auraient créé une dette non pas de nécessité, mais bien d'irresponsabilité :

Large yearly deficits created by careless and wasteful governments are responsible for Canada's debt, and the pattern has continued unabated for more than twenty-five years. It is an irresponsible practice that must stop [...]. The debt is not really a debt of necessity; it is a debt of irresponsibility and weakness. (Workman, 1996, p. 9)

Afin de mettre un terme à cette irresponsabilité et de retrouver un certain contrôle sur les dépenses publiques, les politiciens canadiens auraient donc à trouver le « courage »

⁴ C'est la prévision faite par exemple en 1993 par l'*Association des manufacturiers* dans un document intitulé *2001, l'Odyssée fiscale du Canada* : « Le Canada est en faillite et ses habitants courent à la ruine : d'ici l'an 2001, le déficit budgétaire atteindra 67 milliards \$, soit 6,8% du produit intérieur brut. La dette d'Ottawa totalisera alors 965 milliards \$ et nous n'aurons plus la maîtrise de notre destin collectif. » (Le Soleil, 1993, p. B10)

⁵ John Crow, gouverneur de la Banque du Canada, explique par exemple qu'il « doit faire la vie dure aux Canadiens parce qu'ils vivent au dessus de leurs moyens » (Cloutier, 1990, p. D1). Ce thème a par ailleurs été repris par le gouvernement du Québec comme slogan pour son budget 1993-1994 : *Les finances publiques du Québec : vivre selon nos moyens* (1993).

nécessaire⁶ pour sabrer dans le budget des services sociaux malgré l'impopularité de telles mesures. En fait, l'équilibre budgétaire serait plus nécessaire que jamais en une époque de globalisation économique imposant à chaque pays une adaptation rapide aux nouvelles règles de la compétitivité internationale, un assujettissement de la politique nationale au besoin de sécurité de la communauté des investisseurs internationaux. Le président de la Banque Nationale du Canada d'alors souligne ainsi qu'un « nouveau type de guerre s'organise, celle de l'économie, au moyen de blocs continentaux », précisant que dans ce contexte de « violence économique » notre survie dépend de la qualité de la gestion financière du pays⁷ (Cloutier, 1991b, p. E2). De la même façon, le président du conseil de la Banque Scotia prévient que face à une Asie et une Amérique latine en plein essor économique, les pays très endettés comme le Canada auront de plus en plus de difficultés à attirer des capitaux étrangers (Presse Canadienne, 1995, p. D2). Plusieurs articles s'intéressent, dans la même ligne de pensée, aux mouvements dans la cote de crédit attribuée au pays par les grandes entreprises d'évaluation financière que sont Standard & Poor's, Dominion Bond Rating Service ou encore Canadian Bond Rating Services (Chiasson, 1993, p. 44; Presse Canadienne, 1997, p. B5). Comme le précise Workman, « Increasingly, there is the view that national economic policy must be subordinated to the exigencies of the global economy » (1996, p. 20), l'une d'entre elles étant justement le maintien d'un équilibre budgétaire assurant la stabilité et la solvabilité d'un pays.

Globalement, les appels à l'équilibre budgétaire présents dans les grands quotidiens francophones de la province se résument à ces quelques points, plutôt familiers à la plupart d'entre nous. Il semble donc justifié de dire que :

les médias se sont surtout faits l'écho des descriptions les plus sensationnalistes du problème de la dette, se contentant de trouver de nouvelles façons, toujours plus

⁶ Chroniqueurs et éditorialistes de *La Presse* félicitent ainsi le « courage politique certain » du gouvernement conservateur lorsqu'il introduit la taxe sur les produits et services (TPS) (Picher, 1990b, p. D1) ou encore au lendemain du dépôt d'un budget limitant la croissance des dépenses internes du gouvernement et des salaires (Wagnière, 1991, p. B2).

⁷ Un discours très similaire à celui que Petrella voit répété « chaque jour dans toutes les langues par les médias de tous les pays » au sujet de la mondialisation : « Il faut – dit-on – s'adapter à la mondialisation. Ceux qui ne s'adaptent pas seront éliminés. La survie de chacun passe par une adaptation efficace. D'où l'impératif de la compétitivité mondiale de tous contre tous » (1997, p. 7-8).

imaginées, de mesurer (chiffres à l'appui) et de *dévoiler* la gravité de la situation (Martin & Savidan, 1994, p. 17).

En reprenant constamment la même trame argumentaire, les quotidiens québécois – à l'instar de la presse canadienne, d'ailleurs (Mosdell, 2001) – ont contribué à fixer les termes du débat, ce qui peut ou non être dit sur ce sujet :

The presence of the discourse is highly visible in the media where the prevailing conversation regarding the debt scripts participants into bandying around comfortable affirmations, safe ideas and uncontentious recommendations. Any new information or declaration is mediated by the terminological universe of the discourse [...]. Thus, the discourse of fiscal crisis involves the routinization of discussion or the creation of uniformity in all talk about the debt and related fiscal matters. (Workman, 1996, p.31)

La prédominance de ce discours participe ainsi au processus de légitimation d'un vocabulaire donné dans la problématisation de la dette nationale, ce qui contribue à fixer une « vérité » de la dette appelant certaines actions plutôt que d'autres⁸. L'absence d'équilibre au niveau de l'attention accordée aux différentes analyses de la question n'est donc pas sans conséquences et peut être vue comme un puissant outil de légitimation des coupures budgétaires mises en œuvre tout au long des années 1990 par les ministres des finances fédéraux successifs (voir Lavoie, 1993). En effet, comme l'explique McQuaig (1995, p. 13), la réduction des dépenses de l'État prend dans ce contexte un caractère de nécessité absolue :

The point is, however, not that no other viewpoints are heard, but that one viewpoint overwhelmingly dominates. Arrayed against the handful of sceptics mentioned above is an army of commentators, who tirelessly promote the deficit-leaves-us-no-alternative-but-to-cut-social-spending theory and whose views are regularly featured in every major newspaper and magazine, as well as on television and radio news and current affairs program [...]. After a while, their incessant calls for fiscal restraint and spending cuts take on a quality of inevitability.

D'ailleurs, le simple fait que les grands quotidiens québécois abordent régulièrement le problème de la dette suffit à activer toute la puissance de la fonction d'*agenda-setting* des médias de masse identifiée par Maxwell McCombs et Donald Shaw (1972) dans les années 1970⁹. Selon ces chercheurs, en effet, les médias de masse ont pour fonction première de fixer

⁸ C'est le lien entre savoir (ou volonté de vérité) et pouvoir dont traite Foucault dans *L'ordre du discours* (1971).

⁹ Et qu'on pourrait traduire en termes d'« établissement de l'ordre du jour des affaires publiques » (Dufresne, non daté).

l'attention du public sur certains enjeux plutôt que d'autres par le biais de la sélection qu'ils opèrent pour déterminer leur propre contenu. Ainsi, en abordant fréquemment le problème de la dette, les journaux québécois élèveraient ce dernier dans l'ordre de priorités des lecteurs en leur indiquant qu'il s'agit d'un sujet qui mérite leur attention; comme l'explique un autre chercheur en communication : « Continuous repetition and emphasis create high priorities in the public mind and government » (Bagdikian, 1990, p. 16). La fonction d'*agenda-setting* des médias de masse telle que décrite par McCombs et Shaw ne suggère donc pas que les médias parviennent à déterminer ce que les gens pensent d'un sujet donné, mais bien que ces médias dictent *quels* sujets doivent effectivement être pensés, c'est-à-dire qu'ils déterminent quels enjeux seront considérés comme « dignes d'intérêt » par leur public. Or, comme nous l'avons dit, la prépondérance d'un discours relativement homogène sur la question de la dette nationale vient ici changer la donne en limitant ce qui peut être légitimement dit sur le sujet.

Certains économistes réfutent toutefois cette version de notre histoire fiscale, remettant très sérieusement en cause la réalité économique de ce discours « dominant ». C'est cette autre explication de la situation financière du Canada que nous examinerons maintenant afin de montrer qu'il n'y a pas qu'une seule « vérité » possible sur la dette. Nous tenterons ensuite de comprendre la facilité avec laquelle le discours dominant sur la dette s'est imposé en le mettant en perspective avec les écrits de Jacques Ellul sur la propagande moderne.

2. Petite histoire de la dette : une autre analyse

Alors que la dette nationale était généralement présentée dans les journaux québécois des années 90 comme une conséquence directe de décennies de dépenses gouvernementales exagérées et irresponsables, certains experts¹⁰ mettent en doute cette relation et proposent plutôt la guerre à l'inflation entreprise par John Crow lorsqu'il était gouverneur de la Banque

¹⁰ Des professeurs d'économie d'universités canadiennes (John Hotson, University of Waterloo; Mario Seccareccia, Université d'Ottawa; Louis Ascah, Université de Sherbrooke; Marc Lavoie, Université d'Ottawa), des professeurs de sciences politiques (Thom Workman, University of New Brunswick; Harold Chorney, Concordia University), mais aussi certains journalistes canadiens (Linda McQuaig, *The Globe and Mail*, *The Toronto Star*, *Maclean's* et le *National Post*; Fred Burr) et économistes américains (Robert Louis Heibroner). Quelques-uns de ces experts sont membres du *Canadian Centre For Policy Alternatives* (CCPA, non daté), institut de recherche indépendant et non partisan qui a publié un certain nombre de documents remettant en question le discours dominant sur la dette.

du Canada comme grande coupable de l'accroissement rapide de la dette. Décidée en pleine période de récession – l'économie canadienne ne s'étant toujours pas remise de la crise du début des années 1980 –, la quête de l'inflation zéro par le biais de taux d'intérêts élevés aurait en fait prolongé dramatiquement cette récession, provoquant ainsi un gonflement du taux de chômage et une perte de gains en taxes pour le gouvernement. C'est l'effet « boule de neige »¹¹ :

Les déficits élevés des dernières années au Canada s'expliquent en grande partie par la politique monétaire restrictive anti-inflationniste de la Banque du Canada qui a contribué aux récessions connues. Ces récessions ont eu comme résultat une augmentation du déficit cyclique, et la politique des taux d'intérêt réels élevés a augmenté le coût de service de la dette et donc des déficits. (Ascah, 1993, p. 34)

En décidant de réduire considérablement la quantité de monnaie qu'elle émettait annuellement, la Banque du Canada aurait laissé aux banques privées le pouvoir de déterminer combien de nouvel argent serait créé à chaque année, et donc le pouvoir de faire augmenter les taux d'intérêts par une limitation volontaire des ressources financières disponibles pour emprunt dans les différentes banques du pays :

Since the mid-1970s, however, the Bank of Canada, with government consent, has been creating less and less of the new money, while letting the private banks create more and more. Today « our » bank creates a mere 2% of each year's new money supply, while allowing the private banks to gouge the government – and of course you and me, as well – with outrageously high interest rates. And it is this extortionate interest charges that are the principal cause of the rapid escalation of the national debt. (Chorney, Hotson et Seccareccia, 1992, p. 4)

Cette thèse du rôle des taux d'intérêts élevés dans l'accroissement de la dette nationale est aussi soutenue par une analyse entreprise en 1991 par Hideo Mimoto et qui démontre que « the rising cost of interest payments accounted for a staggering 70 per cent of the debt growth! » (McQuaig, 1995, p. 117). Ses calculs ont permis d'établir que les dépenses sociales n'ont eu qu'un faible rôle à jouer dans l'accroissement de la dette. En fait, il s'avère que les dépenses publiques calculées en pourcentage du produit national brut ont diminué plutôt

¹¹ « L'effet « boule de neige », c'est l'augmentation mécanique de la dette causée par l'effet combiné des taux d'intérêt élevés et des nouveaux emprunts nécessaires au remboursement des emprunts antérieurs » (Toussain, 2002, en ligne).

qu'augmenté tout au long de la période de l'après-guerre (Workman, 1996; Chorney, 1989), cette constatation poussant d'ailleurs certains à avancer l'idée qu'il ne faut pas moins, mais bien plus de dépenses gouvernementales au chapitre des services sociaux (Chorney, Hotson et Seccareccia, 1992).

Or, au-delà des causes exactes de la supposée perte de contrôle sur la dette nationale, c'est sur la gravité même de la situation fiscale canadienne que cet autre discours émet un doute. En effet, sans nier l'existence d'une dette nationale somme toute considérable, les mêmes experts s'entendent sur deux constats : (a) la manière de calculer le montant de la dette influence énormément le résultat obtenu et (b) la tendance générale dans les médias est à l'exagération de la dette. Ainsi, alors que certains suggèrent que les investissements gouvernementaux devraient être capitalisés plutôt que comptabilisés dans les dépenses courantes de l'année (Heilbroner & Bernstein, 1989; Eisner, 1989), d'autres affirment plutôt qu'il faudrait prendre en compte l'effet de l'inflation sur la valeur réelle de la dette (Chorney, 1989; Ascah, 1993). D'autres encore soulignent que les chiffres et comparaisons proposés ne sont pas toujours valables¹². Vincent Truglia, en charge d'analyser le dossier du Canada chez *Moody's Investors Services*, soutient que :

Several recently published reports have grossly exaggerated Canada's fiscal debt position. Some of them have double counted numbers, while others have made inappropriate international comparisons, e.g. comparing Canadian gross debt to other countries' net debt (McQuaig, 1995, p. 46).

L'éventualité que le Canada rencontre un jour un « mur de la dette »¹³ apparaît en fait plus qu'invraisemblable à M. Truglia, qui attribue d'ailleurs à notre pays la cote de crédit la plus haute.

Finalement, c'est l'équation proposée par l'argumentaire dominant entre « crise » de la dette et nécessité de réduire les dépenses publiques qui est radicalement remise en question. En effet, si les journaux québécois répètent qu'il n'y a aucune autre solution pour les Canadiens

¹² Nous parlons d'un autre discours de la dette malgré ces divergences au niveau des corrections proposées aux méthodes de calcul de la dette nationale puisque ce point relativement technique semble le seul sur lequel les experts cités mettent de l'avant des positions différentes.

¹³ Cette expression est tirée de l'analyse de Linda McQuaig (1995, p. 2).

que de couper dans les dépenses sociales, plusieurs analystes répondent que l'éventail des choix valables est, dans les faits, sensiblement plus large. Un certain consensus émerge ainsi autour de l'existence non pas d'un, mais bien de trois moyens envisageables pour réduire la dette : la réduction des dépenses gouvernementales, la hausse des niveaux de taxation et la réduction des taux d'intérêts par le biais d'une création d'argent plus importante de la part de la Banque du Canada (Chorney, 1989; Hotson, 1993; Wilson 1994; Burr, 1994). C'est cette dernière solution que privilégient les tenants d'un « autre » discours sur la dette, celle-ci n'affectant finalement que le porte-monnaie des financiers qui tirent un immense profit des hauts taux d'intérêts en cours.

Une analyse foncièrement différente du problème de la dette est exprimée ici afin de s'opposer à l'argumentaire homogène diffusé dans les années 90 par les quotidiens québécois. Ainsi, malgré la rapidité de notre survol des fondements de la seconde interprétation du problème de la dette, nous pouvons penser que le discours fiscal dominant ne doit pas tant sa force à l'authenticité des « vérités » qu'il propose qu'à certaines de ses caractéristiques en termes de forme et de contenu. À ce propos, il semble révélateur de constater que ce discours, tel que diffusé au Québec dans les années 90, suit presque point par point les caractéristiques de la propagande moderne identifiées par Jacques Ellul.

3. Le discours de la dette comme propagande

3.1 La propagande moderne

L'avènement des moyens de communication de masse et, plus généralement, de la société de masse¹⁴ en tant que forme d'organisation sociale représente pour plusieurs un tournant majeur dans l'histoire de la propagande (Jowett et O'Donnell, 1986; Ellul, 1962). L'urbanisation

¹⁴ La notion de « société de masse », popularisée dans les années 1960 pour désigner une « société de production et de consommation de masse [où] l'opposition entre *culture cultivée* et *culture de masse* se manifeste » (Bourdaloie, 2001, en ligne), s'inspire du concept de « masse » tel qu'employé par les membres de l'École de Francfort afin de décrire l'aliénation et le conformisme qu'ils voyaient comme caractéristiques des sociétés de l'époque. Il s'agit, par ailleurs, de la même « réalité historique » que la société technicienne de Jacques Ellul, bien que celui-ci juge plus approprié d'identifier la technique au sens large comme élément central de cette nouvelle forme sociale (Ellul, 1977).

croissante des sociétés occidentales modifie alors la notion de communauté en plongeant l'individu dans un ensemble trop grand et impersonnel pour l'en faire sentir membre à part entière. Parallèlement, les groupes d'appartenance traditionnels subissent une lente érosion. Ces transformations, en laissant les individus seuls face à la société en tant que construction abstraite, contribuent à faire des médias de masse les principaux canaux de médiation de la réalité et, donc, des instruments de première importance en termes de propagande.

Pour Jacques Ellul (1962), la propagande moderne, forgée pour répondre aux besoins de la société technicienne et ne trouvant son sens qu'à travers la nécessité d'intégration des individus à cette société, adopte une forme fondamentalement différente des anciens modes de persuasion. Par son ouvrage *Propagandes*, c'est donc un portrait complet de cette nouvelle réalité qu'Ellul tente de fournir et son analyse nous servira à jeter un nouvel éclairage sur le discours dominant sur la dette que nous venons de dépeindre. De fait, les caractéristiques communes à l'ensemble des formes de propagande moderne telles qu'identifiées par Ellul semblent intégralement reproduites dans la vision dominante de la « crise » fiscale canadienne. Global et continu, ce message est adressé simultanément à l'individu et à la masse. Visant l'action plutôt que l'adhésion intellectuelle, il est soutenu par une institution et s'exprime par le biais de faits authentiques ou invérifiables et par l'actualité. En outre, il se base sur des mythes et présupposés fortement ancrés dans la collectivité.

3.2 Globalité et continuité du message

La propagande moderne se doit d'être à la fois continue et durable, une très longue période de temps étant habituellement nécessaire afin de permettre au principe de répétition de faire son œuvre. Comme l'explique Ellul (1962, p. 29) : « C'est seulement dans cette perspective que joue le fameux principe de répétition qui ne signifie rien en soi [...]. Il faut *habituer* le public à une affirmation ». Si cette habitude se développe effectivement à travers une exposition fréquente et persistante de l'individu au message en question, le discours de la dette se montre assez bien positionné pour créer une telle habitude puisqu'il apparaît régulièrement dans les principaux quotidiens québécois des années 1990 (*La Presse*, *Le Devoir*, *Le Soleil*). Exprimé dans son entièreté ou simplement évoqué à travers des articles traitant, par exemple, des

bénéfices engendrés par la privatisation du service de contrôle du trafic (Presse Canadienne, 1996, p. B3) ou encore de la nécessité de couper dans le budget de Téléfilm Canada (Le Devoir, 1993, p. B10), le discours de la dette est très largement présent dans les références aux activités gouvernementales¹⁵.

Or, en plus de sa continuité, l'interprétation dominante de la situation fiscale canadienne présente une histoire suffisamment globale pour exclure toute possibilité de divergence à l'intérieur de son argumentaire, suivant ainsi l'injonction d'Ellul (1962, p. 22) de proposer à la fois « un système global d'explication du monde et des motifs immédiats d'action ». Quand la réduction de la dette est désignée comme responsabilité première et indiscutable du gouvernement, c'est en référence à cet unique objectif qu'une diversité d'autres problèmes en viennent à être pensés et solutionnés. L'idée d'éliminer les prestations de sécurité de vieillesse – proposition qui serait hautement controversée dans un système d'explication du monde centré sur la question de justice sociale, par exemple – se voit ainsi beaucoup plus aisément justifiée lorsque comprise en fonction du problème de la dette :

La première et la plus décisive [des raisons justifiant l'élimination des prestations] est incontestablement la nécessité absolue de prendre TOUTES les mesures possibles pour réduire, et rapidement, le déficit actuel sinon à zéro tout au moins à un niveau qui évitera au gouvernement d'accroître ses emprunts. Personne, à ce jour n'a pu vivre indéfiniment au-dessus de ses moyens, ni individus, ni entreprises, ni même gouvernements. Au point où le Canada en est rendu, TOUS les moyens sont indispensables, augmentation des revenus comme réduction des dépenses. (Potvin, 1993, p. B3)

C'est ainsi une vision économique du monde que ce discours nous suggère, vision néo-libérale d'une époque où la politique doit céder le pas aux contraintes de l'économie. En ce sens, il déploie une conception technique – plutôt que proprement politique – de l'action gouvernementale que Jürgen Habermas (1973) présente justement comme caractéristique du capitalisme libéral des deux derniers siècles. Pour ce dernier, en effet, si les sociétés traditionnelles étaient marquées par une prééminence de l'activité communicationnelle comme

¹⁵ Par exemple dans des articles traitant des budgets de Radio-Canada et de son équivalent anglophone, la *Canadian Broadcasting Corporation* (Cleary, 1990, p. B3; Le Soleil, 1996, p. B6), dans l'Aide publique au développement (Khan, 1993, p. E7) ou encore dans les programmes de lutte aux drogues et à l'alcool (Gagnon, 1990, p. C8). Le discours de la dette se voit en outre redoublé et renforcé par nombre d'articles traitant de la nécessité de couper, à l'échelle provinciale, dans les coûts des systèmes de santé et d'éducation québécois.

pratique sociale symbolique au niveau de leur cadre institutionnel et un confinement de la rationalité technique à certaines des superstructures qui y étaient intercalées, le passage au capitalisme libéral paraît avoir détruit cet ordre des choses. Au vingtième siècle, plus particulièrement, l'intégration de la science et la technique a atteint un niveau inégalé, leur mise en valeur industrielle systématique les positionnant comme moteur central de la croissance économique ou encore comme facteur de progrès quasi autonome possédant une logique interne qui semble imposer ses contraintes au politique lui-même. La visée de l'État devient essentiellement d'assurer l'équilibre et la croissance du système économique et il s'ensuit que son action acquiert un caractère négatif, c'est-à-dire qu'il se consacre à « *trouver des solutions aux questions d'ordre technique* » (Habermas, 1973, p. 38) plutôt que de suivre les exigences d'une rationalité communicationnelle.

D'autres chercheurs, tels Nikolas Rose (1996a), ont plutôt associé la technicisation de l'activité gouvernementale au libéralisme avancé des années 1980 et 1990. Ainsi, selon l'analyse de Rose la rationalité de gouvernement néo-libérale qui a dominé le paysage politique de la plupart des sociétés occidentales au cours de ces deux décennies soumet l'action gouvernementale à des critères d'évaluation avant tout économiques, ne laissant d'autre fonction à nos gouvernements que celle d'administrateurs (voir aussi Castel, 1991, p. 293; Workman, 1996, p. 34). Plus de choix politiques possibles lorsque toute décision doit être justifiée en termes économiques et répondre à l'impératif de l'équilibre budgétaire, supposé permettre aux Canadiens de reprendre le contrôle sur un environnement qui semble les dépasser. C'est ce que soulignent Martin et Savidan (1994, p. 18) lorsqu'ils affirment que :

La culture de la dette tend bien à se présenter comme un système complet d'interprétation, donateur de sens, offrant aux individus, perturbés par l'absence apparente de repères, un nouvel objectif à conquérir : la maîtrise de la situation et le retour à l'équilibre par le contrôle des dépenses budgétaires.

3.3 Toucher l'individu dans la masse

Déjà établie par d'autres auteurs (LeBon, 1947), la sensibilité à la persuasion de l'individu dans la masse est reprise par Ellul qui, à partir de cette constatation, voit comme condition

première de la propagande moderne le fait qu'elle s'adresse en même temps à l'individu et à la masse.

Si cette caractérisation peut sembler de prime abord un peu floue, nous comprenons mieux ce qu'Ellul (1962, p. 20) entend lorsqu'il explique que « cette opération est grandement facilitée par l'existence des moyens de communication de masse moderne qui ont précisément cet effet remarquable d'atteindre spontanément la foule, mais chacun dans cette foule ». Les médias de masse, donc, permettent au lecteur solitaire de se sentir simultanément membre d'une masse (psychologique plutôt que biologique), celle composée de tous les consommateurs de ce même média et qui sont soumis aux mêmes messages. Clairement, cette fonction des médias de masse sert encore une fois très bien le discours sur la dette, transmis au fil des ans à travers les quotidiens francophones à grands tirages du Québec. Il est en outre intéressant d'observer avec Workman (1996, p. 54) que l'interpellation de l'individu dans la masse semble directement voulue lorsqu'on évoque l'idée d'un fardeau qui serait laissé aux générations futures : « By drawing attention to concerns for future generations the discourse wraps itself up with concerns shared by parents about their position as parents ».

3.4 Stimuler l'action plutôt que l'adhésion

Si on conçoit spontanément la propagande comme volonté de convaincre du bien-fondé d'une certaine idéologie ou d'obtenir l'adhésion intellectuelle de l'individu, la propagande moderne vise au contraire à court-circuiter tout processus de délibération rationnelle pour directement stimuler l'action, c'est-à-dire une participation active ou passive : « Le but de la propagande moderne n'est plus de modifier les idées, mais de provoquer une action [...]. Ce n'est plus d'amener un choix, mais de déclencher des réflexes » (Ellul, 1962, p. 36). Trop longue à obtenir et nécessitant une personnalisation poussée du message qui ne peut être transmise à travers les médias de masse, la modification des idées ou des opinions est repoussée au second rang des objectifs d'une propagande qui se concentre plutôt sur la création de réflexes d'action à partir des mythes et présupposés collectifs déjà existants. Cette approche s'avère d'ailleurs d'autant plus efficace en termes d'atteinte par les initiateurs de la propagande des résultats

voulus qu'elle devient, toujours selon Ellul (1962, p. 41), pratiquement irréversible de par l'engagement qu'elle crée chez l'individu¹⁶ :

Car l'action rend l'effet de la propagande irréversible. Celui qui agit en fonction de la propagande ne peut plus revenir en arrière. Il est maintenant obligé de croire à cette propagande à cause de son action passée. Il est obligé d'en recevoir sa justification, son autorité, sans quoi son action lui paraîtra absurde ou injuste, ce qui est intolérable. Il est obligé de continuer à avancer dans le sens indiqué par la propagande car l'action appelle l'action. Il est ce qu'on appelle : engagé.

Toutefois, il importe de se rappeler que les réflexes d'action induits ne doivent pas nécessairement prendre la forme d'une mobilisation effective de l'individu, d'une action concrète. En effet, la participation passive, s'exprimant par un support psychologique à l'action sans contribution directe, est tout autant recherchée par la propagande moderne, l'inertie des masses étant parfois seule nécessaire à la réalisation de ses desseins.

Cette approche semble bien reflétée à l'intérieur d'un discours de la dette qui ne cherche vraisemblablement pas tant à convaincre les gens de la valeur de l'idéologie néo-libérale que de les amener à rester passifs devant sa mise en œuvre. Et il y réussit très bien, identifiant et présentant explicitement la source et les solutions à la crise actuelle comme indiscutables, comme des données qu'il suffit d'accepter. Il légitime ainsi un support psychologique à la réduction du rôle de l'État plutôt que de mettre en place les éléments nécessaires à une réelle réflexion du lecteur qui serait basée sur la présentation de multiples perspectives.

3.5 Nécessité d'un support institutionnel

Clairement, les appels à l'équilibre budgétaire ont été tout au long des années 1990 soutenus par l'action gouvernementale, renforcés par la mise en pratique effective des idées qu'ils déployaient. Chaque nouveau budget fédéral coupant dans les dépenses sociales en invoquant

¹⁶ On reconnaît ici le phénomène de « dissonance cognitive » bien connu des psychosociologues : « Deux éléments sont dissonants dans le champ de nos opinions et de nos expériences lorsqu'ils sont contradictoires ou totalement disparates. Selon Festinger, cette situation est source de malaise et entraîne une activité qui vise à réduire cette dissonance par tous les moyens possibles et compte tenu de la résistance respective des éléments [...] » (Maisonnette, 1973, p. 200). Lorsqu'une action a déjà été posée, il est évidemment plus facile pour l'individu de se convaincre du bien-fondé de celle-ci que d'effacer réellement celle-ci de sa mémoire ou encore de vivre la tension qui découle d'une incompatibilité entre ses actions et ses pensées.

la nécessité de s'attaquer à cette « immense » dette, chaque demande d'équilibre budgétaire adressée à l'une ou l'autre de nos institutions étatiques venait légitimer un peu plus le discours des grands quotidiens en associant action matérielle à l'action psychologique. Or, ce facteur institutionnel est précisément présenté par Ellul (1962) comme inhérent à toute forme de propagande moderne. En amenant des transformations économiques effectives, l'action gouvernementale a donné la possibilité aux citoyens d'agir sur le champ, quoi que par une participation passive, c'est-à-dire en demeurant muets face à la lente retraite de l'État des champs social et économique.

3.6 Le jeu de l'interprétation

Contrairement à la croyance populaire, une propagande efficace n'en est pas une faite de mensonges, mais bien une présentant les faits avec exactitude. Règle première de la propagande moderne, ce respect des faits assure que la crédibilité de la source ne pourra être entachée par la découverte du mensonge cependant qu'elle garde bien présente la possibilité d'une certaine manipulation de l'opinion par le biais du jeu de l'interprétation. Tel que l'explique Ellul (1962, p. 66) : « L'exactitude qui paie se situe au niveau du fait. Le mensonge nécessaire, et qui paie aussi, se situe au niveau des intentions et des interprétations ». En proposant des faits exacts mais en omettant de fournir suffisamment d'informations contextuelles pour que l'individu puisse y donner sens de façon autonome, la propagande moderne se garde le précieux rôle de déterminer ce qui doit être conclu des faits présentés et, donc, ce qui doit être retenu de son message.

Or, une exception s'applique à cette règle de respect des faits. Lorsqu'il est impossible pour la cible de la propagande de s'assurer de la véracité des informations présentées, lorsque le mensonge ne peut être découvert, il n'existe alors aucune raison de ne pas manipuler les faits de façon à servir des intérêts particuliers. L'individu n'ayant aucune expérience directe ou connaissance indépendante de la question en cause sera beaucoup plus facilement influencé par les médias puisque dans cette situation : « individuals can only learn salience cues through the new media and thus are not exposed to interfering information from personal involvement (Winter, 1981; Blood, 1981; Zucker, 1978) » (McCombs, Danielian et Wanta, 1995, p. 289).

Ainsi, si en limitant les causes de la dette canadienne aux dépenses gouvernementales et en interprétant la situation comme appelant nécessairement à une coupure dans les dépenses sociales de l'État, le discours de la dette reprend très adroitement le jeu de l'interprétation, il trouve aussi beaucoup de sa force dans la possibilité qu'il a de manipuler certains faits invérifiables par le citoyen.

Comment en effet pourraient être validés le montant exact de la dette nationale et la gravité de celle-ci par le citoyen canadien ordinaire? Se sentant insuffisamment compétente pour saisir la logique propre à des domaines aussi spécialisés que l'économie et la politique, la grande majorité des citoyens remet à des experts le pouvoir d'analyser la réalité de la dette nationale et ne peut alors qu'accepter les conclusions qu'ils proposent¹⁷. C'est donc déjà médiatisée que la réalité économique se présente à l'individu, seule la renommée du média ou des sources consultées pouvant le guider dans son évaluation de la véracité des interprétations offertes. Or, justement, le discours de la dette sait particulièrement bien utiliser cette dépendance envers les experts crédibles car, repris à l'intérieur des grands quotidiens québécois, il tend en outre à légitimer certaines sources expertes bien précises en faisant fidèlement écho à leurs prises de position ou encore aux résultats de leurs recherches, supposées « non partisans ». De fait, par-delà les présidents des grandes banques canadiennes et des associations corporatives les plus importantes du pays¹⁸, ce sont des instituts financés presque exclusivement par le milieu financier canadien – celui-là même qui bénéficie de la lutte pour l'équilibre budgétaire – qui sont le plus souvent cités et à qui l'on attribue la plus grande crédibilité au sujet de la dette. Ainsi, le *C.D. Howe Institute* et le *Fraser Institute*, instituts privés politiquement de droite, se voient tous deux attribuer un espace privilégié dans les médias québécois et canadiens, une étude de Stafford (1997) démontrant par exemple que les recherches du *Fraser Institute* y sont revues en moyenne cinq fois plus souvent que celles du *Canadian Centre for Policy Alternatives*, politiquement de gauche et promoteur d'un discours alternatif sur la dette.

¹⁷ C'est le phénomène d'« incompétence sociale » dont parle Christopher Lasch (2000) lorsqu'il explique la dépolitisation progressive des membres de notre société par le sentiment d'incompétence qu'ils ont face à des problèmes politiques qui s'expriment dans un vocabulaire qui leur est incompréhensible.

¹⁸ Nous en avons vu quelques exemples dans la première partie de ce texte : Banque Nationale du Canada, Banque de Montréal, Standard Life, Association canadienne des courtiers en valeurs mobilières, Association des manufacturiers canadiens, etc.

Également formulé par McQuaig (1995, chap. 1), le commentaire de Workman (1996, p. 22) souligne bien le côté paradoxal de la situation :

Despite the fact that the C. D. Howe and Fraser Institutes are funded almost exclusively by business, and notwithstanding the fact that their policy orientations are unapologetically pro-capital, they are often identified by the media as non-partisan and independent. Their report and policy commentaries typically receive wide media coverage.

Considérés comme plus neutres et objectifs que les représentants du gouvernement ou du milieu des affaires eux-mêmes, ces instituts de recherche sont suffisamment « crédibles » pour que les informations qu'ils transmettent gracieusement aux journalistes puissent être utilisées sans plus de vérifications. Ils répondent ainsi au besoin pressant des quotidiens en flots stables, fiables et économiques en matériel « brut » pour remplir leurs pages, phénomène présenté par Herman et Chomsky (1988, p. 18-25) comme le troisième grand filtre venant influencer le contenu des médias. Ces deux auteurs ont effectivement montré le lien de dépendance qui s'établit entre les médias de masse et les sources d'informations très accessibles que constituent les gouvernements et les associations corporatives mais aussi certains experts qu'ils « créent » de toutes pièces afin d'éviter que l'espace médiatique ne soit occupé par des vues opposées aux leurs :

The dominance of official sources is weakened by the existence of highly respectable unofficial sources that give dissident views with great authority. The problem is alleviated by "co-opting the experts" - i.e., putting them on the payroll as consultants, funding their research, and organizing think tanks that will hire them directly and help disseminate their messages. In this way bias may be structured, and the supply of experts may be skewed in the direction desired by the government and "the market". (ibid., p. 23)

Un tel processus de « création » d'experts semble bel et bien à l'œuvre derrière un discours de la dette faisant appel à des instituts supposés non partisans et reconnus comme experts alors même qu'ils sont très largement financés par des entreprises¹⁹. En s'appuyant amplement sur ces chercheurs afin d'« expliquer » à leurs lecteurs l'état des finances publiques, les

¹⁹ On peut par exemple voir la liste des entreprises membres du *C.D. Howe Institute* dans le rapport annuel qu'il rend disponible sur son site (C.D. Howe, non daté).

quotidiens québécois déploient une « vérité » de la situation fiscale canadienne que personne, mis à part quelques experts peu cités, ne peut réellement contredire.

3.7 L'ère de l'actualité

Participant à assurer leur crédibilité, donc, le partenariat des appels à l'équilibre budgétaire avec certains instituts privés participe en outre à un autre des processus caractéristiques de la propagande moderne : sa fusion avec l'actualité. En effet, la réalisation fréquente par ces instituts de recherches concernant la dette, aussitôt reprises par les grands quotidiens québécois, aide grandement le discours de la dette en lui assurant une présence médiatique continue. Pouvant aussi compter sur les actualités que créent la lecture d'un nouveau budget par le ministre des Finances du moment et les diverses déclarations politiques évoquant la question de l'endettement du Canada, le discours de la dette est en fin de compte assez régulièrement présent à l'intérieur des pages des principaux journaux francophones de la province.

C'est par des caractéristiques propres à l'individu moderne qu'Ellul explique la nécessité, pour la propagande, de passer par les actualités (bulletins de nouvelles télévisés, informations quotidiennes dans les journaux, etc.) pour se faire entendre. Pour lui, le public des médias de masse « n'est sensible qu'à l'événement contemporain. Seul il le concerne et le met en question. Il ne peut évidemment y avoir de propagande que lorsque l'homme se sent mis en question » (Ellul, 1962, p. 56). Selon Ellul, donc, l'homme moderne passe d'une actualité à l'autre à la recherche de spectaculaire et de temporel, ne montrant qu'une mémoire très limitée des événements ainsi qu'une capacité réduite d'attention. L'auteur en conclut qu'en ne prenant pas le temps d'approfondir les questions qui lui sont présentées quotidiennement, l'individu ne peut réellement en retenir l'argumentaire complet, mais en ressort plutôt armé seulement d'une impression vague, d'un sentiment général qui lui dicte les actions à entreprendre. Aussi vaut-il mieux pour le discours propagandiste de se centrer sur l'emploi de mots et d'images forts, capables de stimuler les émotions voulues, plutôt que d'approfondir certaines questions ou de soulever des débats sociaux inutiles. Cette faible capacité d'attention qu'Ellul attribue à l'individu moderne – et qui peut être considérée à la fois comme justification et résultat de la

rapidité de défilement et le spectaculaire des émissions télévisées des dernières décennies – empêcherait d’ailleurs, selon Bourdieu (1996), tout discours autre ou nouveau sur un problème donné d’être exposé avec suffisamment de détails pour être significatif, perpétuant ainsi le primat des interprétations déjà tellement intégrées à l’imaginaire collectif qu’elles n’ont qu’à être rapidement évoquées pour ressurgir.

3.8 Respect des mythes et présupposés collectifs

Si un message efficacement diffusé sur une longue période de temps peut bel et bien finir par s’introduire dans la conscience collective au point d’en devenir un présupposé, ce n’est toutefois qu’en respectant initialement les « courants fondamentaux » déjà présents dans cette conscience qu’il a une chance d’y arriver. En effet, pour Ellul (1962, p. 51) :

Une propagande qui se dresserait contre ces structures fondamentales [données psychosociologiques fondamentales sur lesquelles repose toute une société], à la fois réelles par leur substratum et psychologiques par l’adhésion des hommes, n’aurait aucune chance de réussir.

Il faut qu’un lien soit créé avec les mythes et présuppositions sous-jacents à la société concernée pour que le message de la propagande ne semble pas imposé de l’extérieur (Jowett et O’Donnell, 1986). Mythes sociaux et présuppositions collectives²⁰ constituent effectivement les deux grandes composantes des courants fondamentaux que la propagande se doit de refléter; Ellul (1962) identifie à ce chapitre – sans toutefois les expliquer – les deux grands mythes de la Science et de l’Histoire²¹ et les quatre présuppositions collectives selon lesquelles « *le but de la vie de l’homme, c’est le bonheur; l’homme est naturellement bon; l’Histoire évolue selon un progrès incessant; tout est matière* » (p. 52). Par un jeu d’évocation, de façon à toucher l’imaginaire populaire, la propagande moderne s’appuie donc sur les mécanismes psychologiques communs à tous les membres des sociétés techniciennes actuelles pour s’insérer doucement dans un schème de pensée déjà présent. À ce chapitre, le discours de la dette est particulièrement bien construit.

²⁰ Respectivement définis comme « représentation vigoureuse, fortement colorée, irrationnelle et chargée de toute la capacité de croyance de l’individu » et « ensemble de sentiments, de croyances et d’images en vertu desquels on juge des événements et des choses sans en prendre conscience » (Ellul, 1962, p. 51-52).

²¹ Sous lesquels se retrouve une série d’autres mythes (du Travail, du Bonheur, de la Nation, de la Jeunesse, du Héros, de l’Abondance) et qui sont discutés de façon plus détaillée dans un article écrit plus tôt par Ellul (1958).

De fait, de par sa forme autant que son contenu, cette vision de la réalité fiscale s'enracine profondément dans les valeurs culturelles dominantes de la société canadienne et dans certains des mythes fondamentaux qui guident sa conception du monde. S'y trouvent ainsi mobilisés, outre le mythe de l'Histoire dont parle Ellul, les thèmes de la conscience patriarcale et de l'indépendance financière :

[...] the prevailing debt story – more formally identified as the discourse of the fiscal crisis in this study – draws upon notions and ideas embedded in everyday life. Rather than challenging day-to-day intuitions, it is assisted by them. More specifically, the story tends to be framed in a way that is informed by elementary cultural notions inherent to Western history, patriarchal consciousness and ideas about financial self-reliance. Therefore, it is believable, agreeable and convincing. In the end, the popular version of the debt crisis appears infinitely reasonable to most Canadians. (Workman, 1996, p. 13)

Ce sont trois points d'appui dans l'imaginaire collectif bien spécifiques qui sont ici identifiés par Workman; profondément ancrés dans notre culture, ces mythes apparaissent effectivement, à l'examen, adroitement mis en scène à l'intérieur du discours dominant sur la dette.

3.9 Le mythe du progrès

Ainsi le mythe du progrès et, plus généralement, de l'avancée de l'histoire vers des formes de civilisation supérieures se voit-il évoqué à travers l'idée que nos propres abus irrationnels menacent maintenant le bien-être de générations futures qui auraient pourtant dû jouir de meilleures conditions de vie que les nôtres s'il n'avait été de « l'accident historique » que représente la crise de la dette. En parallèle aux dénonciations de la dette comme le résultat de longues années d'irresponsabilité apparaissent donc parfois des éditoriaux dénonçant les déficits et la dette comme choses qui ne devraient simplement

pas être une réalité dans un pays comme le nôtre, doté de richesses naturelles immenses, d'une technologie avancée et de suffisamment de main-d'oeuvre pour combiner les deux et produire en abondance plus que nos besoins en produits et services. (Gaouette, 1996, p. B2)

Comme l'explique Workman (1996, p. 42) :

The discourse of fiscal crisis is structured broadly in terms of the optimism regarding historical change and the view of evolution as continual betterment and improvement. According to the debt discourse, however, the trajectory of improvement has been subverted by profligacy and spendthrift policies.

Selon cet expert en sciences politiques, donc, le discours de la dette s'articulerait autour de l'idée que notre insouciance passée, notre irresponsabilité, nous rendrait coupables d'avoir empêché le déploiement normal de l'histoire, un « blocage » qu'il nous faut absolument rétablir au plus tôt et à tout prix. Créant inévitablement un malaise, cette idée sous-jacente au discours de la dette vient susciter une certaine culpabilité, sentiment qui paie au jeu de la persuasion (Pratkanis et Aronson, 1991, chap. 25).

3.10 La conscience patriarcale

Depuis fort longtemps patriarcales, les sociétés occidentales ont intégré au plus profond de leur conscience collective un dualisme fort entre qualités dites masculines et qualités dites féminines. Prisées, les caractéristiques masculines sont constamment légitimées par la structure sociale elle-même, assurant ainsi leur domination continue sur les valeurs féminines. Comme l'explique Pierre Bourdieu (1998, p. 22) dans une étude portant précisément sur la prééminence accordée à la masculinité sur la féminité au sein de nos sociétés : « L'ordre social fonctionne comme une immense machine symbolique tendant à ratifier la domination masculine sur laquelle elle est fondée ».

Tout discours s'appuyant sur les valeurs masculines, s'exprimant dans ses formes traditionnelles, voit donc globalement ses chances d'être réellement entendu par les Canadiens augmenter considérablement puisqu'il s'insère plus qu'il ne contredit une valeur qu'ils ont depuis longtemps intériorisée. Et comme le souligne Workman (1996, p. 55) :

many of the rudimentary aspects of the discourse [of fiscal crisis] accord (implicitly and explicitly) with the masculine aspects of the patriarchal culture and repudiate its feminine dimension, an accordance that gives it credibility and authority from the perspective of popular Canadian culture. The consonance of

the discourse of fiscal crisis with patriarchal consciousness gives it a profound common sense quality.

Ainsi en est-il des idées – foncièrement liées à la masculinité – de courage, de bravoure et de sacrifice qui sont constamment évoquées à travers l’argumentaire selon lequel nous avons aujourd’hui besoin de politiciens suffisamment courageux pour braver les risques d’insatisfaction populaire inhérents à toute politique de coupures budgétaires et pour demander les sacrifices nécessaires aux citoyens. En fait, « The discourse of fiscal crisis is replete with ideas of courage, bravery and sacrifice. Indeed, these three notions form the nodal points for a representation of the hegemonic debt discourse » (Workman, 1996, p. 59).

De la même façon, certaines autres caractéristiques implicitement ou explicitement reliées à la masculinité sont mises en scène par le discours de la dette²². La peur d’une perte de contrôle, d’abord, qui est habilement utilisée par celui-ci lorsqu’il s’évertue à rappeler aux Québécois que nous n’avons plus aucune maîtrise de notre dette nationale, créant ainsi un fort malaise dans l’esprit d’individus valorisant précisément le contrôle (de la nature autant que de la personne) en tant qu’élément central à l’idée de masculinité. L’emploi d’une formulation abstraite du problème, ensuite, rendant le discours d’autant plus crédible qu’il correspond à une façon de penser traditionnellement associée à la masculinité en mettant de côté l’aspect humain du problème. Mais c’est aussi le ton confiant et assuré qu’emploient ses défenseurs qui lui fournit de la légitimité en lui conférant une aura quasi scientifique : « A sort of scientific aura has emerged, one that lends an air of authority and irrefutability to claims about the debt » (Workman, 1996, p. 68).

Finalement – et peut-être principalement – la force du discours de la dette vient de sa revendication au monopole de la raison, du discrédit automatiquement jeté sur toute autre vision de la question en tant qu’elle se voit invariablement qualifiée de déraisonnable. Depuis le tournant du 18^e siècle, la raison « cartésienne » est effectivement présentée comme l’accomplissement intellectuel ultime de l’être humain mais aussi comme une qualité intrinsèquement liée à la masculinité (par opposition à une féminité dominée par l’émotivité).

²² Pour des exemples concrets de mise en scène des valeurs masculines par le discours de la dette, voir le quatrième chapitre de Workman (1996).

Or, comme l'explique Workman (1996, p. 67): « To quarrel with the basic ideas of the dominant debt narrative is to flirt with unreason or to be unreasonable. It is especially this dimension of the debt discourse that creates a powerful justification for neo-liberal policies ». Prenant des apparences d'objectivité et de nécessité, l'argumentaire voulant qu'on doive couper dans les dépenses publiques afin de rétablir notre situation fiscale paraît finalement comme le seul qui soit raisonnable.

3.11 L'idéal de l'indépendance

Des mythes sur lesquels repose le discours de la dette, celui de la vertu de l'indépendance est peut-être l'un des plus implicites. De fait, c'est par un détour non avoué vers l'idéal d'une autonomie maximale de l'individu²³, capable de se suffire à lui-même sans l'aide de groupes d'appartenance s'érodant graduellement, que l'analogie souvent répétée entre finances personnelles et finances gouvernementales trouve son effet :

Sans avoir pris la peine d'en vérifier le bien-fondé, on tient généralement pour vraie l'hypothèse selon laquelle un gouvernement national a les mêmes problèmes financiers que tout le monde et qu'il doit se plier aux mêmes règles financières. Cela est fondamentalement faux. (Bellan, 1993, p. 50)

Or, malgré son inexactitude, cette analogie est très largement utilisée afin de créer un sentiment de culpabilité chez les citoyens face au déséquilibre budgétaire de leur gouvernement. Au même titre que la prise de conscience d'un endettement individuel immense créerait sans aucun doute un certain malaise chez la personne concernée, les Québécois sont amenés à considérer l'endettement du pays comme un signe de faiblesse, de l'incapacité des gouvernements antérieurs à assurer une gestion saine des finances. Le recours répété des gouvernements fédéraux des années 1990 à l'emprunt apparaît dès lors comme preuve du manque d'indépendance du Canada, de son incapacité à se prendre lui-même en charge sans recourir aux marchés financiers internationaux.

²³ Un idéal de l'autonomie qui représente d'ailleurs pour plusieurs auteurs (par exemple Otero, 2005, p. 74 et Rose, 1996b, p. 151) le trait principal de la conception du sujet qui prédomine, en Occident, depuis une vingtaine d'années.

Conclusion : Un argumentaire bien adapté à son époque

Ainsi, il semble que le discours dominant sur la dette déployé dans les années 1990 par les principaux quotidiens francophones du Québec remplisse remarquablement bien, dans sa forme autant que son contenu, l'ensemble des exigences de la propagande moderne telle que décrite par Ellul. Peu élaboré mais toujours présent dans l'actualité, il n'exige qu'un minimum d'attention et une acceptation passive de la part de l'individu; sous-tendant une vision économique et technique du monde tout en s'ancrant dans quelques-uns des mythes les plus puissants de notre société, il apparaît comme *la* seule solution logique à un endettement national irresponsable et incontrôlable; s'appuyant sur les discours experts d'instituts supposés neutres et sur la mise en œuvre concrète de coupures budgétaires par les gouvernements fédéraux successifs, il incite à l'(in)action immédiate de lecteurs se sentant incapables d'en remettre l'authenticité en doute. Il se présente ainsi comme particulièrement bien adapté à une société marquée par le spectaculaire, l'absence de cadre d'explication global du monde mais aussi la prédominance de l'économique et nous comprenons mieux comment il a pu s'imposer dans nos journaux comme « vérité » de la dette plus légitime que cet autre discours que nous avons survolé.

Mais si sa large diffusion dans les années 1990 a permis de justifier, à l'époque, plusieurs coupures dans les dépenses de l'État et a fait de l'équilibre budgétaire un principe indiscutable des politiques économiques fédérales, il serait intéressant d'examiner de plus près les transformations subies par cet argumentaire depuis environ une décennie. Alors que le pays enregistre depuis 1997 des surplus annuels, que dit-on de la dette nationale qui, elle, n'est pas disparue pour autant? Comment problématise-t-on, plus largement, les finances fédérales dans les quotidiens québécois? Des questions particulièrement pertinentes à un moment où les appels à une réduction des dépenses fédérales semblent relégués bien loin derrière le tout « nouveau » problème du déséquilibre fiscal entre les deux paliers de gouvernement.

Bibliographie

ASCAH Louis (1993), « La comptabilité des déficits publics : des illusions à la réalité », dans Pierre PAQUETTE et Mario SECCARECCIA (dir.), *Les pièges de l'austérité*, Montréal : Les Presse de l'Université de Montréal, p. 21-40.

Auteur inconnu (1994), « L'idée d'une surtaxe d'urgence sur le revenu fait son chemin », *Le Soleil*, 9 décembre, p. A4.

Auteur inconnu (1992), « La dette nationale dépassera 600 milliards \$ » *Le Soleil*, 25 janvier, p. B1.

BAGDIKIAN Ben H. (1990), *The Media Monopoly*, 3e édition, Boston: Beacon Press, 288 p.

BELLAN Ruben C. (1993), «Les déficits budgétaires fédéraux : Quels fardeaux ? Quels dangers?», dans PAQUETTE Pierre et Mario SECCARECCIA (dir.), *Les pièges de l'austérité*, Montréal : Les Presse de l'Université de Montréal, p. 41-60

BOURDELOIE Hélène (2001), « La conjonction de la technique et de la culture : des médias de masse au multimédia », *COMMposite*, v2001.1, <<http://commposite.org/2001.1/articles/bourde.html>>.

BOURDIEU Pierre (1998), *La domination masculine*, Paris : Éditions du Seuil, 142 p.

BOURDIEU Pierre (1996), *Sur la télévision*, Paris : Raisons d'agir, 104 p.

BRECHER Irving (1957), *Monetary and Fiscal Thought and Policy in Canada 1919-1939*, Toronto: University of Toronto Press, 337 p.

BURR Fred (1994), « Interest meter clicking at \$4 million an hour », *The Windsor Star*, 7 avril.

C. D. Howe (non daté), *Site du C. D. Howe Institue*, <<http://www.cdhowe.org>>, consulté le 19 mai 2006.

Canadian Centre For Policy Alternatives (CCPA) (non daté), *Site du Canadian Centre For Policy Alternatives*, <<http://www.policyalternatives.ca>>, consulté le 17 mai 2006.

CASTEL Robert (1991). « From Dangerousness to Risk» in BURCHELL, Graham, Colin GORDON & Peter MILLER (dir.), *The Foucault Effect: Studies in Governmentality: with two lectures and an interview with Michel Foucault*, Chicago: The University of Chicago Press, pp.281-298.

CHAREST Rémy (1993), « Musée populaire et entreprise culturelle », *Le Devoir*, 16 octobre,

p. C11.

CHIASSON Claude (1993), « Une série de décotes frappe nos gouvernements et nos entreprises de téléphonie », *Les Affaires*, 4 décembre, p. 44.

CHORNEY Harold (1989), *The Deficit and Debt Management: An Alternative to Monetarism*, Ottawa: Canadian Center for Policy Alternatives, 98 p.

CHORNEY Harold, John HOTSON et Mario SECCARECCIA (1992), *The Deficit Made Me Do It!*, Ottawa: Canadian Center for Policy Alternatives, 20 p.

CLEARY Bernard (1990), « Information et coupures budgétaires », *La Presse*, 21 décembre, p. B3.

CLOUTIER Laurier (1991a), « Le déficit et la dette : les deux plus importants problèmes du Canada », *La Presse*, 21 février, p. D3.

CLOUTIER Laurier (1991b), « 'On ne peut se croiser les bras jusqu'à 600 milliards de dettes', souligne le président de la BN », *La Presse*, 10 avril, p. E2.

CLOUTIER Laurier (1990), « John Crow fait payer aux Canadiens les frasques du gouvernement fédéral », *La Presse*, 5 avril, p. D1.

DUBUISSON Philippe (1993), « Le déficit 93-94 : entre 44 et 46 milliards », *La Presse*, 30 novembre, p. A1.

DUBUISSON Philippe (1991), « Le déficit combiné des provinces aura triplé en 1991-92 », *La Presse*, 17 décembre 1991, p. B4.

DUFRESNE, Jacques (non daté). « Synthèse des aspects politiques des inforoutes » *L'encyclopédie de l'agora*. <<http://agora.qc.ca/synthese1.html>>, consulté le 17 mai 2006.

DURIVAGE Paul (1997), « Une nouvelle ère post-déficit », *La Presse*, 10 décembre 1991, p. D1.

EISNER R. (1989) « Budget deficits : Rhetoric and Reality », *Journal of Economic perspectives*, vol. 3, no 2, p. 73-94.

ELLUL Jacques (1977), *Le système technicien*, Paris : Calmann-Lévy, 361 p.

ELLUL Jacques (1962), *Propagandes*, Paris : Librairie Armand Colin, 335 p.

ELLUL Jacques (1958), « Les mythes modernes » *Diogène*.

FESSOU, Didier (1993a), « Scénario des manufacturiers : le Canada est en faillite », *Le Soleil*, p. B10.

- FESSOU, Didier (1993b), « Que propose-t-on de concret ? », *Le Soleil*, p. A17.
- FOUCAULT, Michel (1971). *L'ordre du discours*, Paris : Gallimard, 82 p.
- GAOUEPTE, Bernard (1996). « Le Canada, pays du tiers-monde? », *La Presse*, 21 mars 1996, p. B2.
- GAGNON, Martha (1990), « Marc-Yvan Côté dénonce les compressions d'Ottawa [dans le programme sur les drogues et l'alcool] », *La Presse*, 29 novembre 1990, p. C8
- GIROUX Raymond (1996), « Ottawa saborde la télé de CBC », *Le Soleil*, 20 septembre 1996, p. B6.
- HABERMAS Jürgen (1973), *La technique et la science comme « idéologie »*, Paris : Gallimard, 211 p.
- HEILBRONER Robert Louis et Peter L. BERNSTEIN (1989), *The Debt and the Deficit: false alarms/real possibilities*, New York : W.W. Norton Co., 144 p.
- HERMAN Edward S. et Noam CHOMSKY (1988), *Manufacturing Consent. The Political Economy of the Mass Media*, New York: Pantheon, 412 p.
- HOTSON John H (1993), « Dette fédérale et culpabilité nationale », dans PAQUETTE Pierre et Mario SECCARECCIA (dir.), *Les pièges de l'austérité*, Montréal : Les Presse de l'Université de Montréal, p. 177-200.
- JANNARD Maurice (1994), « Le patronat trouve trop timides les coupes de Martin », *La Presse*, 5 novembre 1994, p. C3.
- JANNARD Maurice (1993), « Emprunter : la roulette russe des gouvernements », *La Presse*, 12 février 1993, p. B1.
- JOWETT Garth S. et Victoria O'DONNELL (1986), *Propaganda and Persuasion*, Thousand Oaks : Sage Publications, 236 p.
- KHAN Jooneed (1993), « Ottawa cesse toute aide aux pays les plus nécessiteux », *La Presse*, 3 mars 1993, p. E7
- LAVOIE Marc (1993), « L'idéologie des discours budgétaires fédéraux : plus ça change, plus c'est pareil ! », dans PAQUETTE Pierre et Mario SECCARECCIA (dir.), *Les pièges de l'austérité*, Montréal : Les Presse de l'Université de Montréal, p. 105-130.
- LASCH Christopher (2000), *La culture du narcissisme : la vie américaine à un âge de déclin des espérances*, Castelnau-le-nez : Climats, 333 p.
- LEBON Gustave (1947), *Psychologie des foules*, Paris : Presses universitaires de France, 141 p.

MAISONNEUVE Jean (1973), *Introduction à psychosociologie*, Paris : Presse universitaires de France, 323 p.

MARTIN Patrice et Patrick SAVIDAN (1994), *La culture de la dette*. Montréal : Boréal, 136 p.

MCCOMBS Maxwell, Lucig DANIELIAN et Wayne WANTA (1995), « Issues in the News and the Public Agenda : The Agenda-Setting Tradition » dans GLASSER Theodore L. et Charles T. SALMON (dir.), *Public Opinion and the Communication of Consent*, New York : The Guilford Press, p. 281-300.

McCOMBS Maxwell E. et Donald L. Shaw (1972), «The Agenda-Setting Function of Mass Media» *Public Opinion Quarterly*, 36 (2), p. 176-188.

MCQUAIG Linda (1995), *Shooting the Hippo : Death by Deficit and Other Canadian Myths*, Toronto : Viking, 309 p.

Ministère des finances et Conseil du trésor du Québec (1993). *Les finances publiques du Québec : vivre selon nos moyens*. Québec : Ministère des finances et Conseil du trésor, 41 p.

MOSDELL Jacqueline (2001), *Has Canada's press has to a large extent accepted a neo-liberal agenda in its economic reportage, as evidenced by its overwhelming focus on government debt and on « right wing » solutions to dealing with it?*
<<http://newswatch.cprost.sfu.ca/studies/96-neo-liberal.html>>, consulté le 25 novembre 2002.

OTERO Marcelo (2005). « Santé mentale, adaptation sociale et individualité contemporaine » *Cahiers de recherche sociologique*, 43 : 61-84 (sous presse).

PAQUETTE Pierre et Mario SECCARECCIA (dir.) (1993), *Les pièges de l'austérité*, Montréal : Les Presse de l'Université de Montréal, 270 p.

PETRELLA Riccardo (1997), *Écueils de la mondialisation. Urgence d'un nouveau contrat social*, Conférence prononcée le 11 avril 1997 au Musée de la civilisation à Québec, Montréal : Fides; Québec : Musée de la civilisation, 48 p.

PICHER Claude (1990a), « [Déficit budgétaire fédéral] : des pots cassés très difficiles à réparer », *La Presse*, 17 février, p. B1.

PICHER Claude (1990b), « Le trou [du déficit fédéral] » *La Presse*, 20 septembre, p. D1.

POTVIN Fernand (1993), « Prestations de sécurité de la vieillesse : une extravagance coûteuse pour le Canada », *La Presse*, 17 décembre, p. B3.

PRATKANIS Anthony et Elliot ARONSON (1992), *Age of Propaganda : The Everyday Use and Abuse of Persuasion*, New York : W. H. Freeman, 299 p.

- Presse Canadienne (1997), « Endettement trop élevé », *Le Devoir*, 11 février, p. B5.
- Presse Canadienne (1996), « Contrôle aérien, une privatisation payante pour le fédéral », *Le Soleil*, 24 décembre, p. B3.
- Presse Canadienne (1995), « Priorité à la réduction de la dette nationale, dit la Scotia », *La Presse*, 18 janvier, p. D2.
- ROSE Nikolas (1996a), « Governing “advanced” liberal democracies » in BARRY, Andrew, Thomas OSBORNE & Nikolas ROSE, *Foucault and Political Reason: Liberalism, Neo-liberalism and Rationalities of Government*, Chicago: University of Chicago Press, p. 37-64.
- ROSE Nikolas (1996b), *Inventing Our Selves: Psychology, Power, and Personhood*, Cambridge, UK: Cambridge University Press.
- STAFFORD Brent (1997), *Think tanks in the news*, <<http://newswatch.cprost.sfu.ca>>, consulté le 24 novembre 2002.
- TOUSSAIN Éric (2002), *Du Nord au Sud : crise de la dette et plans d’ajustement*, <<http://users.skynet.be/cadmt>>, consulté le 24 novembre 2002.
- WAGNIÈRE Frédéric (1991), « Un budget honnête qui voit loin », *La Presse*, 27 février, p. B2.
- WILSON S. (1994), « Leave social net alone, cut the debt interest instead », *The London Free Press*, 15 octobre.
- WORKMAN Thom (1996), *Banking on Deception: The discourse of Fiscal Crisis*, Halifax : Fernwood Publishing, 93 p.

Notice biographique :

Étudiante à la maîtrise en communication à l’Université McGill et boursière du fonds FQRSC, Karine Vigneault s’intéresse aux questions de communication politique et de changement social à l’heure du néolibéralisme. Diplômée du baccalauréat en psychosociologie de la communication de l’UQAM, elle étudie actuellement les stratégies de résistance traditionnellement prônées par les groupes progressistes de la société civile sous l’angle des études en gouvernementalité initiées par Michel Foucault. Plus précisément, c’est sur les notions de rationalité néolibérale, de société de risque et de technologies de soi qu’elle se concentre.



UNE DOXA MODERNE. BREF HISTORIQUE CRITIQUE DE LA SOCIÉTÉ DE L'INFORMATION

Nikos Smyrnaio

Université Stendhal Grenoble 3

Résumé :

Depuis un certain nombre d'années la notion de la société de l'information est présentée comme le seul moyen de dépasser la crise économique et sociale actuelle, au moyen de la dissémination généralisée de l'information dans toutes les activités humaines. Cet article tente de démontrer en quoi une telle approche trouve son origine dans une « idéologie de l'information », à l'œuvre depuis plusieurs décennies. Ce faisant, nous montrerons en quoi elle méconnaît la complémentarité sociale de l'information scientifique et journalistique ainsi que le processus complexe de réception qui influe sur la transformation des flux d'information en connaissance. En fait, l'idéologie véhiculée par les défenseurs de la société de l'information et par les acteurs qui la mettent en œuvre paraît marquée par le modèle économique néolibéral, un déterminisme technique assumé ainsi que par une conception réductrice de la notion de l'information.

Introduction

Selon la Déclaration de principes du Sommet mondial sur la société de l'information (SMSI) de Genève, les techniques de l'information et de la communication (TIC) peuvent contribuer à « l'éradication de l'extrême pauvreté et de la faim, l'éducation primaire pour tous, l'égalité hommes femmes et l'autonomisation des femmes, la lutte contre la mortalité infantile, l'amélioration de la santé maternelle, la lutte contre le VIH/SIDA, le paludisme et d'autres maladies, la durabilité de l'environnement et l'élaboration d'un partenariat mondial pour parvenir à un développement propice à l'instauration d'un monde plus pacifique, plus juste et plus prospère »¹. Autrement dit, les TIC et leur expression la plus répandue, à savoir l'internet, sont envisagées comme les moyens qui permettraient de résoudre les problèmes les plus cruciaux de l'humanité. Une conviction qui a été réaffirmée lors de la deuxième phase du SMSI qui a eu lieu à Tunis en novembre 2005².

¹ Sommet Mondial sur la Société de l'Information, Déclaration de principes, article 2, Genève, décembre 2003.

² Voir Sommet Mondial sur la Société de l'Information, Engagement de Tunis, novembre 2005.

Les participants au sommet en question ont identifié comme principal obstacle à la réalisation du potentiel extraordinaire de la « société de l'information » la « fracture numérique », autrement dit l'inégalité d'accès aux réseaux mondiaux de communication. Afin d'y remédier, ils proposent la mise en place des infrastructures nécessaires à la « connectivité mondiale » qui assurerait un « accès universel » à l'information pour ceux qui en sont privés. Bien que très peu de moyens financiers aient été concrètement alloués à cet objectif, les déclarations du sommet insistent sur la nécessité d'attirer les « investissements étrangers directs » et les « transferts de technologie » dans le domaine des TIC afin d'assurer un « développement harmonieux », notamment pour les pays pauvres. Ceci d'autant plus que l'accès à l'internet en particulier ne constitue pas uniquement un enjeu social de première importance, mais également un « catalyseur de croissance » et un levier qui permet de réaliser « des gains d'efficacité et de productivité ». En somme, les conclusions des travaux insistent sur la nécessité d'implanter les infrastructures techniques nécessaires à la « dissémination universelle » de l'information qui faciliterait l'entrée dans une nouvelle ère pour l'ensemble des pays du globe. Cette nouvelle ère, la « société de l'information », assurerait non seulement l'amélioration de l'éducation, de la santé et du niveau de vie des habitants de la planète, mais également le respect des droits de l'homme et l'égalité politique des citoyens.

Au-delà de la bonne volonté et de l'optimisme quelque peu ingénu affiché dans ces déclarations, une telle croyance aux bienfaits de la « société de l'information » soulève un certain nombre de questions : Quels sont les fondements idéologiques qui permettent d'affirmer que la mise à disposition d'une quantité croissante d'information conduit nécessairement à une meilleure démocratie et plus largement à une société plus juste ? Comment une telle conception qui considère l'information comme la valeur suprême de notre époque est devenue progressivement dominante ? Il nous semble que la réponse à ces questions se trouve partiellement dans le processus historique de constitution de la notion de « société de l'information » en paradigme central de notre époque.

Ce paradigme comporte au moins trois composantes, dont nous allons par la suite nous efforcer d'examiner l'origine : la mise de l'avant de la société américaine comme idéal-type, et son corollaire dans l'idéologie néolibérale; un déterminisme technique sous-jacent qui implique un changement sociétal impulsé par l'innovation technologique; enfin, le fait de raisonner en termes d'augmentation de flux d'information, sans interroger aucunement la qualité et les

caractéristiques de ces flux ni le processus complexe de réception qui peut potentiellement transformer l'information en connaissance.

1. Les fondements théoriques

La notion de « société de l'information » recouvre un ensemble de concepts théoriques variés qui, malgré les dénominations différentes, portent en eux des caractéristiques communes, ce qui leur donne une relative cohérence, au point que l'on puisse parler des théories de la société de l'information (Webster, 1995) ou de la thèse de la société de l'information (Duff, 2000).

Aux États-Unis, les premières tentatives pour fonder une théorie sur l'idée selon laquelle la société américaine subit une transformation structurelle vers une société de l'information, proviennent de l'économiste Fritz Machlup (1962), dans son ouvrage *The Production and Distribution of Knowledge in the United States*, ainsi que de Marc Porat (1977), dont le rapport en neuf volumes commandé par le Département du Commerce américain s'intitule *The Information Economy: Definition and Measurement*. Ce dernier constitue la référence de ceux qui considèrent que le système économique contemporain est essentiellement fondé sur une économie de l'information, par opposition aux activités industrielles « matérielles ». Porat s'est efforcé de palier les faiblesses de l'analyse de Machlup dont la typologie ne rendait pas compte de l'importance de l'information en tant qu'élément central dans des sous-secteurs appartenant aux industries traditionnelles. Dans les travaux de Machlup et de Porat, nous distinguons une approche qui sera également dominante tout au long de l'histoire de la notion de « société de l'information » et qui consiste à effectuer un découpage de l'économie en secteurs distincts, basés sur la dichotomie informationnel/non-informationnel. Selon cette approche, le dépassement d'un seuil donné dans le rapport entre les deux composantes du système économique signifierait l'entrée dans une économie de l'information. Ce point a soulevé de nombreuses critiques comme nous le verrons par la suite, notamment en ce qui concerne le choix des critères de ce découpage, de même que leurs fondements méthodologiques et épistémologiques.

De son côté, Daniel Bell publie en 1973 son ouvrage *The Coming of Post-Industrial Society: A Venture in Social Forecasting*, considéré comme la première tentative explicite visant à décrire ce qui se présente comme le passage à une nouvelle ère, différente de l'ère industrielle et qui serait celle de l'information. Il s'agit alors d'une tentative de prévision (*forecasting*) de l'évolution de la société américaine à partir de l'extrapolation des tendances à l'œuvre et déjà

observables selon l'auteur. Celui-ci offre une typologie de sociétés fondée sur les caractéristiques prépondérantes de l'emploi à chaque époque respective. De son point de vue, la nature de l'emploi dominant constitue le trait déterminant de chaque configuration socioéconomique historiquement déterminée. Le facteur déterminant du passage d'un type de société à un autre est l'augmentation spectaculaire de la productivité grâce aux activités informationnelles. D'où l'affirmation de l'auteur voulant que la société postindustrielle soit une société de l'information.

Cette évolution serait accompagnée de l'émergence d'une classe sociale composée de scientifiques, de chercheurs et d'ingénieurs qui codifient et testent le savoir théorique, et dont la place serait centrale au sein de la nouvelle configuration. Cette « communauté de la science » remplacerait le monde des affaires comme élément moteur du changement, tout en étant plus proche de l'idéal de la *polis* grecque en termes de recherche désintéressée de la vérité, et par extension, du bien commun. D'où la place centrale de l'État volontariste dans l'analyse de Bell qui est censé assumer une grande partie de cette poursuite du bien commun, notamment en allouant des moyens importants aux universités et centres de recherche.

Comme le remarque Franck Webster (1995), la théorie de la société postindustrielle est survenue à point nommé pour fournir un cadre d'explication et de justification rationnel au mouvement technologique qui a bouleversé les sociétés avancées vers la fin des années 1970. Les progrès substantiels de l'informatique et de la microélectronique - qui ont facilité l'introduction des techniques de l'information et de la communication dans les bureaux, les usines et les foyers en contexte de crise économique - ont ravivé la volonté de connaître la direction vers laquelle cette évolution allait conduire les sociétés occidentales. C'est dans ce terreau fertile que la théorie de Bell (1973) a trouvé un large écho, tant auprès des milieux scientifiques que des centres économiques et politiques de prise de décision car, en aidant à définir l'action rationnelle et en identifiant les moyens d'y parvenir, elle permettait de gérer la complexité croissante de la société et de l'économie.

À la fin des années 1970, Bell a remodelé sa thèse de la société postindustrielle en y incorporant la notion de « révolution informationnelle » (Dyer-Witheford, 2000). Cette approche fait la jonction entre la théorie de la société postindustrielle et l'aspect le plus visible de la révolution technologique en cours, celui de l'informatisation de la société. C'est à partir de ce moment que cette dernière caractéristique techno-déterminée sera décisive dans le processus d'élaboration et de raffinement du concept de la société de l'information. Dorénavant, les techniques de

l'information et de la communication, nouvelles comme anciennes, seront simultanément considérées dans les différentes versions de la thèse informationnelle comme cause première et effet direct de l'émergence d'une société de l'information.

2. Le tournant libéral

La notion de société de l'information et les théories s'y rattachant que nous venons de décrire sont par la suite exportées en Europe, et adaptées selon les pays. En France, c'est le rapport Nora-Minc (1978) sur l'informatisation de la société qui reprend ce concept de société de l'information afin de l'adapter à l'élaboration d'une stratégie industrielle nationale dans le secteur de l'informatique et des télécommunications. Les deux auteurs cristallisent un thème qui sera prégnant dans un grand nombre d'analyses françaises autour de la société de l'information qui suivront, celui du retard de la France dans les secteurs de l'informatique et des télécommunications : ceci deviendra un retard concernant la diffusion de l'internet vingt ans plus tard³.

En Grande-Bretagne, la notion de « société de l'information » s'enracine dans les discours à la même époque, à travers la popularisation de nouvelles technologies de l'information et de la communication qui a lieu au début des années 1980. Selon Paschal Preston (2001), il faut davantage lier cette évolution au contexte social et politique du pays qu'à l'importance des innovations techniques de l'époque. En effet, les traits manifestes de cette période sont un niveau de chômage inégalé depuis la crise des années 1920 en Grande Bretagne, accompagné d'un mécontentement grandissant de la population envers le gouvernement de Margaret Thatcher. Ainsi, l'émergence d'une rhétorique autour de la société de l'information et des NTIC est-elle centrée sur leur potentiel de création d'emplois. À l'inverse de la France où la place de l'État dans le processus d'informatisation est reconnu et même promu par Simon Nora et Alain Minc, comme elle l'a été par Bell concernant la recherche scientifique, le discours du gouvernement britannique sur la question constitue un élément central de son projet économique néolibéral, reposant sur le désengagement de l'état et la libéralisation des marchés.

C'est dans cet effort de préparer l'opinion publique à l'avènement de la société de l'information qu'Alvin Toffler (1980) publie son livre *La troisième vague*, qui fait suite à son *Choc du futur*

³ Voir les différents rapports sur ce thème parmi lesquels Martin-Lalande (1997) et Bloche (1998).

(Toffler, 1971). Il s'agit de créer chez les citoyens le « désir du futur » en le décrivant de la manière la plus positive. Mais surtout, Toffler énonce et argumente un postulat qui était sous-jacent dans les analyses précédentes autour de l'avènement de la société de l'information, et qui imprégnera celles qui vont suivre, à savoir le fait que les concepts et les théories sociales héritées de l'ère industrielle – surtout celles qui avaient comme objectif la critique du système capitaliste – n'étaient plus valides⁴.

Il suggère qu'un cadre analytique entièrement nouveau est indispensable afin de comprendre l'évolution en cours, puisque les clivages sociaux traditionnels se sont transformés en un affrontement entre forces du progrès et forces inertes et passéistes. Ce point est d'autant plus important qu'il constitue une rupture par rapport aux analyses de Bell sur la société post-industrielle et celles de Simon Nora et Alain Minc autour du processus d'informatisation. Rupture dans la mesure où les thèses de Toffler, très populaires bien que loin d'être scientifiques, déplacent le centre du débat : du poids prépondérant de l'État dans l'accompagnement de l'émergence d'une société informationnelle à travers une politique volontariste, l'auteur soutient l'importance du marché en tant qu'expression authentique du changement et seul principe régulateur de l'évolution en cours. Ainsi, une certaine convergence s'opère entre les tenants du néolibéralisme économique et les promoteurs de la société de l'information, ce qui n'était pas le cas auparavant, du moins de manière explicite.

Cette convergence entre la croyance en l'avènement imminent et inévitable d'une société informationnelle et la montée en puissance d'une politique économique néolibérale se concrétise dès 1984 à travers les actions du gouvernement républicain de Ronald Reagan aux États-Unis et celui, conservateur, de Margaret Thatcher en Grande-Bretagne. En effet, ce sont eux qui les premiers mettent en œuvre la déréglementation du secteur des télécommunications qui se trouvait jusque-là directement ou indirectement sous la tutelle de l'État dans presque tous les pays occidentaux. Avec le démantèlement de l'*American Telegraph and Telephone* (ATT) dont la procédure a été mise en route quelques années auparavant, le gouvernement Reagan sape l'idée qui légitime ce monopole « naturel » fondé sur l'idée que la préservation de l'intérêt public exige

⁴ C'est une thèse qui a été développée précédemment par Daniel Bell dans son ouvrage *The End of Ideologies* (1960) dans lequel il essaye de dépasser la notion, dominante à cette époque, de société de masse, en analysant les conditions nouvelles qui caractérisent les sociétés démocratiques contemporaines. Selon Bell, ces conditions étaient définies par la fin d'une époque de conflits radicaux, comme la lutte de classes, mais également de luttes idéologiques comme celle qui a déclenché la deuxième guerre mondiale. Il s'agit d'un thème qui sera repris par des auteurs comme Francis Fukuyama dans son ouvrage *La fin de l'histoire et le dernier homme* (1993).

un réseau unique sous la tutelle d'un organisme public régulateur. Du même coup, il déclenche une onde de choc qui précipite la libéralisation des télécommunications sur fond de changement technologique. De son côté, avec la privatisation de *British Telecom*, le gouvernement Thatcher met en branle un mouvement de privatisations qui touchera tous les pays européens durant les années 1980 et 1990, et qui permettra aux opérateurs publics de télécommunications de se développer hors de leurs frontières en devenant à l'instar des filiales *Wanadoo* ou *T-Online* des acteurs puissants de l'internet européen.

Malgré les résistances dans plusieurs pays européens, la nouvelle politique s'érigera en dogme économique, grâce notamment à la chute des régimes communistes, signe de l'impasse d'une politique étatiste, et touchera non seulement les forces traditionnellement porteuses de cette doctrine, mais également des courants historiquement plus interventionnistes. C'est ainsi que la même approche est adoptée par la Commission européenne, dirigée par Jacques Santer, et les politiques de déréglementation seront particulièrement soutenues par le commissaire Martin Bangemann, en charge de l'industrie, des télécommunications et des technologies de l'information (DG 13). Ce dernier présente en 1994 un rapport intitulé « L'Europe et la société de l'information planétaire » (Bangemann, 1994) qui préconise la libéralisation des télécommunications en mettant de l'avant les gains de productivité, le développement des innovations technologiques et le pluralisme culturel qui en découlera. Le rapport en question adopte une analyse technocentrée et radicale de la question de la société de l'information, puisqu'il affirme que :

À travers le monde, les technologies d'information et de communication génèrent une nouvelle révolution industrielle qui a déjà autant d'importance que celles du passé [...] la société de l'information a le potentiel d'améliorer la qualité de vie des citoyens européens et l'efficacité de notre organisation sociale et économique, ainsi que de renforcer la cohésion [...] la révolution informationnelle porte en elle des changements profonds dans la manière que nous envisageons nos sociétés mais également leurs organisation et structure⁵.

Les conclusions que tire le groupe d'experts sont sans équivoque puisqu'ils exhortent l'Union européenne à mettre sa confiance dans les mécanismes du marché comme puissance motrice

⁵ Traduction libre de : «Throughout the world, information and communications technologies are generating a new industrial revolution already as significant and far-reaching as those of the past [...] The information society has the potential to improve the quality of life of Europe's citizens, the efficiency of our social and economic organisation and to reinforce cohesion. The information revolution prompts profound changes in the way we view our societies and also in their organisation and structure. [...] this Report urges the European Union to put its faith in market mechanisms as the motive power to carry us into the Information Age [...] this means no more public money, financial assistance, subsidies, dirigisme, or protectionism ».

de « l'Âge de l'information », ce qui signifie « pas d'argent public, ni aides financières, ni dirigisme ou protectionnisme ». Ces recommandations seront entérinées par les gouvernements de l'Union Européenne lors du sommet européen de Corfou en 1994⁶. En 1999, suite à la destitution de la Commission dirigée par Jacques Santer, Martin Bangemann acceptera un poste de consultant chez l'opérateur public espagnol *Telefonica*, l'un des acteurs majeurs de la restructuration des télécommunications européennes qu'il a lui-même imposé auparavant⁷.

Parallèlement, aux États-Unis, le projet *National Information Infrastructure* (NII) et son pendant mondial, le *Global Information Infrastructure* (GII), sont lancés en 1994 par l'administration démocrate de Bill Clinton, et sous la houlette du vice-président Al Gore. Il s'agit de mettre en place l'infrastructure qui permettra de relier tous les appareils électroniques au sein d'un réseau câblé qui sera mis à disposition de l'initiative privée pour sa valorisation commerciale. Le premier champ d'application du projet des autoroutes de l'information envisagé par le gouvernement américain et ses partenaires industriels étant celui de la télévision par câble, sur la base de ce que Gaëtan Tremblay (1997) a appelé un « modèle de club ».

Or, au début des années 1990, le projet de télévision interactive rencontre des difficultés dans sa mise en œuvre, notamment à cause du relatif échec des premières expérimentations au niveau local. Dans le même temps, un autre projet de réseau interactif, celui de l'internet, prend de plus en plus d'ampleur. En effet, au milieu des années 1990, grâce au développement du *World Wide Web* initié quelques années plus tôt par Tim Berners-Lee et à l'apparition des premiers navigateurs (*Mosaic*, *Lynx*, puis *Netscape*) qui ont grandement facilité son utilisation, l'internet a attiré un nombre croissant d'adeptes et par là même l'attention des médias⁸. Le projet de télévision interactive sera peu à peu abandonné au profit du World Wide Web qui dispose de l'avantage considérable d'être déjà là, fonctionnel, et ayant attiré un nombre important d'utilisateurs.

Le réseau sera rapidement investi par des acteurs extérieurs au « monde originel » de l'internet, comme les fournisseurs de services en ligne tels qu'*AOL*, *Prodigy* ou *CompuServe*. Cette période

⁶ Le rapport Bangemann a soulevé des nombreuses réactions, de la part des observateurs extérieurs comme à l'intérieur de la Commission européenne, en raison de sa vision déterministe et libérale de la question de la société de l'information. Ainsi, afin d'équilibrer ses conclusions et recommandations, un autre rapport relatif a été commandé auprès d'un groupe d'experts, cette fois sous la houlette de la Direction de l'emploi et des affaires sociales de la Commission. Ce rapport, connu sous le nom de rapport Soete (1997), mettait l'accent davantage sur les questions d'éducation, de formation aux NTIC et de défense de l'emploi, ainsi que sur le renforcement des services publics.

⁷ À ce sujet, voir Fredet (2000).

⁸ C'est ainsi qu'entre 1992 et 1997, le nombre des sites web passe de 26 à plus de 1 000 000. Source : Netcraft.

marque également une professionnalisation progressive du secteur, dont les acteurs commencent à envisager les enjeux économiques. La division du travail au niveau technique et éditorial s'accroît avec la création des premières *start-ups*, comme *Yahoo*, *Amazon* ou *Google*, par les étudiants et les amateurs pionniers de l'internet. Comme le remarque Patrice Flichy (2001) :

l'activité utopique va également s'autonomiser, elle va être prise en charge par des professionnels du discours, qui vont donner à cette production imaginaire une aura, mais aussi une diffusion qu'elle n'avait pas auparavant (p. 116).

Ces « professionnels du discours » théorisent leurs propres pratiques des réseaux sous le prisme de ce que des chercheurs anglais ont appelé « l'idéologie californienne ». Selon Richard Barbrook et Andy Cameron (1996), « l'idéologie californienne » est le produit d'un processus historique spécifique à la Côte Ouest des États-Unis qui « combine l'esprit libertaire des hippies avec le zèle d'entrepreneur des yuppies. Cet amalgame d'oppositions a été constitué sur la base d'une foi profonde dans le potentiel émancipatoire de la technologie » (Barbrook et Cameron, 1996, en ligne)⁹.

3. La transparence du récepteur

Durant cette époque apparaissent également des spécialistes comme Howard Rheingold, John P. Barlow et Nicholas Negroponte qui trouvent un large écho auprès des médias américains ainsi que dans une presse spécialisée, notamment le magazine *Wired*¹⁰. Pour ces derniers, les règles qui s'appliquent dans le monde « réel » concernant le contrôle du contenu des médias, la protection des droits d'auteurs ou la représentativité du gouvernement élu ne sont pas applicables dans le « cyberspace ».

Ces auteurs se différencient sensiblement quant à leur point de vue politique : alors que Rheingold et Barlow se positionnent contre la marchandisation du réseau, Negroponte n'y est pas opposé. Cependant, leurs contributions respectives convergent sur deux aspects : premièrement, sur l'idée selon laquelle les applications de l'internet constituent un champ complètement coupé du reste de l'espace social ayant ses propres règles et normes sociales, largement définies par les possibilités techniques, deuxièmement par le fait que les analyses en question constituent une

⁹ Traduction libre de : « The Californian Ideology promiscuously combines the free-wheeling spirit of the hippies and the entrepreneurial zeal of the yuppies. This amalgamation of opposites has been achieved through a profound faith in the emancipatory potential of the new information technologies ».

¹⁰ À ce sujet, voir Negroponte (1995) et Rheingold (1995).

théorisation de leurs propres pratiques et expériences en ligne, que les auteurs extrapolent à l'ensemble des usagers.

Ainsi, ces contributions, et beaucoup d'autres qui s'inscrivent dans la même démarche, constituent progressivement une *doxa*, c'est-à-dire une quasi-croyance sur la façon dont la question de l'internet doit être envisagée. De cette façon, l'ensemble des interrogations sur le processus complexe de la formation des usages et de l'appropriation des objets techniques, un courant de recherche très porteur en France¹¹, est évacué par les *digerati*¹² par la simple évocation de l'évidence qui caractérise leurs propres usages. De même, les stratégies des acteurs économiques qui s'impliquent de manière croissante au sein de l'internet à des fins commerciales, en apportant avec eux leurs propres logiques et méthodes de travail, ne sont pas prises en compte dans l'analyse des *digerati*. Pour ces derniers, l'évolution de l'internet s'oriente vers un schéma interactif, personnalisé, horizontal et sans intermédiaires, qu'ils opposent au système des médias de masse. La *doxa* de cette « cyberélite » se mute progressivement en principe économique, et après la jonction qui s'opère avec les contributions théoriques et institutionnelles sur la société de l'information, apparaît le thème de la « nouvelle économie » qui régit, par la suite, l'implication de l'industrie des communications sur l'internet.

Dans cette approche, nous pouvons aisément déceler un déterminisme technique assumé, qui s'inscrit dans la continuité des analyses de McLuhan sur l'importance du média et de ses qualités intrinsèques. Il s'agit d'un raisonnement basé sur des causalités linéaires, dans lequel l'évolution technique conduit à un changement sociétal, qui à son tour affecte le système démocratique d'une manière résolument positive.

Effectivement, afin d'évacuer la question de l'usage et de l'appropriation du dispositif technique, les utopistes de l'internet fondent leur analyse sur un modèle qui se veut universel, mais qui n'est en réalité que l'extrapolation des pratiques d'un usager minoritaire. Ce dernier est rationnel, actif, producteur d'information, polyglotte, utilisateur avisé de toutes les potentialités techniques offertes par les réseaux et impliqué dans un effort constant pour contourner toutes les médiations traditionnelles, c'est-à-dire à court-circuitant volontairement les journalistes, éditeurs, experts scientifiques ou hommes politiques. Autrement dit, cet *internaute idéal* est calqué sur le modèle

¹¹ À ce sujet, voir Jouët (2000).

¹² Dérivé du mot *literati* qui désigne en anglais un érudit en littérature, les *digerati* sont les pionniers de l'Internet et de l'informatique qui théorisent leurs propres pratiques des réseaux.

mis de l'avant par les pionniers de l'internet à un moment historiquement déterminé de l'évolution de cette technique, fort éloigné de la situation actuelle. Or, depuis un certain nombre d'années l'internet est rendu accessible à une partie significative de la population des pays développés, dont le capital symbolique, économique et social ainsi que les motivations, usages, et capacités techniques sont très éloignées de celles des *digerati* californiens. D'autant plus que l'environnement médiatique et cognitif dans lequel les internautes se trouvent immergés, et dont les composantes interagissent entre elles de manière continue et complexe, varie sensiblement selon la région du monde, mais également selon un certain nombre de déterminants socioculturels comme les revenus et le niveau d'études.

La question qui se profile alors est celle de la relation entre information et connaissance. Si la première constitue une condition indispensable pour l'épanouissement de la seconde, elle n'est aucunement suffisante :

Il s'agit bien d'information et pas encore nécessairement de connaissance. Pour que l'on puisse parler de connaissance, il faut que survienne une synthèse de ces éléments disparates au moyen d'un schéma intégrateur situé dans la conscience du sujet qui perçoit. L'acquisition et l'intériorisation de tels schèmes intégrateurs coïncident avec le profil des valeurs des individus, leurs croyances, leurs idéologies (Proulx, 1999, p. 148).

Or, celles-ci diffèrent sensiblement selon la région du monde, mais également selon les spécificités socioculturelles des publics à l'intérieur de ces régions. Dans le cas de l'internet, ce clivage se double d'un processus d'apprentissage indispensable à un usage efficace. Autrement dit, comme nous le savons depuis Lazarsfeld, la mise en contact avec les mêmes outils et informations n'implique pas les mêmes réactions pour tous les récepteurs. La traduction politique de cette différence fondamentale entre la notion d'information et celle de connaissance, souvent occultée dans les discours déterministes, est que « l'accès universel » aux TIC est une condition indispensable, mais largement insuffisante au progrès social et économique. Comme l'indique Dominique Wolton (2000), « il n'y a pas de rapport direct entre accès direct et démocratie. La démocratie est au contraire liée à l'existence d'intermédiaires de qualité », (p. 114).

4. La société en réseaux

Au milieu des années 1990, Manuel Castells, professeur de sociologie à l'Université de Berkeley de Californie, publie le premier volet d'un ouvrage en trois tomes intitulé *L'ère de l'information*,

la société en réseaux (Castells, 1998), qui selon Nicholas Garnham (2000) constitue la version la plus sophistiquée de la théorie de la société de l'information. Ce volet a été suivi par *Le pouvoir de l'identité*, qui se concentre sur l'analyse des mouvements sociaux qui s'adaptent ou résistent à la société en réseaux (Castells, 1999a), et *Fin de millénaire* dans lequel l'auteur s'efforce de décrire les macro-transformations du monde qui découlent de ses analyses précédentes (Castells, 1999b).

En fait, Castells réfute la dénomination de « société de l'information » au profit de l'expression « société informationnelle », qui est plus à même de décrire la mutation sociale en cours. Selon lui, le terme informationnel

« caractérise une forme particulière d'organisation sociale, dans laquelle la création, le traitement et la transmission de l'information deviennent de sources premières de la productivité et du pouvoir, en raison des nouvelles conditions technologiques apparaissant dans cette période historique-ci » (Castells, 1998, pp. 44-45).

Cependant, en dehors de ces précisions sémantiques, l'approche de Castells reprend pour l'essentiel les arguments qui justifient l'émergence de la société de l'information que nous avons précédemment examinés. Ainsi, selon l'auteur, nous vivons actuellement un intervalle de l'histoire dans lequel domine la mise en œuvre d'un nouveau paradigme technique organisé autour des technologies de l'information. Ces dernières constituent le cœur de la transformation de notre société. Ainsi, le trait essentiel de la société informationnelle, définissant largement l'économie et par extension la configuration sociale qui lui est associée, est le mode de développement informationnel, autrement dit de la relation spécifique et historiquement déterminée entre les moyens de production et le savoir qui prévaut aujourd'hui.

Paradoxalement, alors que l'auteur cherche à identifier les fondements idéologiques de « l'informationnalisme » dans cette culture virtuelle, il refuse de reconnaître qu'il participe lui-même à leur construction à travers ses propres travaux. Ainsi, Castells, dont la théorisation sophistiquée de la société informationnelle vient entériner *ex-poste* des analyses étalées sur plus de trente ans comme nous l'avons vu précédemment, ne reconnaît aucune valeur normative à son propre discours. Et ceci malgré le succès de son entreprise intellectuelle en termes de popularité auprès d'un public profane, mais également auprès des milieux politiques et économiques dirigeants, comme cadre explicatif repris et ajusté pour justifier des choix économiques.

Il nous semble que ceci est dû à la perception que Castells a lui-même de son œuvre qui, à l'instar de Bell, perçoit ses propres contributions comme une critique du système capitaliste industriel et non pas comme une tentative pour lui insuffler une nouvelle dynamique. Seulement, il se peut que les deux interprétations ne soient pas contradictoires. Ainsi, si nous nous basons sur l'analyse de Luc Boltanski et d'Eve Chiapello (1999) dans leur ouvrage *Le nouvel esprit du capitalisme* :

il serait vain de chercher à séparer nettement les constructions idéologiques impures, destinées à servir l'accumulation, des idées pures, libres de toute compromission, qui permettraient de la critiquer, et ce sont les mêmes paradigmes qui se trouvent engagés dans la dénonciation et dans la justification de ce qui est dénoncé (p. 59).

Autrement dit, « l'esprit du capitalisme se nourrit de sa propre critique et, ainsi, le nouvel esprit est, en partie, une tentative de réponse aux critiques adressées à son prédécesseur » (Simioni, 2002, p. 77).

Nous pouvons tirer deux conclusions de cette mise en parallèle : premièrement, la thèse de la société de l'information, telle qu'elle a été forgée par le processus que nous avons essayé de décrire précédemment, participe fortement à ce nouvel esprit du capitalisme qui sert comme principe de légitimation au régime d'accumulation, en échappant partiellement aux intentions critiques initiales de certains de ses « pères ». Deuxièmement, la société de l'information en tant que notion participante à cet esprit est à ce titre une idéologie qui ne dit pas son nom, mais qui procède activement au conditionnement de l'environnement socioéconomique et politique contemporain.

Or, un certain nombre d'arguments utilisés dans cet effort de légitimation de « l'informationnalisme » sont tout à fait acceptables et même empiriquement et scientifiquement vérifiables. La restructuration du système économique, sa financiarisation, mais aussi la « mondialisation » culturelle et l'augmentation spectaculaire du nombre des messages médiatiques auxquels nous sommes exposés sont des faits. Ce qui pose problème dans la thèse informationnelle, c'est leur interprétation et leur utilisation afin d'expliquer le mouvement de l'histoire comme un processus unique et cohérent déduit à partir d'une idée : celle de l'information en tant que valeur suprême de notre époque et de sa dissémination généralisée comme solution aux problèmes les plus cruciaux de nos sociétés.

5. Les apports critiques

La première caractéristique de l'avènement de la société de l'information, omniprésente dans les analyses qui l'annoncent, est le passage à une nouvelle étape civilisationnelle. Le soubassement d'une telle affirmation est une conception linéaire de l'histoire qui correspond au schéma de la maturation de la société, dans laquelle les différents types sociaux sont insérés dans une chaîne évolutive comme autant d'étapes successives d'un même développement (Ischy, 2002). Il y a donc dans la thèse de la société de l'information une hiérarchisation implicite des configurations sociétales, qui place le modèle occidental, d'abord dans sa forme industrielle puis informationnelle, tout en haut de l'échelle. Cette vision linéaire et évolutionniste considère qu'à l'intérieur du modèle occidental, c'est la société américaine qui est la plus en avance dans ce mouvement vers la société de l'information. L'idée alors sous-jacente est que ce modèle particulier, combinant un tissu industriel fort avec des centres de recherche et des universités productrices du savoir, le tout inspiré par l'éthique de la libre entreprise et la recherche de profit, est exportable partout, et même souhaitable pour les pays qui veulent participer à la société de l'information. D'ailleurs, les survivants de la « nouvelle économie » qui dominent actuellement le marché des applications de l'internet, comme *Google* ou *Yahoo*, ont été conçus et développés dans un tel environnement.

La deuxième caractéristique qui traverse l'ensemble des analyses promouvant l'émergence de la société de l'information se trouve dans l'idée qu'il est nécessaire de considérer les techniques de l'information et de la communication comme causes et effets de « l'informationnalisme ». En effet, selon Alain Herscovici (2002), Castells utilise l'hypothèse implicite selon laquelle les évolutions de la technique déterminent les structures sociales et économiques, ce qui signifie l'acceptation de l'autonomie de la technique par rapport au social et à l'économique. De son côté, Bernard Miège (2002) met en évidence le fait que derrière un tel raisonnement techno-centré se profile une vision où les causalités s'enchaînent linéairement de sorte que les changements techniques conduisent à une évolution de l'économie, qui à son tour est la cause principale des transformations de la société et, par extension, des métamorphoses de la démocratie. Cette vision ne laisse place pour l'avenir qu'à une part limitée d'indécision, et donc d'alternatives à la société de l'information. C'est la raison pour laquelle ces types de raisonnements en sont venus à constituer une *doxa*, c'est-à-dire un système de croyances fortement ancré, qui a tendance à confondre un processus effectivement engagé avec une situation nouvelle et bien installée.

À l'inverse de Castells, Bernard Miège considère que la perspective à retenir n'est pas celle de la société de l'information présente et ancrée dans toutes les activités sociales, mais plutôt celle de l'*informationnisation*, compris comme un processus en cours, dont l'aboutissement est encore incertain. De ce point de vue, « les mutations socio-techniques sont saisies comme des *potentialités contradictoires* et non comme des conséquences automatiques d'une évolution linéaire, qu'elle soit technologique ou socio-économique » (Lojkine, 1992, p. 19). Cela signifie qu'il ne survient aucun changement automatique vers un modèle prédéfini de la société de l'information, et par conséquent du paradigme économique et technique qui en découle, mais qu'on assiste à une tendance de fond vers la réorganisation du secteur des médias dans le sens large, accompagnée d'une complexification des relations entre les acteurs traditionnels, comme les journaux ou les revues scientifiques, qui se trouvent dans l'obligation d'adapter leurs stratégies respectives face à l'apparition d'acteurs exogènes qui prennent position sur le champ numérique. L'exemple qui illustre l'incertitude caractéristique du processus « d'informationnisation » est la crise du secteur de l'internet au début des années 2000. Car il y avait dans cette anticipation infondée l'illustration du décalage, exacerbé dans le cas de l'internet, entre le temps de la formation des usages et de la création d'un marché de masse, et le temps de la logique financière et des spéculations à court terme. Inversement, loin de ce qui a été prévu par les « gourous » de la « nouvelle économie », les applications les plus populaires dix ans après l'émergence de l'internet grand public sont celles qui, comme l'échange de fichier selon le principe du *peer to peer*, ont été développées à la marge et même à l'encontre des intérêts des acteurs traditionnels de l'industrie.

Enfin, la troisième caractéristique de la thèse de la société de l'information est celle qui consiste à raisonner en termes de seuils quantitatifs afin de corroborer l'idée de la prééminence de la société et de l'économie informationnelles. Effectivement, la construction théorique de la société de l'information est, comme on l'a vu précédemment, historiquement liée à une volonté de mesurer quantitativement les secteurs de l'économie qui sont dépendants de l'information. Mais cette approche qui se veut une démonstration objective, puisqu'elle est fondée sur des outils statistiques relativement fiables, cache en réalité toute une série d'interprétations et des jugements quant au choix de ce que l'on doit inclure ou exclure du secteur informationnel de l'économie, mais plus important encore, de ce qui doit ou ne doit pas faire partie de l'économie marchande. La même interrogation doit être également posée en ce qui concerne la nature et les caractéristiques particulières de cette information, qui pourtant doit être un élément central dans toute considération de cette envergure. Le fait de raisonner en termes d'augmentation de flux

d'informations, comme dans le cas du SMSI, n'interroge aucunement la qualité et les caractéristiques de ces flux. Ainsi, dans une telle approche, une banque de données concernant le cours de la bourse, un ensemble de chiffres incompréhensibles pour un observateur extérieur, sont mis au même niveau que les statistiques qui concernent l'exportation cinématographique américaine à destination des pays émergents ou l'ensemble de l'œuvre de Kafka, ceci en dépit du fait que les enjeux socio-économiques et les charges symboliques sont complètement différents dans les deux cas.

En réalité, sous-jacente aux interrogations précédentes se trouve la question de la définition même de l'information. Selon Armand Mattelart (2001), derrière les premiers efforts de théorisation de la société informationnelle se trouve une conception de l'information qui découle de la théorie mathématique de Claude Shannon, dans laquelle la définition de l'information est strictement physique, quantitative, statistique : « ce modèle mécanique, qui ne s'intéresse qu'au tuyau renvoie à un concept behavioriste (stimulus - réponse) de la société, parfaitement cohérent avec celui du progrès infini se diffusant du pôle central vers les périphéries » (p. 42). Et cette conception demeure dominante dans les analyses sur l'avènement de la société de l'information : qu'il s'agisse des rapports institutionnels visant à forger des politiques publiques ou des contributions théoriques, les promoteurs de « l'informationnalisme » raisonnent toujours en termes quantitatifs. D'où la mise en avant systématique d'un « besoin » d'augmentation de l'information sous toutes ses formes, mise en circulation dans l'économie et la société, la question du sens étant pour sa part totalement occultée.

Conclusion

La problématique sous-jacente aux contributions annonçant l'avènement d'une « société de l'information » est celle de la *rupture*. Effectivement, dans les années 1990, sous la pression des bouleversements géopolitiques et par le biais de la financiarisation croissante de l'économie et de l'interconnexion des réseaux informatiques au niveau mondial, la mondialisation économique, entendue comme la libéralisation des échanges à l'échelle de la planète, est devenue le prisme d'analyse quasi-unique de l'évolution des sociétés occidentales. L'idée essentielle était que « rien n'est plus comme avant ». Comme nous l'avons indiqué, cette affirmation a été le produit d'une longue construction idéologique qui a commencé dans l'après-guerre et s'est progressivement érigée en paradigme dominant dans les années 1980 et 1990 jusqu'à devenir l'objet de sommets mondiaux. L'attelage idéologique en question, qui s'est cristallisé autour de la notion de la

« société de l'information », a combiné des approches diverses et même contradictoires, comme le libéralisme économique britannique et américain et le dirigisme étatique français. Néanmoins, le socle sur lequel il a été bâti était l'idée communément admise que la « société de l'information » constitue une forme d'organisation sociale radicalement nouvelle et une rupture par rapport aux configurations sociétales précédentes.

Cette affirmation comporte une série d'implications. Premièrement, c'était l'occasion de mettre en avant les « théories de la fin » : la « fin des idéologies », la fin de la lutte des classes et des rapports sociaux conflictuels, la fin de l'économie « matérielle » avec ses contraintes, la fin des « anciens médias » centralisés et non interactifs. Or, comme les évolutions géopolitiques récentes ont démenti la « fin des idéologies », de la même façon la crise de la « nouvelle économie » a mis en porte-à-faux les analyses défendant le nouveau paradigme économique que constituerait « l'informationnalisme ». Parallèlement, l'emprise toujours significative des médias traditionnels sur une grande partie de la population, notamment celle de la télévision hertzienne généraliste considérée comme archaïque par les tenants de « l'informationnalisme », montre bien que dans la configuration actuelle il n'y a pas substitution, mais plutôt une complémentarité des médias de masse par les nouvelles techniques d'information, et plus précisément par l'internet.

Nonobstant les fondements fragiles de la théorie informationnelle, ses composantes idéologiques ont influencé de manière décisive la façon dont le nouveau média internet a été investi progressivement par les industriels. Or, dans une perspective critique nous ne pouvons considérer la diffusion des TIC uniquement du point de vue de l'augmentation de l'échange des données au sein de réseaux des télécommunications, sans prendre en compte la complémentarité sociale de celles-ci, qui consiste à participer de manière décisive dans la formation de l'ordre du jour en ce qui concerne les enjeux présents dans l'espace public. Dans un effort de maîtriser le développement de l'internet, il est urgent d'entreprendre une réflexion approfondie sur la place du récepteur, en prenant en compte les inégalités d'accès et de capital symbolique, dont la complexité du dispositif aggrave les effets d'exclusion. Il est également impératif de s'assurer qu'une pluralité d'acteurs participe à la diffusion des connaissances par voie numérique, afin de ne pas laisser le champ libre à un oligopole en formation qui imposera ses choix linguistiques et culturels. Enfin, nous devons renouveler la réflexion autour de la question du sens, concernant les informations disponibles sur l'internet, et décider de ce qui doit et surtout de ce qui ne doit pas faire partie d'une économie marchande.

Bibliographie

BANGEMANN Martin (1994), *Europe and the Global Information Society*, Recommendations to the European council, Brussels, 47 p.

BARBROOK Richard et Andy CAMERON (1996), « The Californian Ideology », communication présentée à la conférence EURICOM, Piran, Slovénie, <<http://www.hrc.wmin.ac.uk/theory-californianideology-main.html>>.

BELL Daniel (1973), *The Coming of Post-Industrial Society: A Venture in Social Forecasting*, Harmondsworth: Peregrine Books, 497 p.

BELL Daniel (1960), *The End of Ideologies: On the exhaustion of political ideas in the Fifties*, New York: Free Press, 416 p.

BLOCHE Patrick (1998), *Le désir de France : la présence internationale de la France et la francophonie dans la société de l'information*, Rapport au Premier ministre, Paris : La Documentation française, 203 p.

BOLTANSKI Luc et Eve CHIAPELLO (1999), *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris : Gallimard, 843 p.

CASTELLS Manuel (1999a), *L'ère de l'information. Tome 2 : Le pouvoir de l'identité*, Paris : Fayard, 538 p.

CASTELLS Manuel (1999b), *L'ère de l'information. Tome 3 : Fin de millénaire*, Paris : Fayard, 492 p.

CASTELLS Manuel (1998), *L'ère de l'information. Tome 1 : La société en réseaux*, Paris : Fayard, 671 p.

DYER-WITHERFORD Nick (2000), *Cyber-Marx: Cycles and Circuits of Struggle in High Technology Capitalism*, Chicago: University of Illinois Press, 416 p.

DUFF Alistair S. (2000), *Information Society Studies*, London & New York: Routledge, 216 p.

FLICHY Patrice (2001), *L'imaginaire d'Internet*, Paris : La Découverte, 272 p.

FUKUYAMA Francis, (1993), *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris : Flammarion, 448 p.

FREDET Jean-Gabriel (2000), « L'homme qui voulait être roi », *Le Nouvel Observateur*, 27 juillet.

GARNHAM Nicholas (2000), « La théorie de la société de l'information en tant qu'idéologie : une critique », *Réseaux*, vol. 18, n° 101, p. 53-91.

HERSCOVICI Alain (2002), « Société de l'information et nouvelle économie », *Terminal* (nouvelle série), n° 86, p. 69-89.

ISCHY Frédéric (2002), « La société de l'information au péril de la réflexion sociologique ? », *Revue européenne des sciences sociales*, vol. 40, n° 123, p. 21-34.

JOUET Josiane (2000), « Retour critique sur la sociologie des usages », *Réseaux* vol. 18 n° 100, p. 487-521.

LOJKINE Jean (1992), *La révolution informationnelle*, Paris : PUF, 304 p.

MACHLUP Fritz (1962), *The Production and distribution of knowledge in the United States*, Princeton: Princeton University Press, 436 p.

MARTIN-LALANDE Patrice (1997), *L'Internet : un vrai défi pour la France*, Rapport au Premier ministre, Paris : La Documentation française, 112 p.

MATTELART Armand (2001), *Histoire de la société de l'information*, Paris : La Découverte, 122 p.

MIEGE Bernard (2002), « La société de l'information : toujours aussi inconcevable », *Revue européenne des sciences sociales*, vol. 40, n° 123, p. 41-54.

NEGROPONTE Nicholas (1995), *L'Homme numérique*, Paris : Robert Laffont, 295 p.

NORA Simon et Alain MINC (1978), *L'informatisation de la société*, Paris : La Documentation française, 162 p.

PORAT Marc Uri (1977), *The Information Economy. Definition and Measurement*, Washington: Office of Telecommunications, U.S. Department of Commerce, 319 p.

PRESTON Paschal (2001), *Reshaping Communications*, London : Sage Publications, 320 p.

PROULX Serge (1999), « Paradoxes de la réception médiatique au temps de la mondialisation », dans PROULX Serge et André VITALIS (dir.), *Vers une citoyenneté simulée, médias, réseaux et mondialisation*, Rennes : Apogée, p. 141-162.

RHEINGOLD Howard (1995), *Les communautés virtuelles*, Paris : Addison-Wesley France, 311 p.

SIMIONI Olivier (2002), « Un nouvel esprit pour le capitalisme : la société de l'information ? », *Revue européenne des sciences sociales*, Tome XL, no 123, pp.75-90.

SOETE Luc (dir.) (1997), *Construire la société européenne de l'information pour tous*, Rapport final du groupe d'experts de haut niveau, Commission européenne, Direction générale de l'emploi, des relations industrielles et des affaires sociales, 73 p.

Sommet Mondial sur la Société de l'Information (2003), Déclaration de principes, article 2, Genève, <http://www.itu.int/wsis/documents/doc_multi.asp?lang=fr&id=1161|1160>.

Sommet Mondial sur la Société de l'Information (2005), Engagement de Tunis, <http://www.itu.int/wsis/documents/doc_multi.asp?lang=fr&id=2266|2267>.

TOFFLER Alvin (1980), *La troisième vague*, Paris : Denoël, 623 p.

TOFFLER Alvin (1971), *Le choc du futur*, Paris : Denoël, 637 p.

TREMBLAY Gaëtan (1997), « La théorie des industries culturelles face aux progrès de numérisation et de la convergence », *Sciences de la Société* n° 40, p. 11-22.

WEBSTER Frank (1995), *Theories of the Information Society*, London: Routledge, 257 p.

WOLTON Dominique (2000), *Internet, et après ? Une théorie critique des nouveaux médias*, Paris : Flammarion, 241 p.

Notice biographique :

Nikos Smyrniotis a soutenu son Doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication en 2005 avec le titre « L'industrie de l'éphémère. Émergence et consolidation de modèles diversifiés de production et de diffusion de l'information en ligne ». Il est membre du Laboratoire GRESEC de l'Université Stendhal Grenoble 3 et du Laboratoire LERASS de l'Université Paul Sabatier Toulouse 3. Ses recherches portent sur les enjeux sociaux de l'avènement de l'Internet, notamment ceux de la numérisation et de la mise en réseau des biens culturels et d'information, ainsi que sur les mutations des pratiques journalistiques en ligne. Il travaille également sur les questions de la concentration et du financement des médias en Europe. Il enseigne actuellement à l'IUT de Castres.



L'IDÉOLOGIE DE LA COMMUNICATION EN ITALIE : DU MOUVEMENT FUTURISTE AU RÉSEAU CYBERNÉTIQUE PLANÉTAIRE DU TROISIÈME MILLÉNAIRE

Renzo Ardiccioni

Université de Ker Lann et Université du Maine

Résumé :

L'idéologie futuriste prend ses racines dans l'Histoire de la péninsule italienne, depuis les Romains, défenseurs de la communication comme route vers l'avenir, jusqu'aux représentants préfigureurs de la culture du futur, Léonard de Vinci et Galilée Galilei. Cependant, il faudra attendre les XIX^e et XX^e siècles pour voir surgir une véritable réflexion de masse sur la modernité, opposant une Italie *stracittadina* à une Italie *strapaesana*. Un demi-siècle avant les théories du « village global » de McLuhan, les futuristes imaginent un « village-monde », légitimé par la rapidité des nouvelles technologies de communication. L'idéologie futuriste revit en cette fin du XX^e siècle suite aux mutations socio-économiques, culturelles et politiques. L'Italie sera peut-être un jour une zone émotive indissoluble dans le *network* international. Quelle que soit sa forme, l'Italie se déclinera au pluriel. Des nouveaux êtres nomades fragmentés et multipliés, imaginés par les futuristes, seront peut-être des navigateurs de l'espace cybernétique interplanétaire.

1. Futur antérieur

L'idéologie futuriste trouve ses racines dans l'Histoire de la péninsule italienne, des Romains en tant que défenseurs de la communication comme route vers l'avenir, jusqu'à Léonard de Vinci et Galilée Galilei, précurseurs d'une culture du futur. Il faudra toutefois attendre les XIX^e et XX^e siècles pour voir surgir une véritable réflexion de masse sur la modernité, opposant une Italie « stracittadina » à une Italie « strapaesana ». Certaines pages des « veristi » et des « scapigliati »

traitent déjà des problématiques émotionnelles et rationnelles reliées au changement lié à la modernité triomphante et témoignent de cette réflexion.

Le futurisme distingue l'Italie des autres pays, d'autant plus qu'il naît dans un pays au sein duquel l'histoire et les traditions sont source de fierté. Le mouvement futuriste fait son apparition dans *Manifesto*, publié en France à l'intérieur du journal *Le Figaro*, le 20 février 1909. Le texte révèle une véritable idéologie globale et globalisante, où la « mondialisation » à venir est vue comme un facteur de développement positif et nécessaire; on y découvre aussi des mots parfois teintés d'idéologie fasciste au-dessus de la lettre. Ce mouvement est également précurseur de la *cyberculture*, la culture cybernétique d'origine américaine. Les rapprochements entre d'une part, le *verso libero* anarchiste de Gian Pietro Lucini, d'autre part l'esthétique de la machine et le culte de la vitesse de Mario Morasso, et enfin les phénomènes actuels de culte des nouvelles technologies « futuristes » liés à la « culture Internet », sont à envisager.

Son leader Filippo Tommaso Marinetti fait preuve d'une nouvelle sensibilité niant les ruines du romantisme passéiste et le chaos des pulsions émergentes et contradictoires. Il annonce : « La naissance d'une beauté nouvelle que, nous futuristes, mettrons à la place de la vieille, et que j'appelle *splendore geometrico e meccanico* » (Marinetti, 1981a, p. 141). Le monde humain va évoluer et se convertir en un monde machinique. Des sentiments comme la mélancolie, la tristesse, la solitude n'auront plus leur place. Les futuristes se concentrent sur des choses comme « les impatiences et les maladies de l'acier et du cuivre, [...] l'initiative lyrique de l'électricité » (ibid.). Une espèce de drame de la matière « plein de l'improvisation futuriste et de la splendeur géométrique [...] est 100 000 fois plus intéressante que la psychologie de l'homme, avec ses combinaisons très limitées ». Le concept d'esthétique évolue et son code se transforme. Mario Morasso voit dans cette lecture du monde le visage d'un nouveau destin pour l'homme. Dans son œuvre écrite en 1905, *Nuova arma. La macchina*, Morasso utilise des termes plus rythmiques que fluides pour traiter de la vie. La vitesse, la force et la puissance deviennent les nouveaux canons d'évaluation esthétique et fonctionnelle, désormais « “Beau” veut aussi dire fonctionnel » (Verdone, 1994, p. 10).

Les machines sont assimilées à un véritable objet d'amour, capable de remplacer les femmes. La femme devient une charge pour l'homme futuriste. Les conditions d'acceptation de la femme, dans l'univers de ce type d'homme, relèvent d'une négation des valeurs féminines visant à les soumettre à la supériorité masculine. Paradoxalement, les femmes deviennent les alliées du futurisme, car elles y voient le moyen de lutter contre le sentimentalisme issu des valeurs bourgeoises. Plus les femmes auront de droits, moins elles s'intéresseront à l'amour. De fait, elles cesseront d'être un foyer de passion et de luxure. Il ne s'agit pas d'un mépris des femmes, mais plutôt d'un détachement par rapport aux valeurs féminines. Afin de s'intégrer à cet univers masculin, les femmes, et surtout les femmes androgynes, les *virago*, ou les prostituées, seront prêtes à nier leurs sentiments intimes¹.

Le futurisme propose d'effectuer un glissement vers des créatures mécaniques qui de nos jours s'appellent clones, robots, cyborgs. Dès 1911, « On a même rêvé pouvoir créer un enfant mécanique, fruit de la volonté, synthèse de toutes les lois que la science est en train de découvrir et d'expérimenter » (ibid.). Grâce aux nouvelles technologies, les différences entre les créatures humaines ou animales faites de chair et d'os, et les créatures métalliques, appelées machines, finissent par disparaître. Il n'y a plus de place pour les sentiments : « Le type non-humain et mécanique, construit pour atteindre une vitesse d'exécution impressionnante, sera sûrement cruel, omniscient et combatif ». Son corps, ou mieux sa cuirasse, le protégera d'un univers de plus en plus hostile. Ses organes seront inattendus et « adaptés aux exigences d'un monde en chaos permanent ». Il aura « une excroissance, comme une sorte de proue au niveau du sternum, de plus en plus grande, à l'image de l'homme du futur né aviateur » (Marinetti, 1981c, p. 39). Le sentimentalisme, la luxure, seront réduits au minimum afin que « l'homme multiplié dont on rêve, ne connaisse pas la tragédie de la vieillesse » (ibid., p. 41)². Il restera une créature réduite à de simples fonctions corporelles, comme boire et manger.

¹ Voir Marinetti (1981b, p. 43) : « *Quanti più diritti e poteri otterranno alla donna, quanto più essa sarà impoverita d'amore, tanto più essa cesserà di essere un focolare di passione sentimentale o di lussuria. [...] [Le suffragette] finiranno di distruggere il principio della famiglia [...] un soffocatoio delle energie vitali* ». / « Si la femme a plus de droits et de pouvoir, elle perdra son côté sentimental; elle ne sera plus un foyer de passion et de luxure [...] [Les suffragettes] détruiront le principe même de la famille [...] un "étouffoir" des énergies vitales ».

² L'homme multiplié est un être sans identité de fond et, au même temps, avec une possibilité de nombreuses identités de surface. Songeons à l'être *uno, nessuno e centomila* de Luigi Pirandello. D'autre part, Pirandello, défini par Gramsci comme un « *ardito del teatro* », a souvent été mis en relation avec les futuristes.

Le mouvement futuriste désintègre la culture nationale académique par sa volonté anarchique de révolutionner la langue, la grammaire et la syntaxe. Le « Je » littéraire est supprimé, et anticipe le choc de l'identité du *cyberespace*. La cible à éliminer est l'égoïsme bourgeois : « Nous détruisons méthodiquement le “Je” littéraire, car il s'éparpille dans la vibration universelle et réduit l'expression du microcosme à des vibrations moléculaires » (Marinetti, 1981a, p. 142). Un néo-langage concis et pragmatique apparaît. Cette langue réactualisée donne de l'importance aux détails. Marinetti prône la consécration du verbe à l'infinitif, à usage pratique et commercial, comme pour l'anglais ou l'espéranto. L'emploi du verbe à l'infinitif donne l'espoir de bâtir une langue plus simple, libérée de ses ambiguïtés. Les conjugaisons, quant à elles, traduisent une attitude pessimiste et prudente, un égoïsme médiocre et bourgeois. Le verbe à l'infinitif, au contraire, exprime « un élan d'optimisme, de générosité absolue, et une certaine folie du devenir » (ibid.). L'infinitif incarne « la passion du *Je* qui s'abandonne au devenir du *tout*, la continuité héroïque, bienveillante, de l'effort, et la joie d'agir. Verbe à l'infinitif = divinité de l'action » (ibid.)³.

Les futuristes cherchent aussi un sujet créatif, qui puisse être au centre des transformations, concernant la masse toute entière, avec sa folie et son intelligence collective. Ce mouvement s'inscrit dans un monde fait de liaisons, rapports, interconnexions, c'est-à-dire à l'intérieur d'un réseau. Les futuristes découvrent que des machines telles que le télégraphe ou l'avion, mises en réseau, sont davantage dignes de confiance que les hommes. Par conséquent, ils souhaitent créer un monde où la machine s'intégrerait avec ou remplacerait l'être humain, accomplissant ainsi une véritable prophétie vers la fin de millénaire.

³ La révolution linguistique souhaitée par les futuristes était à l'époque surtout une provocation. Cependant, il suffit aujourd'hui de regarder les nombreuses distorsions de la grammaire et de la syntaxe, suite à l'introduction de la messagerie par téléphone et par ordinateur, pour comprendre le caractère anticipateur et prophétique de certains propos futuristes, comme l'écriture télégraphique. Quelques exemples de « télégramme-électronique » par *sms* : « C6x4ch ? = Ci sei per fare quattro chiacchiere? – Es-tu là pour faire un brin de causette? » ; « Cost ? = Come stai ? – Comment vas-tu ? » ; « MMM = Mi manchi moltissimo – Tu me manques beaucoup » ; « X' 6 3mendo ? = Perché sei tremendo ? – Pourquoi es-tu méchant ? » ; « Cmnq rdm = Comunque ricordati di me – En tout cas, souviens-toi de moi » ; « SSS = Stavo solo scherzando – C'était juste pour plaisanter » ; « TTT = Torno più tardi – Je reviens plus tard » ; « Vedom = Ci vediamo domani – On se voit demain ».

L'individu futuriste doit être un véritable *cyborg*, entité virtuelle qui erre dans les labyrinthes de la ville, à la recherche du divin et des « lieux habités par le divin », tels que les gares, les ponts, les tunnels, les films, les stations du télégraphe, les tuyaux et les turbines hydroélectriques. Dans ce paysage industriel contemporain, l'homme futuriste trouve sa place. Ses schémas cognitifs sont perpétuellement renouvelés grâce à son immersion dans l'univers de la modernité. Selon les futuristes, le rythme rapide de la vie moderne nous oblige « à nous exprimer différemment, c'est-à-dire en abandonnant la syntaxe, la ponctuation, et l'adjectivation » (Verdone, 1994, p. 30). Les nouveaux moyens de communication exercent sur l'organisme humain une remarquable influence. Ils ont opéré, à un niveau plus ou moins conscient, une recomposition de la sensibilité humaine. En effet,

ceux qui utilisent aujourd'hui le télégraphe, le téléphone, le phonographe, le train, le vélocipède, la motocyclette, l'automobile, le transatlantique, le dirigeable, l'avion, en somme tout ce qui fait notre quotidien, ne se rendent pas compte que ces différentes formes de communication, de transport et d'information exercent sur leur psychisme une influence décisive. (Marinetti, 1981d, p. 99-100)

Les futuristes sont conscients de l'influence exercée par les nouveaux moyens de communication de masse sur l'organisme humain et sur son psychisme. Un demi-siècle avant les théories du « village global » de McLuhan, les futuristes imaginent un « village-monde », légitimé par la rapidité des nouvelles technologies de communication. L'augmentation de la vitesse de transmission des communications permet un « dépaysement » linéaire, une continuité entre le passage d'un lieu à l'autre. Le nouvel être futuriste devient le prototype d'une sorte d'*alien*, étranger à lui-même, où l'aliénation n'est pas au sens de Marx la « démotivation », mais plutôt l'admiration consciente des possibilités de l'expérience humaine. N'importe quel individu provincial, paresseux et sédentaire, peut s'enivrer d'une sensation de danger « en regardant un spectacle cinématographique sur la chasse aux fauves au Congo » (ibid.). À partir de son siège confortable, il contemple « des athlètes japonais, des boxeurs noirs, des Américains excentriques et inépuisables, d'élégantes parisiennes, en dépensant un franc symbolique au spectacle de variétés » (ibid.).

Les évolutions des paradigmes espace/temps ont provoqué la révolution de l'homme du futur. La terre est devenue plus petite au fur et à mesure que la vitesse de transmission augmentait, donnant « un nouveau sens au monde ». Marinetti (1981d, p. 102) l'explique ainsi : « Les hommes ont appris le sens de la maison, le sens de la région géographique, le sens du continent. Aujourd'hui ils connaissent le sens du monde. Ils désirent à peine savoir ce que faisaient leurs ancêtres, mais éprouvent le besoin de maîtriser l'activité du monde entier ». L'abandon de l'héritage historique de la société laisse présager ce qui sera ensuite appelé la mondialisation.

L'impératif de l'individu contemporain est de « communiquer avec tous les peuples de la terre », de « se sentir centre, juge et moteur de l'infini exploré et inexploré ». Cela implique le besoin de « fixer, à chaque instant, nos rapports avec l'humanité toute entière » (ibid.). La nécessité, pour l'homme nouveau, est de communiquer le plus rapidement possible, de gérer ses émotions artistiques dans l'immédiateté. Il en résulte que l'art devient partie intégrante de nombreuses formes d'expression de la sensibilité émergente, d'autant que les futuristes italiens ont beaucoup à communiquer sur l'art. Outre l'apparition d'une littérature futuriste, qui s'appuie sur une nouvelle grammaire et syntaxe, basée sur le *parolibere* et l'infinitif, les autres formes d'expression artistiques renouvellent leurs codes d'expression. Désormais, l'art fait partie de la vie quotidienne et devient un produit de consommation de masse. L'art s'éloigne des strates académiques pour descendre dans la rue et s'affirmer comme un moyen de communication populaire et démocratique. Les valeurs des nouvelles formes d'art s'annoncent souvent par des paradoxes et des contradictions entre elles. Par ailleurs, une des caractéristiques du futurisme italien est d'être constituée d'opinions, de tempéraments, de mentalités, et de cultures hétérogènes. Par la suite, la fin de siècle verra sombrer la pensée faible, fluctuante et relativiste des post-modernes dans un amalgame de valeurs et d'idéologies⁴.

Pratella réforme la musique en élaborant de nouvelles règles musicales. Avec la révolution industrielle et son cortège de machines hurlantes, la relation de l'homme à la musique s'est transformée. Le grondement du tonnerre, le sifflement du vent, le bruissement des feuilles, le

⁴ Sur la « pensée faible », voir Mussapi (1987) : « En reconnaissant le caractère “éventuel” de l'être lui-même, et en renonçant à toute prétention de “fondation”, Vattimo [...] en est arrivé à accepter le fait que sont seules possibles de

gargouillement d'un ruisseau, un cheval qui s'éloigne au galop, et tous les bruits que peuvent faire les animaux (homme inclus) amènent les futuristes à relativiser l'importance du langage humain. Les avant-gardistes avaient prévu ce glissement des valeurs en affirmant que leur but n'était pas de découvrir de nouvelles choses, mais de mettre en évidence la banalité du quotidien et son bruit de fond. Cette accoutumance a provoqué la massification et la vulgarisation du goût pour la musique⁵.

L'idéologie futuriste joue un rôle important dans tous les domaines artistiques. L'exemple du théâtre est complexe, car les futuristes envisagent « la vie comme un théâtre », ce qui limite leur perception du monde à des représentations du quotidien. Les premiers *happenings* futuristes italiens précèdent les expériences américaines des années 50, et sont la preuve tangible de la liaison entre la vie et le théâtre. L'activité théâtrale des futuristes débute à l'occasion de soirées au *Teatro Costanzi* de Rome, comme à la *Pergola* de Florence. Le 9 mars 1913 marque le début d'un nouveau genre de relations avec le public. Son projet dénonce « la farce, le vaudeville, la comédie, le drame et la tragédie », mais crée de nouvelles formes, de nouvelles institutions.

Marinetti vise à « encourager le style excentrique des Américains, leurs effets grotesques, leur dynamisme effrayant, leurs trouvailles grossières, leur brutalité sans précédent, leur gilets à surprise et leur culottes profondes d'où sortira l'hilarité futuriste qui doit rajeunir le visage du monde » (Marinetti, 1981e, p. 118)⁶. Dans cette perspective, le théâtre de variétés est un théâtre dépouillé des traditions, anarchiste, gai, joyeux et ultra-moderne puisqu'« il est né, comme nous, de l'électricité, ce qui le dispense d'être soumis à la tradition, un maître, ou des dogmes. Il se nourrit simplement d'actualité rapide » (ibid., p. 112). Le théâtre américain a « le parfum rond et chaud de la gaiété ». Ce théâtre-monde acclame la parade triomphale de la fée Electricité. Le sentimentalisme romantique n'a plus sa place. Ce vaste programme d'une vie épicurienne, rapide et américaine, propose de joindre le futile à l'agréable dans les comportements théâtraux.

formes de pensée "faible", c'est-à-dire d'une pensée qui a renoncé aux conceptions "fortes" de la raison et de l'être ». Voir aussi Rovatti et Vattimo (1983).

⁵ Voir Russolo (1981) et Pratella (1981).

⁶ Ce manifeste mentionne une opposition entre l'ancien et le nouveau monde, l'Europe et l'Amérique, le *strapaese* et la *stracittà*. Force est de constater qu'en méprisant la tradition occidentale classique, les futuristes valorisent l'absence de racines culturelles des Américains.

Pour les futuristes, le cinéma utilise les modes de représentation du théâtre de rue, appelé *commedia dell'arte*. Selon l'adage latin *Pictura est laicorum literatura*, l'idée d'une culture visuelle supérieure à la culture écrite est réaffirmée⁷. La mise en scène d'expériences sans odeur et irréelles du cinéma illustre cette tendance. Il en résulte que les sentiments de l'homme du futur sont anesthésiés, malgré les efforts de réalisme et de virtualisation du cinéma. Le théâtre, qui a pourtant subi de profonds changements sous l'influence des avant-gardistes, renoue avec l'humain, l'expérience du corps. Dès lors, le cinéma devient l'aboutissement de la plus ancienne des formes d'expression : le théâtre.

Le mouvement futuriste confère une supériorité à la culture visuelle ainsi qu'à celle de l'image. Instruments efficaces de l'explosion de la culture de masse, ces types de cultures supplantent la culture du livre et de l'écrit en général. La culture positiviste, dite culture capitaliste, diffuse également l'idée d'un accès égalitaire et global à l'information. Dans un monde dominé par les lois du marché, l'illusion d'une diffusion démocratique de l'information prend tout son sens. La culture de l'écrit inspire une certaine méfiance, car elle paraît trop liée à l'Eglise catholique. Le livre est considéré par les futuristes comme « une façon passéiste de conserver et de communiquer la pensée ». Il s'agit pour eux d'un objet « condamné à disparaître comme les cathédrales, les tours, les châteaux, les musées et l'idéal pacifique ». Il est assimilé à « un compagnon digne des plus paresseux, nostalgiques et neutralistes » (Marinetti, Corra, Settimelli, Ginna, Balla et Chiti, 1981, p. 189).

Les futuristes entretiennent un paradoxe; ils sont partagés entre une tendance œcuménique qui tend vers l'explosion et l'élargissement de ses propres horizons, et le mouvement sentimental, xénophobe, qui participe de l'implosion des frontières intellectuelles. Le cinéma est par exemple « une synthèse illogique et mouvementée de la vie mondiale », mais aussi l'instrument constitutif de « la force novatrice de la *race italienne* » (ibid., p. 190). Grâce aux innovations technologiques, « le cinématographe futuriste aiguïsera, développera la sensibilité, accélèrera

⁷ L'idée n'est pas nouvelle : « *Pictura est laicorum literatura* », comme pense Adso, le narrateur, dans *Il nome della rosa* (Eco, 1997, p. 49).

l'imagination créatrice, donnera à l'intelligence un prodigieux sens de simultanéité et d'omniprésence » (ibid.).

Le film *Vita futurista*, réalisé en amont de la publication de trois manifestes, est un exemple de la pratique futuriste. Les scènes furent, d'après Mario Verdone, imaginées depuis l'Hôtel Baglioni à Florence, par les signataires des manifestes sous la direction artistique d'Arnaldo Ginna (Verdone, 1994). Quant au scénario du film, il fut pensé pendant le tournage, selon la méthode *in progress*. Le film, anticipateur d'un certain voyeurisme médiatique, regorge de scènes amusantes, tournées dans le style *caméra cachée*. A titre d'exemple, l'acteur Lucio Venna, habillé en vieil homme, est importuné par un groupe de futuristes dans un restaurant, le *Piazzale Michelangelo*. La scène dégénère en une bagarre entre les futuristes et les défenseurs du vieillard. La mise en scène est efficace, mais par une ironie du sort, le scénario écrit l'emporte sur la multitude d'images perdues. Si le cinéma est le moyen d'expression le mieux adapté aux futuristes, c'est parce qu'il englobe tous les arts en un seul. Le cinéma devient « le moyen d'expression conforme à la multi-sensibilité des artistes futuristes », sans « jamais copier le théâtre [...] ». Il est visuel, mais dépasse la peinture, se détache de la réalité, de la photographie, de l'esthétique et du solennel. Il devient inesthétique, déformateur, impressionniste, synthétique et dynamique » (Marinetti, Corra, Settimelli, Ginna, Balla et Chiti, 1981, p. 191). Le cinéma est assimilé à « l'instrument idéal d'un art nouveau, beaucoup plus ample et plus agile que les arts existants ». Le cinéma est aussi assimilé à une sorte de télévision qui n'existe pas, pour le moment. Les concepts d'ampleur et d'agilité sont en relation avec la culture de masse émergente. Ses valeurs intrinsèques d'ampleur (le plus d'information possible) et d'agilité (la superficialité contre la profondeur, en réponse à la masse d'informations) le montrent. Les productions cinématographiques futuristes ont recours à plusieurs genres d'expression. Elles utilisent aussi bien « des morceaux de vie réelle que la tache de couleur, la liberté d'expression, la musique chromatique et plastique, et même la musique des objets ». Le cinéma futuriste est en effet « peinture, architecture, sculpture, mots en liberté, musique de couleurs, lignes et formes d'objets, et réalité chaotique ». Cette démarche permet aux « mots en liberté de passer outre les limites de la littérature, en marchant vers la peinture, la musique, l'art du bruit, et en construisant

un lien entre la parole et l'objet réel » (ibid.). Dans ce cas, il s'agit d'une véritable anticipation de l'idéologie du multimédia.

Désormais, l'art est recomposé à partir de tous les arts, réunis en un seul. L'art de la peinture, de la sculpture et de l'architecture convergent en une seule expression. Les perceptions de l'homme moderne ont changé. L'homme n'est plus au centre de l'univers. Il s'est éloigné volontairement de la nature pour entrer dans une nouvelle dimension urbaine, une dimension qui lui ouvre un éventail de perceptions. L'exploration épistémologique du futur se fera systématiquement en connexion avec les réseaux ferroviaires et électriques, puis téléphoniques et télématiques. Les futuristes doivent « s'imaginer un monde différent » pour répondre à leur conception de l'univers. La culture futuriste est, par certains aspects, anticipatoire de l'idéologie du virtuel. Un engouement pour les choses irréelles rend fades les choses concrètes, marquées par la tradition et l'histoire. De plus, tout ce qui est perçu comme vulgaire est le reflet de la nouvelle société de masse. La véritable révolution futuriste s'accomplira dans la crise profonde de l'art et des avant-gardes vers la fin du XX^e siècle. Un demi-siècle avant l'introduction de la télévision en Italie, la vulgarisation de la critique d'art, de la littérature, de la musique et de la politique, entre dans les mœurs.

Le futurisme a contribué à la formation d'une nouvelle classe d'intellectuels rêvant de recréer le monde. Les futuristes milanais et florentins, les premiers exubérants et positivistes, les seconds caractérisés par leurs lubies, rudesse, ironie et pragmatisme, contribuèrent à former la nouvelle classe pensante en Italie. Malgré leurs contradictions et la persistance des valeurs religieuses et rurales, les futuristes italiens se sont engagés sur la voie de la mondialisation avant la lettre. Véritables ambassadeurs du futur, ils ont été les pionniers de l'ère de la communication de masse et des lois du marché en provenance des États-Unis d'Amérique.

Pour Aldo Giurlani, dit Palazzeschi, le nouveau monde ne devra pas connaître la douleur. Les futuristes auront le devoir de préserver les « races latines » de la culture des lamentations et autres faiblesses. Il s'agit de

détruire le fantôme romantique [...], de combattre la douleur par la parodie [...], de transformer les hôpitaux en salles de danse [...], de transformer les enterrements en parades, en événements gais dirigés par des humoristes [...], de changer les asiles psychiatriques en lieux de rencontre joyeux, où s'éduquent les nouvelles générations (Palazzeschi, 1981, p. 136-138).

Il s'agit d'une ébauche du monde publicitaire et du marketing, où tout n'est que perfection. Palazzeschi décrit un monde stigmatisé par la misère, la douleur, la maladie, et la laideur. Mais, il s'en éloigne brutalement, en renversant les canons éthiques et esthétiques. Il renie la douleur, en soutenant qu'elle n'existe pas.

Marinetti adhère également à cette logique de la négation de la douleur en exaltant les formes ludiques du temps présent. Le futurisme ressemble à la pensée Disney avant la lettre, ce qui lui vaut les faveurs des Américains. Selon Marinetti, les Américains n'ont jamais peur, ne sont pas lâches mais raisonnables, et participent aux forums du monde. Ils acclament l'idéologie futuriste, mais « se plaignent de l'absence d'une tradition classique dans leur histoire. Ils louent la vieille Europe qui souhaite faire table rase de son passé » (Marinetti, 1981f, p. 203). En conclusion, Marinetti est plus royaliste que le roi.

Les sensibilités du futur, sensibilités contemporaines dites *transgenres*, aboliront toutes différences de sexe, de race, d'espèce, et de statut social. Selon Marinetti, un monde indifférencié adviendra, grâce à un surplus de communication. Ce monde idéal ne fera aucune différence entre homme et femme, Noir et Blanc, humains et animaux, êtres vivants et machines. Marinetti pensait, sans pourtant être marxiste, que les différences de classe et de sexe finiraient par être supprimées, pour permettre l'avènement d'une humanité perpétuelle, une humanité autoclonante, égale à elle-même, jusqu'à ce qu'advienne un nouveau chaos. Un nouvel univers est en marche. L'homme et la femme évoluent dans un système inconnu jusqu'au XX^e siècle. Le futurisme ne cherche pas à assurer une pérennité à son idéologie, mais invite à l'action : « Agissez donc, agissez au maximum et ne laissez pas les énergies s'altérer par les idées, par les émotions anciennes qui vous arrivent d'un autre cerveau... » (Joly, 1981, p. 264). Le programme des futuristes est un mélange entre les sentiments passionnels des Latins et les idées philosophiques et pragmatiques de Bergson. Le futurisme, malgré ses élans passionnels, tente de s'éloigner de l'idéalisme, car il

est conscient que « presque toutes les vérités scientifiques furent atteintes aux détriment des idées » (ibid., p. 265). Le futurisme est un mouvement mystique, au sens où il mélange les forces vitales traditionnelles et les forces nouvelles.

Giuseppe Prezolini (1923), parlant de la filiation florentine, écrit :

Le Fascisme n'est que hiérarchie, tradition, et obéissance à l'autorité. Le Fascisme évoque Rome et sa grandeur classique. Le Fascisme ne réforme pas les valeurs et institutions italiennes comme le catholicisme. À l'inverse, le Futurisme conteste la tradition. Il se bat contre les Musées, le classicisme, et les traditions scolaires.

Pour Prezolini, le fascisme italien ne peut pas garder en son sein des forces révolutionnaires. Il doit rétablir les valeurs italiennes opposées au futurisme : « Le Fascisme, pour gagner son combat, doit s'approprier le Futurisme dans tout ce qu'il a d'excitant et censurer tout ce qu'il garde de révolutionnaire, d'anti-classique, d'indiscipliné d'un point de vue artistique » (ibid.).

Le futurisme est mort. Vive le futurisme. Avec l'ascension rapide de Mussolini et la montée du fascisme, le futurisme devient seulement un phénomène académique. Pourtant, les intellectuels, les artistes, les écrivains, mais aussi les hommes de marché et les sportifs restent marqués par l'idéologie futuriste. Mouvement « nomade » sans œuvres durables – la notion de durée n'est-elle pas, d'ailleurs, inconciliable avec la doctrine même ? – le futurisme reste cependant un ferment puissant.

La machine sera la chose la plus concrète qui restera de l'idéologie futuriste. Désormais, les machines de travail et les machines de communication font partie de notre quotidien. Et la machine-voiture est une sorte de nouveau Pégase du XX^e siècle, comme l'imaginait Marinetti dans *La Ville Charnelle*, en 1908 (In De Maria, 1981, p. 310) :

A mon Pégase

Dieu véhément d'une race d'acier,
Automobile ivre d'espace,
qui piétine d'angoisse, les mors de ses dents stridentes !
O formidable monstre japonais aux yeux de forge,

nourri de flamme et d'huiles minérales,
affamé d'horizons et de proies sidérales,
je déchaîne ton cœur aux teuf-teufs diaboliques,
et tes géants pneumatiques, pour la danse
que tu mènes sur les blanches routes du monde.
Je lâche enfin tes brides métalliques... Tu t'élances,
avec ivresse, dans l'Infini libérateur !...
Au fracas des abois de ta voix...
voilà que le Soleil couchant emboîte
ton pas véloce, accélérant sa palpitation
sanguinolente au ras de l'horizon...
Il galope là-bas, au fond des bois... regarde !...

Qu'importe, beau démon ?...
Je suis à ta merci... Prends-moi !
Sur la terre assourdie malgré tous ses échos,
sous le ciel aveuglé malgré ses astres d'or,

je vais exaspérant ma fièvre et mon désir.

Suite aux mutations socio-économiques, culturelles et politiques, l'idéologie futuriste revit en cette fin du XX^e siècle. Un nouveau Pégase, rebaptisé « ordinateur », renversera les schémas cognitifs des êtres humains. Le Pégase de l'informatique, le Pégase de la mondialisation et d'Internet prendra son envol : ce sera la machine de l'imagination sans fils qui s'élancera vers le futur.

2. Futur présent

L'ordinateur est une machine de la simulation, et le monde de la simulation nous permet une mise en scène, parfois une mise en obscène, de nos émotions, de nos fantaisies et fantasmes les plus secrets, tout en nous garantissant une certaine immunité émotionnelle. L'ordinateur en réseau nous permet une forme de combat sans blessures, où même l'être le plus timide de la terre peut se représenter comme un surhomme ou une surfemme. Dans un monde où les conflits sont souvent amortis par la redondance médiatique, l'ordinateur est la machine qui nous apprend à vivre dans un environnement de plus en plus aseptisé et anesthésié, malgré – et peut-être grâce à – son surplus d'informations, un environnement à la Huxley qui s'oppose à la vieille conception totalitaire, désormais dépassée, d'Orwell. L'ordinateur nous permet d'être à l'aise dans une *soft*

dictatorship, la *dicta-blanda* de fin de siècle, qui s'oppose à la *dicta-dura* d'antan⁸. L'ordinateur change la perception de l'identité et la remet en cause par des paradoxes, par des contradictions et par des probabilités nouvelles. L'ordinateur est la machine rêvée par les futuristes et Internet est son réseau.

Autrefois, le fait de jouer des rôles beaucoup trop différents, de façon plus ou moins consciente, était classé comme syndrome de schizophrénie. Un syndrome sans espoir, qui condamnait les personnes atteintes à l'exil à vie, terrifiées qu'elles étaient d'être confrontées à un être vivant monstrueux et dérangeant. Un syndrome qui ouvrait la porte aux interprétations de la psychologie moderne sur la personnalité stratifiée et multiforme. Aujourd'hui on pourrait en effet plutôt parler de « polyphrénie », ou de « multiphrénie »⁹, alors que c'est le système informatique même qui nous pousse à accepter de jouer des rôles très différents suivant les situations, à toute vitesse et avec une totale flexibilité, selon l'idéologie répandue du *time is money*¹⁰. À ce point, il est intéressant de faire un parallèle avec l'« homme multiple » rêvé par les futuristes. Le futurisme avait pour principe le renouvellement complet de la sensibilité humaine sous l'action des grandes découvertes scientifiques. Il est prévu que l'homme futuriste « lancera d'immenses filets d'analogie sur le monde, donnant le fond analogique et essentiel de la vie télégraphiquement [...]. L'imagination sans fil permettra la liberté absolue des images ou analogies exprimées, sans les fils conducteurs de la syntaxe et sans aucune ponctuation » (Hellemans, non daté, en ligne). L'être humain sera finalement multiplié.

Pour comprendre le développement de la *cyberculture* en Italie, en passant par la *tv-culture*, il faut remonter à la fin de l'idée de patrie. Moins d'un siècle d'unité nationale et vingt ans de fascisme ont conduit, après-guerre, à la révolution de la notion de patrie en Italie. Cette crise de l'idée de Patrie/Nation est due aux mutations politiques et idéologiques, manifestes dans la

⁸ Sur le passage contemporain du concept de « *freedom of choice* » au concept de « *freedom from choice* », voir Ardiccioni (1997, p. 9-10).

⁹ La multiphrénie nous permet de résoudre facilement des dissonances cognitives du genre: « J'adore les animaux, mais ça ne m'empêche pas de manger leur viande ».

¹⁰ Toutefois, on reste conscients du fait que le passage aux nouveaux paradigmes n'est évidemment pas indolore et dépourvu de souffrance : « Les symptômes et la souffrance émotive peuvent être considérés comme un signal de la difficulté du système à garder un état de cohérence intégrative entre ses parties. Un système très incohérent est aussi

modernisation à l'américaine du pays et la privatisation de nombreuses entreprises. Le futurisme avait déjà imaginé l'américanisation de la société, mais paradoxalement, à l'intérieur d'une Italie fasciste et autarcique. L'Italie d'après-guerre est en effet le pays européen le plus ouvert à l'invasion de la culture américaine. Par exemple, rappelons-nous que la Sicile d'alors abritait des mouvements séparatistes qui luttèrent pour l'annexion aux États-Unis d'Amérique. Giorgio Soavi écrit dans *Un banco di nebbia*

[qu'] on chantait des chansons américaines et [qu'] on voyait l'Amérique telle qu'elle n'avait peut-être jamais été. Mais pour nous c'était la même chose [...]. On se sentait américain. On pensait qu'une maison avec un piano et des parents toujours gais nous faisaient leur ressembler. [...] De plus en plus de jeunes nous suivaient et voulaient nous écouter rire et chanter. Ils voulaient être américains comme nous » (cité in Galli Della Loggia, 1996, p. 131).

Les États-Unis représentent aujourd'hui ce que Rome représentait hier : une puissance flatteuse, qui envahit le reste du monde par l'économie, par la communication, par la culture, par la propagande (ou par la guerre, si nécessaire)¹¹. À l'époque, choisir une Amérique protectrice faisait oublier le fascisme en Italie, la défaite et les conditions misérables d'après-guerre. De plus, la communauté ecclésiastique avait prudemment choisi le libéralisme américain pour se protéger du communisme athée des pays de l'Est. Enfin, l'influence de nombreux italo-américains et de leur culture a également favorisé ce choix¹². C'est ainsi que le mode de vie américain, l'*american way of life* et son idéologie, conquiert la péninsule italienne. Dès lors, « un rôle central et dominant fut réservé à l'importation. Les années 50 ont vu fleurir des spectacles radiophoniques et télévisés, la musique populaire, l'industrie du livre de masse, la mode et la décoration » (Galli Della Loggia, 1996, p. 132).

un système peu flexible. [...] Par conséquent, le changement passe à travers l'analyse des incohérences du système et la reconstruction d'un niveau supérieur de cohérence » (Cionini, 1991, p. 80).

¹¹ Voir Jacob (1991) : « Songez au formidable développement de la culture américaine depuis 1917 [...]. L'admirable est l'audace sans complexe avec laquelle les Romains se sont emparés des valeurs grecques, alors que tant d'autres peuples, il est vrai mineurs, défendent jalousement leur patrimoine. Quand la France défend son patrimoine contre l'américanisme, cela prouve tout simplement qu'elle n'a plus de tonus culturel ».

¹² Voir Salvatori (1995, p. 10) : « Au début du siècle, plus de deux millions d'Italiens arrivèrent en Amérique. Les autorités, en 1921, pensèrent stopper l'immigration, car le nombre d'Italiens avait dépassé celui des immigrants irlandais ».

Le cinéma, puis le petit écran, marquèrent les débuts de la culture moderne en Italie. Ainsi, Mike Bongiorno fut le premier italo-américain à présenter l'émission de télévision *Lascia o raddoppia* ? Cette caractéristique fut un véritable cheval de Troie pour introduire la « téléidéologie » et le style de vie américain dans tous les foyers italiens. Les intellectuels et les politiciens craignirent alors la télévision pour son potentiel révolutionnaire. L'objet le plus banal de la vie quotidienne était devenu le symbole d'une modernité galopante. Luigi Barzini (1992, p. 287) exprimait ses inquiétudes dans un article de l'époque :

Alors que tout le monde parlait, j'étais horrifié car je pensais aux responsabilités de ceux qui dirigent cette effrayante machine. D'ici peu, le poste de télévision sera partout. La télévision rejoindra les radios dans les paroisses, dans les établissements balnéaires, dans les restaurants, dans les maisons les plus humbles. La capacité à éduquer et à émouvoir par l'image, la parole et le son, est énorme. Les possibilités de faire du bien ou du mal sont infinies. L'Italie sera *réduite à un seul pays*, vaste forum où tout le monde se retrouvera et se regardera. La vie culturelle sera entre les mains de peu d'hommes.

La télévision à l'américaine unifia, pour la première fois dans l'histoire italienne, tout le territoire national sous un même drapeau culturel : le drapeau à *stars and stripes* américain.

Selon Ernesto Galli Della Loggia (1993, p. 133) :

On peut penser que la formation culturelle des jeunes d'après-guerre rassemblera une grande masse d'Italiens. Les mêmes qui s'éloignaient des objets de formation à la modernité du XX^e siècle, jusqu'à ce qu'arrivent des langages, des mythologies, et des perspectives calqués sur le modèle d'Outre-Atlantique¹³.

Peu à peu, la langue nationale, qui compte déjà de nombreux dialectes, s'enrichit de termes anglo-saxons. La perméabilité culturelle italienne face aux apports américains fut importante. Elle contribua à l'effondrement du système éducatif national, qui « n'était plus capable de structurer la personnalité des jeunes par des valeurs propres et différentes de celles du marché, du spectacle, et de la communication de masse » (Galli Della Loggia, 1993, p. 133). L'Italie a censuré son héritage fasciste, pour ne pas y mêler les jeunes générations dans la formation de leur

¹³ Voir aussi Bettetini (1980), Gundle (1986), Forgacs (1992) et Lepre (1993).

identité. C'est pourquoi l'idée d'Italie a perdu toute espèce de contenu concret. Même pour les intellectuels de gauche et pour les plus cultivés, elle « a perdu tous les signes vivants et réels, capables de se modifier en sentiments et en passion, capables de donner avant toute identité, au moins une écharde d'identification » (ibid.). Finalement, l'expression *Italia* a perdu son côté patriotique, pour se résumer à l'équipe nationale de football. En effet, « dans la péninsule « tout ce qui est américain n'est jamais perçu comme étranger » (Gundle). Le mot « italien » a perdu tout son sens et ne signifie plus rien » (ibid.). Aujourd'hui, on pourrait même considérer l'homme politique entrepreneur Silvio Berlusconi comme la transposition du rêve américain en Italie, en passant par les instances modernistes et populistes du futurisme milanais.

Une grande partie de la classe politique catholique porte la responsabilité de la perte du sentiment patriotique. En effet, les politiques furent incapables d'imaginer un projet national. C'est peut-être le résultat de l'esprit œcuménique et universaliste de l'Église hérité de l'Empire Romain. Les intellectuels laïques furent aussi responsables de l'échec de l'identité nationale. Ils accueillirent, sans restriction, toutes les suggestions ou impulsions venant d'Outre-Atlantique. C'est pourquoi « l'Italie d'après-guerre est devenue le pays d'Occident le plus attentif à tout ce qui n'est pas national » (ibid., p. 134-135).

Arturo Carlo Jemolo (1969) écrivit une véritable épitaphe sur la disparition complète de l'unité nationale, où l'on peut lire :

Je ne retrouve plus cet État Italien, symbolisé par le drapeau qu'il fallait respecter avec dévouement quand j'étais enfant [...]. J'observe le ton satisfait des journalistes qui déclarent que l'époque des souverainetés nationales est révolue, et que les frontières nationales n'ont plus de sens [...]. Est-ce que le sens du territoire national a disparu en même temps que la souveraineté nationale? [...] Je me le suis demandé plusieurs fois en regardant l'Italie [...] parce qu'après la seconde Guerre Mondiale, j'ai vu s'affaiblir de l'intérieur la souveraineté nationale : un recul par rapport à la formation de l'Etat moderne (cité in Galli Della Loggia, 1993, p. 140).

La dissolution de l'État dans l'Italie d'après-guerre permet de mieux comprendre le développement de la *cyberculture* italienne. L'expérience de la culture cybernétique italienne est une télé-idéologie fondée sur la mythologie d'Amérique du Nord. Le point le plus repérable est

celui de la frontière. Une frontière mobile, qui évolue en continu. Cependant, le mythe de la frontière mobile a évolué en Italie avec le développement d'Internet et la dissolution complète des frontières. Ce changement menace tous ceux qui ont fondé leur vie sur l'identité monolithique. Par ailleurs, c'est la notion même d'identité et son importance qui est souvent remise en cause dans le monde virtuel créé par Internet, grâce à toutes les nouvelles technologies d'information et de communication (voir Remotti, 1996).

Multipliation et mutation sont peut-être les mots clés de cette fin de millénaire. Ces dernières années, Benetton a fait à plusieurs reprises de nombreuses campagnes publicitaires sur le thème des mutations multiethniques, multiculturelles, multiraciales (races humaines et animales) et multiespèces (humain-animal, humain-machine). D'autre part, l'œcuménisme, l'acceptation de l'autre et la xénophilie font partie de la tradition italienne. Cet œcuménisme, comme l'avait déjà fait remarquer Machiavel, vient de la plus solide des institutions italiennes : l'Église catholique¹⁴. Benito Mussolini, de réputation anticléricale, n'osa pas critiquer l'Église dès son premier discours à la Chambre de députés, le 21 juin 1921¹⁵. Cette institution peut être considérée comme l'héritière directe – sur le plan symbolique, hiérarchique, et organisationnel – de l'idéal transnational romain, en deux mots de l'*ubi bene ibi patria* (Là où je suis bien, là est ma patrie) de Cicéron¹⁶. Le *background* catholique, même avec ses nombreuses contradictions, a sans doute permis que se développe, en Italie, une culture œcuménique d'altérité et d'étranger qui remonte aux Latins.

¹⁴ Voir Cutinelli-Rendina (2001) : « Machiavel constate assez vite l'importance politique que l'Église romaine détient non seulement en Italie, mais aussi dans le reste de l'Europe. En fait, à ses yeux, l'Église est, paradoxalement, une institution qui se soustrait à l'examen politico-diplomatique mené avec les critères traditionnels, valides pour toutes les autres entités politiques, mais qui, en même temps, est capable d'exercer une influence extraordinaire sur la politique italienne en Europe. L'Église lui apparaît en mesure de rendre vaine toute tentative de donner une assiette nationale et unitaire à la réalité italienne, comme celle qui s'établissait à l'époque pour la France et l'Espagne ».

¹⁵ Voir Guerri (1997, p. 296), extrait du discours de Mussolini à la Chambre : « *Affermo qui che la tradizione latina e imperiale di Roma oggi è rappresentata dal cattolicesimo... Io penso e affermo che l'unica idea universale che oggi esista a Roma è quella che si irradia dal Vaticano* ». / « J'affirme ici que la tradition latine et impériale de Rome est aujourd'hui représentée par le catholicisme... Je pense et j'affirme que la seule idée universelle d'aujourd'hui est celle que le Vatican irradie ».

¹⁶ La faiblesse de la perception de l'identité nationale italienne est motivée aussi par la grande influence que l'Église catholique a eu en Italie. Par exemple, le Vatican, en tant que « État transnational », a eu recours aux mercenaires, alors que Machiavel critique le recours aux mercenaires : « L'armée est le signe que l'État existe par rapport à d'autres et est capable de subsister par rapport à d'autres. [...] Il est essentiel à cet égard que ces armées soient propres à l'État » (Terray, 2001).

Les Italiens se sont toujours adaptés à la fragmentation économique et politique de leur territoire. Aujourd'hui, il s'agit de s'adapter à l'inévitable fragmentation de l'identité introduite par la mondialisation. Cela facilitera peut-être le passage du concept de centralité des communautés contingentes à un nouveau type de fédéralisme qui abolit la politique institutionnelle officielle. Mais comme l'avait anticipé Aldous Huxley en 1945, la politique est déjà en crise face au progrès technologique¹⁷. Le *familismo amorale* a été souvent un antidote efficace pour lutter contre la politique de centralisation, qui place l'idée d'une grande nation avant les intérêts et les sentiments¹⁸.

Même si l'Italie « forte » n'existe pas, les Italiens sont unis entre eux par la mémoire et le secret partagé. Les Italiens existent et s'aliènent volontairement. Cette aliénation est entendue au sens de Brecht. Elle peut servir à éloigner les Italiens des nostalgies autoritaires. Les Italiens ont maintenant la possibilité de s'immerger dans un monde globalisant. Toutefois, ils ne peuvent pas oublier leurs croyances multiples, attitudes catholiques et anarchiques, comportements paradoxaux, spécialités et humeurs divers. Et, ils doivent surtout garder à l'esprit le sentiment partagé que le plus important, pour un italien, est justement de ne pas avoir d'identité nationale forte. Par ailleurs, le « nationalisme faible » des Italiens est un facteur positif à l'heure de l'intégration européenne, qui pourrait être le premier pas d'une transition vers une forme de gouvernement mondial¹⁹.

¹⁷ Huxley (1995) cité in Parrella (1998, p. 187) : « *Il progresso tecnologico al suo ritmo attuale si prende gioco di ogni progetto politico per quanto ingegnosamente elaborato, entro il giro, non di generazioni, ma di anni e talvolta perfino di mesi* ». / « Le progrès technologique à son rythme actuel se moque rapidement des projets politiques élaborés, en l'espace de quelques années, voire de quelques mois ».

¹⁸ Voir Procacci (1968). Sur le frontispice, on peut lire l'extrait suivant du dialogue de *La casa in collina* de Cesare Pavese :

– Professore, – esclamò Nando a testa bassa, – voi amate l'Italia?

Di nuovo ebbi intorno a me le facce di tutti: Tono, la vecchia, le ragazze, Cate. Fonso sorrise.

– No, – dissi adagio, – non l'Italia. Gli italiani. /

– Monsieur le professeur, – dit Nando, en baissant la tête – vous aimez l'Italie ?

J'avais à nouveau les visages de tout le monde autour de moi : Tono, la vieille, les filles, Cate. Fonso sourit.

– Non, – je dis doucement, – Je n'aime pas l'Italie. J'aime les Italiens ».

¹⁹ Voir Diamanti (2000). Un phénomène emblématique du nationalisme faible est celui de David Baldacci, écrivain italo-américain qui, afin d'augmenter les ventes de ses livres en Italie, a du changer son nom en David Ford Baldacci pour ne pas être perçu comme « trop » italien.

L'Italie du futur ne sera peut-être qu'une idée, un concept, une suite de traces identitaires de *campanile*, noyés dans un contexte irrésolu et insoluble, européen ou mondial. Le futurisme, en tant que mouvement artistique et poétique du possible prônant l'exagération sensorielle, a ouvert la porte à la culture cybernétique et à la fragmentation de l'identité²⁰. Cependant, peut-on parler d'un néo-futurisme aujourd'hui? Oui et non. Oui, car il y a de nombreux indices du réveil de l'art, de la musique et de la littérature futuriste, comme par exemple la publication de la revue *Simultaneità*, à partir de 1997. Non, car le rêve futuriste des grandes vitesses, des réseaux « sans fil », des machines nomades communicantes, des hommes en symbiose avec la technologie est une réalité et non plus une simple possibilité idéologique. L'imagination sans fils, l'art, ainsi que la poésie, peuvent finalement entrer dans la vie quotidienne et contribuer à franchir la dernière frontière qui nous sépare de l'aliénation volontaire et heureuse²¹.

L'Italie sera, peut-être, une zone émotive indissoluble dans le *network* international, un ensemble flou composé de *temporary autonomous zones*, c'est-à-dire de groupes autonomes temporaires en dissolution informatique continue. Le destin de l'Italie est probablement le même que celui des autres nations contemporaines²². Quelle que soit sa forme, l'Italie se déclinera au pluriel. Les *it.aliens*, les hommes fragmentés et multipliés imaginés par les futuristes, seront peut-être une nouvelle sorte de navigateurs de l'espace cybernétique interplanétaire. Mais le futur aura déjà commencé depuis longtemps. Et le rêve futuriste sera simplement le présent.

²⁰ Si on regarde de près, aujourd'hui la nation la plus puissante de la Terre est une nation sans nom, une simple agglomération d'états différents, avec une identité nomade et fragmentée. Même ses adresses *e-mail* n'indiquent pas un pays (comme c'est le cas pour *fr* = France, *it* = Italie, etc.), mais un domaine : *com*, *edu*, *gov*, *org*, etc.

²¹ L'art et la poésie enrichissent notre capacité de percevoir ce qui nous entoure. L'art provoque un effet de « défamiliarisation » qui essaie de corriger le cours naturel du type cognitif, comme s'il percevait chaque chose comme un objet inconnu jusqu'alors. Umberto Eco indiquait dans *Opera Aperta* que le terme de *priëm ostranneniïa*, employé par les formalistes russes, signifie « rendre étrange, rendre différent, détacher des habitudes. L'effet d'étrangeté ne doit pas être pris dans son acception baroque et ne veut pas dire qu'on remplace le simple par l'élaboré ; il signifie : « s'écarter de la norme », saisir le lecteur grâce à un artifice qui s'oppose à ses habitudes perceptives ou intellectuelles, et fixe son attention sur l'élément poétique proposé » (Eco, 1962, p. 34). Voir aussi Chklovski in Todorov (1966). Pour l'aliénation heureuse ainsi que pour la renonciation volontaire à l'identité, voir Remotti (1996).

²² Voir Hardt et Negri (2000, p. 45-46) : « Car la mondialisation proclamée des échanges économiques et culturels s'accompagne de l'apparition d'une forme nouvelle de souveraineté, décentralisée et déterritorisée, qui se substitue à l'État-nation et étend son emprise par-delà ses frontières. [...] Nomadisme, désertion ou exode ne constituent qu'un premier moment du combat contre l'organisation impériale de l'exploitation et ses mécanismes bio-politiques de contrôle : à l'horizon, la formation d'une humanité hybride et métissée peut encore faire espérer des lendemains qui chantent. [...] Il s'agit désormais, non de s'approprier de l'État – illusion pernicieuse – mais de redonner à la multitude son pouvoir constituant ».

Bibliographie

ARDICCIÓN R. (1997), *divino con media*, Rennes : Lurpi.

BARZINI L. (1992), s. t., *La Stampa*, 5 janvier 1954. In F. MONTELEONE, *Storia della radio e della televisione in Italia*, Venezia : Marsilio.

BERARDI F. (BIFO) (1995), *Internet e il futuro della comunicazione*, Roma : Castelvechi.

BERARDI F. (BIFO) (1991), *Politiche della mutazione. Immaginario cyberpunk nel paesaggio paradigmatico*, Milano-Bologna : Synergon.

BETTETINI G. (1980), *American Way of Television. Le origini della tv in Italia*, Firenze : Sansoni.

CHKLOVSKI V. (1966), « L'art comme procédé » [1917], in T. TODOROV, *Théorie de la littérature. Textes des formalistes russes*, Paris, Seuil, p. 84-96.

CIONINI L. (1991), *Psicologia cognitiva*, Roma : La Nuova Italia Scientifica.

CUTINELLI-RENDINA (2001), « Quelle religion pour les modernes ? », *Magazine littéraire*, n° 397, avril.

DE MARIA L. (1981[1973]), *Marinetti e il futurismo*, Milano : Mondadori.

DIAMANTI I. (2000), « Ha ancora un senso parlare di nazione ? », *Limes*, n° 2.

ECO U. (1997 [1980]) *Il nome della rosa*, Milano : Bompiani.

ECO U. (1962), *Opera aperta*, Milano: Bompiani.

FORGACS D. (1992), *L'industrializzazione della cultura italiana (1880-1990)*, Bologna : Il Mulino.

GALLI DELLA LOGGIA E. (1996), *La morte della patria*, Roma-Bari : Laterza.

GUERRI G. B. (1997), *Antistoria degli italiani*, Milano : Mondadori.

GUNDLE S. (1995), *I comunisti italiani fra Hollywood e Mosca*, Firenze: Giunti.

GUNDLE S. (1986), « L'americanizzazione del quotidiano. Televisione e consumismo nell'Italia degli anni Cinquanta », *Quaderni Storici*, n° XXI.

HAEBERLI P. et KARSH B. (1997), « Programmatori futuristi », *Simultaneità*, n° 1.

HARDT M. et NEGRI A. (2000), *Empire*, Paris : Exils.

HELLEMANS F. (sans date), « Toward Techno-Poetics and Beyond. The Emergence of Modernist Avant-Garde Poetics out of Science and Mediatechnology », www.brakkehond.be/redactie/frank.html.

HUXLEY, A. (1995), *La filosofia perenne*, trad. it., Milano: Adelphi.

JACOB C. (1991), « Veyne l'iconoclaste », *Magazine littéraire*, n° 285, février.

JEMOLO A. C. (1969), *Anni di prova*, Venezia : Neri Pozza.

JOLY A. (1981), *Il futurismo e la filosofia*, d'un tract bilingue (italien/français) sous la direction du Mouvement Futuriste, juillet 1912. In L. DE MARIA, *Marinetti e il futurismo*, Milano : Mondadori.

LEPRE A. (1993), *Storia della prima Repubblica. L'Italia dal 1942 al 1992*, Bologna : Il Mulino.

LUCINI G. P. (1913), « Come ho sorpassato il futurismo », *La Voce*, n° 15, 10 avril.

MARINETTI F. T. (1981a), *Lo splendore geometrico e meccanico e la sensibilità numerica*, manifeste futuriste du 18 mars 1914. In L. DE MARIA, *Marinetti e il futurismo*, Milano : Mondadori.

MARINETTI F. T. (1981b), *Contro l'amore e il parlamentarismo*, manifeste futuriste du 11 janvier 1911. In L. DE MARIA, *Marinetti e il futurismo*, Milano : Mondadori.

MARINETTI F. T. (1981c), *L'Uomo moltiplicato e il Regno della Macchina*, manifeste futuriste dell'11 gennaio 1911. In L. DE MARIA, *Marinetti e il futurismo*, Milano : Mondadori.

MARINETTI F. T. (1981d), *Distruzione della sintassi – Immaginazione senza fili – Parole in libertà*, manifeste futuriste du 11 mai 1913. In L. DE MARIA, *Marinetti e il futurismo*, Milano : Mondadori.

MARINETTI F. T. (1981e), « Il teatro di varietà », manifeste futuriste publié par le *Daily-Mail* du 21 novembre 1913. In L. DE MARIA, *Marinetti e il futurismo*, Milano : Mondadori.

MARINETTI F. T. (1981f), préface futuriste à G. P. LUCINI, *Revolerate*, Milano, Edizioni di Poesia, 1909. In L. DE MARIA, *Marinetti e il futurismo*, Milano : Mondadori.

MARINETTI F. T. (1922), « Il tattilismo », *Il Futurismo*, 11 janvier.

MARINETTI F. T., CORRA B., SETTIMELLI E., GINNA A., BALLA G., et CHITI R. (1981), *La cinematografia futurista*, manifeste futuriste du 11 septembre 1916. In L. DE MARIA, *Marinetti e il futurismo*, Milano : Mondadori.

MUSSAPI R. (1987), « Poésie : la nouvelle génération », *Magazine littéraire*, n°237, janvier.

PALAZZESCHI A. (1981), *Il controdolore*, manifeste futuriste du 29 décembre 1913. In L. DE MARIA, *Marinetti e il futurismo*, Milano : Mondadori.

PAPINI G. (1915), « Futurismo e Marinettismo », *Lacerba*, n° 7/3.

PARRELLA B. (1998), *gens electrica*, Milano : Apogeo.

PIRANDELLO L. (1992 [1926]), *Uno, nessuno e centomila*, Milano : Mondadori.

PRATELLA B. (1981), *La musica futurista*, manifeste « technique » futuriste du 29 mars 1911. In L. DE MARIA, *Marinetti e il futurismo*, Milano : Mondadori.

PREZZOLINI G. (1923), « Fascismo e Futurismo », *Il Secolo*, 3 juillet.

PROCACCI G. (1968), *Storia degli italiani*, Roma-Bari : Laterza.

REMOTTI F. (1996), *Contro l'identità*, Roma-Bari : Laterza.

RICCIO B. (2000), « I futuristi dimenticati di Firenze », *La Repubblica*, 13 mars.

ROVATTI P. A. et VATTIMO G. (1983), *Il pensiero debole*, Milano : Feltrinelli.

RUSSOLO, L. (1981). *L'arte dei rumori*, manifeste futuriste du 11 mars 1913. In L. DE MARIA, *Marinetti e il futurismo*, Milano : Mondadori.

SALVATORI D. (1995), *Tu vuo' fa' l'americano*, Napoli : Pironti.

TERRAY E. (2001), « Machiavel : un précurseur de Clausewitz », *Magazine littéraire*, n° 397, avril.

VERDONE M. (1994), *Il futurismo*, Roma : Newton & Compton.

Notice biographique :

Renzo Ardiccioni est né en Italie en 1961. Il est titulaire d'une *Laurea in lettere* (Docteur ès lettres - Università di Firenze), d'une maîtrise et d'un doctorat en Sciences de l'information et de la communication (Université de Rennes 2). Il poursuit ses recherches tout en travaillant comme enseignant en Italie, en France et aux États-Unis. Il est membre de la SFSIC (Société Française des Sciences de l'Information et de la Communication) et de la SIES (Société des Italianistes de

l'Enseignement Supérieur). Renzo Ardiccioni est actuellement enseignant de psychologie de la communication à l'ICR, Université de Ker Lann et de communication interculturelle à l'IUT de Laval, Université du Maine.



LA PHILOSOPHIE DE CORNELIUS CASTORIADIS : POUR UNE CRITIQUE DES CONCEPTIONS CYBERNÉTIQUES/INFORMATIONNELLES DE LA SUBJECTIVITÉ

Dominique Trudel

Université de Montréal

Résumé :

L'émergence du paradigme cybernétique est à la base des révolutions scientifiques du siècle dernier et de celles qui risquent de bouleverser le prochain, notamment dans le domaine de l'ingénierie génétique. Dans le cas particulier des sciences de la communication, la place prépondérante du couple cybernétique/théorie de l'information dans son épistémologie particulière et ses prémisses apparaît inégalée. Mais l'évolution disciplinaire se faisant, une distance confortable s'installe bientôt entre une science et ses radicalités, si bien qu'elles ne sont que trop rarement remises en cause. L'objectif de cette contribution est double. En premier lieu, il s'agit de revenir aux sources premières de la théorie cybernétique afin d'en exposer la dimension la plus fondamentale : celle de la conception du sujet qu'elle véhicule. En second lieu, il apparaît nécessaire d'exposer les problèmes soulevés par une telle conception du sujet et de proposer une alternative. À ce titre, l'œuvre du philosophe Cornelius Castoriadis est porteuse d'une critique virulente à l'encontre de la cybernétique tout comme d'un projet social concurrent qui questionne jusqu'aux catégories les plus essentielles de toutes : celles de la politique, de la vie et de la mort.

1. Introduction

1.1 Les conceptions modernes de la subjectivité

Depuis Descartes et sa célèbre formule « Je pense donc je suis », la question du sujet ne cesse de tirailler la philosophie occidentale moderne¹. Cette maxime affirme l'existence première du *cogito*, mais introduit également le principe du doute systématique dont fera l'objet ce même

¹ Évidemment, la problématique du sujet est déjà présente dans la philosophie grecque antique, notamment chez Aristote dans les *Catégories*. Afin de circonscrire mon analyse, je concentrerai mes remarques introductives dans le cadre – plus restreint mais déjà gigantesque – d'une mince parcelle de la modernité.

cogito, quant à son origine ou sa substance. Le sujet réflexif cartésien marque aussi le début d'une tradition « moderne » où rationalité et capacité d'agir s'incarnent dans un sujet contenant les limites de sa subjectivité, et ce, à l'intérieur même de son corps biologique. En effet, le dualisme cartésien, bien qu'il admette que corps et esprit correspondent à des substances différentes, l'une physique et l'autre métaphysique, soutient une relation étroite, sinon parfaite entre corps et subjectivité : « L'âme de l'homme est réellement distincte du corps, et toutefois qu'elle lui est si étroitement conjointe et unie, qu'elle ne compose que comme une même chose avec lui » (Descartes, 1974, p. 12).

Suite aux fragmentations disciplinaires, la problématique du sujet, dont l'avènement est une conséquence directe de la rationalité et de la distinction sujet/objet, a colonisé les champs émergents des sciences sociales et des sciences naturelles. Mais à cette première fragmentation fait bientôt écho une seconde, celle du lieu même de la subjectivité. En effet, déjà chez Marx, la subjectivité passe du corps biologique au corps social. C'est ainsi que dans *L'idéologie allemande*, Marx affirme que : « L'essence humaine n'est pas une abstraction inhérente à l'individu singulier. Dans la réalité, c'est l'ensemble des rapports sociaux » (Marx, 1988, p. 52). La production mécanisée transforme les rapports sujet/objet; c'est l'ouvrier qui devient l'accessoire de la machine, et non plus l'inverse. C'est en définitive la raison d'être du projet révolutionnaire : libérer le sujet des rapports sociaux aliénants afin qu'il retrouve un « être-soi » véritable. Si le sujet existe seulement au carrefour des rapports sociaux, il y a bien un sujet normatif a priori et a posteriori de ces mêmes rapports. En ce sens, certaines conceptions postmodernes de la subjectivité peuvent être situées sur un continuum – et non pas en opposition – avec Marx. Les changements possibles des configurations sujet/objet entrevues par Marx conduisent logiquement à l'abandon de toutes conceptions essentielles du sujet et de son rapport à l'Histoire. L'essence humaine, encore présente chez Marx, se dissout dans l'infinité des combinaisons sujet/objet envisageables. Par exemple, la notion d'hybridité chez Bruno Latour évacue complètement l'essence des notions de sujet et d'objet pour mettre l'accent sur une capacité d'agir radicalement situationnelle où humains et non-humains (re)combinent leurs buts et font constamment émerger de nouveaux acteurs-réseaux instables (Latour, 1999).

Cette brève discussion des conceptions de la subjectivité a su mettre de l'avant les oppositions constitutives de cette question philosophique : la subjectivité, dernier repli intérieur ou extériorité pleinement dépliée? Exercice du libre arbitre ou espace socialement déterminé? Mais ces oppositions, souvent réduites à un dilemme artificiel entre « modernité » et « postmodernité », ne résistent pas à l'analyse. Par exemple, on voit bien comment chez Marx est déjà présente la logique qui conduira à l'élaboration des conceptions « postmodernes » de la subjectivité. Ces dilemmes constituent davantage les deux faces d'une même médaille qu'ils ne forment une réelle alternative, échouant à rendre compte de la richesse de la question de la subjectivité. Car au-delà des catégories existantes, la subjectivité demeure une des rares questions authentiques, c'est-à-dire, suivant Castoriadis, « une de ces questions qui doivent rester ouvertes à jamais » (Castoriadis, 1986, p. 283).

1.2 La matrice cybernétique

Au milieu du vingtième siècle, le projet cybernétique et ses concepts d'information, de *feedback* et d'entropie marquent une révolution dans la science et la technique moderne. Il s'agit d'un véritable changement paradigmatique, non seulement dans le sens kuhnien du terme, où une communauté disciplinaire modifie ses prémisses, mais aussi en tant que matrice d'une représentation totale du monde, en tant que modèle interprétatif général à l'intérieur duquel la subjectivité se réfléchit et se performe (Lafontaine, 2004, p. 16). La cybernétique interroge la question de la subjectivité depuis une perspective nouvelle, à la fois technique et théorique. Certaines innovations découlant directement des concepts cybernétiques, notamment en génétique et en informatique, reviennent aujourd'hui poser la question du sujet. Jusqu'à quelle limite un humain augmenté techniquement est-il toujours humain? Quel est le sens de la traditionnelle distinction sujet/objet pour un cyborg? Déjà aux fondements de la cybernétique, la volonté de Wiener de rassembler toutes les sciences au sein d'une nouvelle transdiscipline, tout comme certaines propositions audacieuses (par exemple, l'analogie homme-machine) appellent à reconsidérer, une fois de plus, la question du sujet.

L'objectif de cette contribution est double. En premier lieu, il s'agit de cerner une conception cybernétique/informationnelle de la subjectivité. Dans la diversité cybernétique, c'est chez

Bateson que la question du sujet se pose avec le plus d'acuité. Bateson est l'un des cybernéticiens les plus importants. Il est présent aux balbutiements de la cybernétique (les premières conférences de la fondation Macy) à titre de seul représentant des sciences humaines, en compagnie de son épouse, l'anthropologue Margaret Mead. C'est aussi le premier qui transgresse l'interdiction de Wiener – « la cybernétique comme science du contrôle et de la communication chez l'animal et la machine » (Wiener, 1948) – quant à l'application des concepts cybernétiques dans une science de l'homme, notamment dans ses travaux sur l'alcoolisme et la schizophrénie. Déjà dans son œuvre anthropologique antérieure, Bateson explique des comportements sociaux dans des notions – par exemple la schismogenèse² – que l'on peut qualifier de « précybernétiques ». Bref, Bateson est au cœur de la révolution cybernétique en sa qualité de spécialiste des sciences humaines. C'est donc bien à lui que l'on doit poser la question du sujet cybernétique, surtout si l'on considère l'impact transdisciplinaire qu'a eu son œuvre³. J'expérimenterai aussi un commentaire sur Bateson et le politique. Je dis « expérimenter » car très peu de textes abordent ce thème et la réponse qu'apporte Bateson à la question préalable du sujet rend difficile une articulation politique de sa pensée.

En second lieu, et c'est l'objectif principal de cet essai, j'explicitai la critique formulée par Cornelius Castoriadis à l'encontre des conceptions cybernétiques/informationnelles de la subjectivité et du concept même d'information, tout en exposant l'alternative sujet/politique qu'elle suggère. Castoriadis est une figure intellectuelle marquante de la seconde moitié du siècle. Fondateur de *Socialisme ou Barbarie*⁴, philosophe, économiste et psychanalyste, il est le premier intellectuel français à s'opposer à Staline, et ce, dès 1949. Son œuvre permet d'appréhender la cybernétique d'un angle original et de penser la subjectivité à l'extérieur des catégories éculées. Je nuancerai sa critique en montrant comment certains aspects font résonance avec un courant de la seconde cybernétique, autour du biologiste Francisco Varela. Ce rapprochement, loin d'invalider sa critique, met de l'avant l'extensibilité des concepts

² Le concept de schismogenèse, provient de la contraction de « schisme » et « genèse » et signifie *création dans la division*. Il est employé par Bateson pour signifier que l'existence d'un organisme est relative à la relation entre cet organisme et un autre. Il distingue la schismogenèse complémentaire, où les organismes évoluent dans des directions opposées, de la schismogenèse symétrique, où les organismes évoluent dans le même sens (Bateson, 1971).

³ Par exemple, la présente réforme du Ministère de l'Éducation du Québec semble héritée du principe batesonien selon lequel il est nécessaire « d'apprendre à apprendre ».

⁴ *Socialisme ou Barbarie* est un collectif formé autour de Castoriadis (qui écrit sous un pseudonyme) et de quelques collaborateurs célèbres (Jean-François Lyotard, Claude Lefort, Guy Debord) qui proposait un marxisme alternatif et non-bureaucratique à travers une revue éponyme publiée de 1949 à 1966.

cybernétiques, leur extraordinaire capacité à se remodeler – qui découle du relativisme épistémologique sur lequel ils sont érigés – et à intégrer la critique (Lafontaine, 2004, p. 21). Un bref retour sur les entretiens entre Castoriadis et Varela, publiés dans *Post-scriptum sur l'insignifiance*, est susceptible d'éclairer les rapprochements conceptuels ainsi que les différences essentielles entre les deux penseurs. Je conclurai en considérant les chemins de la pensée qui s'ouvrent alors, vers une reconsidération des prémisses épistémologiques les plus intimes des sciences de la communication.

2. Gregory Bateson et le sujet cybernétique

Il est important de percevoir combien votre propre bonheur est lié à celui des autres.
Il n'existe pas de bonheur individuel totalement indépendant d'autrui.

– *Le 14e Dalaï Lama*

Chez Bateson, la conception de la subjectivité s'érige sur une critique de Freud. La notion d'inconscient est reprise mais dans un sens nouveau, au sens d'une différence de degré de conscience, « comparable à la distinction entre vue perçante et vue floue » (Bateson, 1981, p. 121). Dans l'orthodoxie freudienne, l'inconscient est un lieu radicalement autre, siège des pulsions innées et du refoulé, en discontinuité avec le conscient et qui ne peut en constituer la porte d'entrée. L'investigation de l'inconscient doit donc passer par le rêve, l'acte manqué ou le mot d'esprit mais en aucun cas par des processus conscients (Roustang, 1997, p. 332-342). En transformant ainsi cette notion d'inconscient, Bateson la vide des conflits et des hiérarchies qui lui sont propres en les projetant plutôt à l'extérieur de l'intériorité subjective. En mettant l'accent sur la perception et les processus de communication au détriment des processus internes, Bateson déplace le lieu de la subjectivité. L'homme social et l'homme des profondeurs, qui coexistaient depuis Marx et Freud, se fondent l'un dans l'autre au détriment certain de la psychanalyse. C'est l'émergence du nouvel homme social et le début d'un processus que certains qualifient de « décentrement du sujet ». La nouvelle hiérarchie externe est formalisée par Bateson selon une logique de niveau. L'individu existe comme sujet à travers une hiérarchie d'apprentissage sur au moins quatre niveaux, voire davantage : (1) Réflexes et conditionnement stimulus-réponse; (2) Apprendre à recevoir des signaux; (3) Apprendre à apprendre à recevoir des signaux; (4)

Réaménagement structurel/spirituel de la pensée (Bateson, 1981, p. 137; Bateson 1977, p. 270-275). Les perceptions et les significations ne sont plus le résultat des processus cognitifs internes mais bien des éléments appartenants au contexte et à l'interaction même. Bref, le sujet n'est plus la source des processus de pensée ni leur aboutissement; il est totalement traversé par les processus informationnels (Lafontaine, 2004). L'ensemble de ces processus informationnels se recouvrent dans le méta-concept moniste de Bateson : l'esprit. L'esprit est le concept métaphysique de Bateson, un principe premier, une énergie, un peu comme la libido⁵ chez Freud mais à la différence que l'esprit ne connaît aucune clôture et existe au-delà de la matière. Dans *Vers une écologie de l'esprit*, Bateson tente plusieurs définitions du concept qui demeurent évidemment floues, puisque définir, c'est cerner, formuler un intérieur et un extérieur, ce que ne suppose justement pas esprit. Alors Bateson se débat « avec esprit » et dira que c'est « l'ordre ou le modèle qui sous-tend l'univers » ou encore ce qui transcende la dichotomie entre forme et substance (Bateson, 1977, p. 11-21). Conscient des limites de son concept et de sa dimension métaphysique, c'est avec humour que Bateson répond à ses critiques : « on ne comprend pas mon catéchisme » (Bateson, 1977, p. 12). Bref, Bateson est pleinement lucide vis-à-vis de la singularité épistémologique de sa démarche, ainsi que devant sa dimension religieuse. D'ailleurs, le concept batesonien d'esprit se rapproche du *vijñāna* bouddhiste, conceptualisation de la conscience niant la dualité corps/esprit ainsi que l'existence d'un « moi » interne.

En remettant en question la distinction sujet/objet de Descartes, l'un des fondements de la modernité, Bateson adopte une posture pour le moins paradoxale : faire de la science à partir d'un mode de connaissance préscientifique. À ce titre, la figure de Bateson est semblable au Don Quichotte raconté par Foucault. Coincé entre l'épistémè de l'analogie et l'épistémè classique, il est rupture épistémologique radicale :

Il est le héros du Même. Pas plus que de son étroite province, il ne parvient à s'éloigner de la plaine familière qui s'étale autour de l'Analogie. Indéfiniment il la parcourt, sans franchir jamais les frontières nettes de la différence, ni rejoindre le cœur de l'identité (Foucault, 1966, p. 60).

⁵ Chez Freud, la libido est nécessairement orientée vers un objet particulier, que ce soit le « sujet » lui-même (libido du moi ou libido narcissique) ou un autre « objet » (libido d'objet) (Freud, 1969).

Loin d'être le talon d'Achille de la pensée de Bateson, cette épistémologie constitue le principe même d'une démarche complètement assumée : « À vrai dire, cette hypothèse d'après laquelle le microscopique reflétera le macroscopique est une justification majeure de la plupart de nos procédures de tests » (Bateson, 1981, p. 144). Ainsi, Bateson rejoint les rationalistes du seizième siècle, tels Spinoza ou Leibniz.

2.1 De la subjectivité au politique

Il est difficile d'articuler un projet politique à partir de la conception batesonienne de la subjectivité. De son point de vue, le politique n'est pas le projet du sujet mais une complète immanence qui le transcende. Cette mise en proximité de la transcendance et de l'immanence n'est pas fortuite. Il s'agit ici de signifier que ce ne sont pas des concepts antinomiques mais plutôt deux versants d'un absolu – dans ce cas l'esprit batesonien – qui ne saurait en aucun cas rencontrer de limites⁶. En cela, penser la politique avec Bateson nous conduit à la célèbre formule du philosophe Anaxagore selon laquelle « Tout est dans tout »; et Sainte-Beuve d'ajouter « et vice-versa! ». Mais tout le projet politique moderne (l'État-nation, le droit, la bureaucratie, etc.) s'est justement construit contre la transcendance divine et l'épistémologie même qui permet de construire le politique est le refus de la transcendance métaphysique. C'est le cas par exemple chez Hannah Arendt, pour qui l'autorité absolue et le domaine politique s'excluent mutuellement (Arendt, 1958, p. 65). L'intériorité subjective est ce qui permet d'opposer, de contrebalancer les forces de l'univers social et donc, au politique de se constituer. En ce sens, une pensée politique batesonienne est bien « prémoderne » (Lafontaine, 2004, p. 218), voire « prépolitique ».

Par ailleurs, les cybernéticiens de la première heure ne se préoccupaient pas de politique, un des rares sujets tabous des conférences Macy. Bateson lui-même semblait spécialement réfractaire à l'instrumentalisation politique des sciences sociales (Lafontaine, 2004, p. 65). Il ne s'est donc pas véritablement engagé dans le débat politique, si ce n'est qu'à un seul moment, à la fin de sa vie, où il a dénoncé les politiques pédagogiques de l'Université de Californie. Sa critique,

⁶ Sartre utilise d'ailleurs l'expression immanence-transcendance (avec un trait d'union) dans *Critique de la raison dialectique*.

rapportée par Brunet, est la suivante : « On apprend à l'Université une seule vérité, qui a eu raison et qui a eu tort » (Brunet, 1988, p. 230). On remarque donc la continuité de son engagement avec son œuvre scientifique et le relativisme épistémologique qui la caractérise (Brunet, 1988). Curieusement, ce relativisme épistémologique conduit à une politisation de la science (Proulx, 1988) : en effet, dès que l'on conçoit la science comme l'affaire de plusieurs vérités concurrentes, le partage paradigmatique d'une vérité apparaît comme un choix politique résultant de rapports de pouvoir qui existent indépendamment de la véracité particulière d'une vérité. Pour poursuivre l'analogie avec Foucault, il est possible d'évoquer sa notion de savoir-pouvoir : « un instrument permettant d'analyser [...] le problème des rapports entre sujets et jeux de vérité » (Foucault, 1994, p. 718). C'est à mon sens les deux façons de comprendre Bateson et le politique. D'une part, sa science rejette l'opposition sujet/objet qui fonde la politique moderne comme projet d'un nouveau sujet politique. D'autre part, son relativisme politise la science, domaine de la vérité s'il en est un. Voilà un véritable cas de double contrainte batesonienne! C'est donc à juste titre que Serge Proulx pose la question du « paradoxe du pouvoir » : si on accepte la vision batesonienne et immanente du politique, cela nous conduit-il à adopter une attitude passive vis-à-vis de ceux qui président aux rapports de forces? (Proulx, 1988, p. 225). Bref, il pourrait s'avérer extrêmement périlleux de fonder une praxis politique à partir de la pensée de Gregory Bateson. En nous projetant dans une situation de double contrainte, une telle conception risque de n'aboutir sur aucune praxis politique, ou si peu, comme c'est le cas pour Bateson lui-même, fidèle au principe de « non-agir » du bouddhisme zen.

3. Cornelius Castoriadis : Le sujet comme projet

Pour Castoriadis, la question du sujet est nécessairement celle d'un projet (Castoriadis, 1990b, p. 118). Bien que l'individu soit irréductible à sa définition sociale, il ne peut s'en extraire complètement, être considéré à l'extérieur d'un rapport au monde. De la même façon, le social est irréductible à l'individu (Castoriadis, 1997, p. 26). C'est seulement à l'interface individu/société que la question du sujet émerge. Il s'agit donc d'une seule et même question à laquelle Castoriadis apporte une réponse unique, celle du projet d'autonomie.

3.1 De l'essence à l'autonomie - Penser le sujet

Dans la pensée de Castoriadis, on distingue deux ontologies, deux « modes d'être » : l'ensembliste-identitaire et le social-historique. L'ensembliste-identitaire est subordonné au social-historique. Celui-ci est le fruit de l'institution d'un « pour soi » particulier, c'est-à-dire l'exercice même de l'*autonomie*. Cette institution d'un « pour soi » est susceptible de s'effectuer à six différents niveaux : celui du vivant, de la psyché, de l'individu socialement fabriqué, du sujet humain, de la société « elle-même » et de la société réflexive (Castoriadis, 1990b). À chacun de ces niveaux, une instance subjective exerce ce « pour soi » et fait émerger un monde propre, un cosmos, un social-historique particulier. La relation d'un « pour soi » avec le social-historique qu'il crée est une correspondance absolue, cosmologique. À l'intérieur de ce monde, c'est l'ontologie ensembliste-identitaire qui s'établit. Si nous prenons l'exemple suivant : « Je regarde le joli nuage blanc », le « blanc » n'a de sens qu'en tant que catégorie instituée par le « je » dans et par ce monde social-historique particulier.

Précisons maintenant comment le concept d'autonomie s'actualise dans le « pour soi » à trois de ces différents niveaux, celui de la psyché humaine, celui de la société réflexive et celui du vivant.

Au fond de la psyché humaine, dans l'inconscient – qui est ici entendu comme lieu radicalement autre – se trouve un magma, une espèce d'énergie en fusion semblable à la libido freudienne. Ce magma ne peut pas être décomposé, c'est un lieu où s'affrontent les différentes instances du sujet humain : le Ça, le Moi et le Surmoi. Ces micro-sujets sont constitutifs du sujet et forment son fond psychanalytique. En tant qu'instances subjectives possédant un « pour soi », ils n'ont cesse de créer des mondes et des buts qui leurs sont propres (Castoriadis, 1990b, p. 118). Ainsi, dans *Sujet et vérité dans le monde social-historique*, Castoriadis écrit :

L'unité (du sujet) en ce sens est l'unité d'un ring dont les boxeurs font partie sans pouvoir en sortir ou, encore mieux, l'unité d'un combat du début à la fin et avec toutes les parties prenantes, y compris l'arbitre et peut-être des spectateurs intérieurs (Castoriadis, 2002, p. 201).

C'est dans ce fond psychanalytique que réside l'essence, la substance du sujet; ce que Castoriadis nomme aussi l'imaginaire radical. L'imaginaire est « radical » par opposition à l'imaginaire commun – celui par lequel la proposition « le joli nuage blanc » évoque l'*image* de ce nuage – qui est second. Rien ne préexiste l'imaginaire radical : « cette imagination vient avant la distinction du "réel" et de "l'imaginaire" ou "fictif". Pour le dire brutalement, c'est parce qu'il y a imagination radicale [...] qu'il y a pour nous "réalité" et telle réalité » (Castoriadis, 1997, p. 228). L'imaginaire radical s'incarne toujours dans l'imagination de quelque chose, il fait surgir une première représentation à partir de rien. C'est la source indéterminée de création *ex nihilo* , « ce soi qui se fait être sans encore être, c'est le Sans Fond, le Chaos, l'Abîme de l'être humain » (Castoriadis, 1997, p. 61). Si nous reprenons notre exemple, le « joli nuage blanc » n'existe pas à l'extérieur de l'imagination radicale. Le « joli nuage blanc » n'est pas un élément de sens prêt à être reçu dans la passivité. C'est seulement à travers l'imaginaire radical – qui « fait être » quelque chose qui n'existe pas « réellement » – que le nuage « est » « blanc » et « joli ». Dans la réalité du monde physique, il n'y a pas de couleurs et encore moins de catégories esthétiques. Il y a seulement des atomes, des ondes électromagnétiques, etc. En d'autres mots :

Le quale sensible, les fameuses "qualités secondaires" sont une pure création de la sensibilité, c'est-à-dire de l'imagination dans sa manifestation le plus élémentaire, donnant une forme, et une forme spécifique, à quelque chose qui, "en soi", n'a aucune relation avec cette forme (Castoriadis, 1997, p. 234).

Cette conception de l'essence du sujet est diamétralement opposée à celle de Bateson, qui, à travers son concept moniste d'esprit, dissout l'essence au-delà des limites de l'intériorité subjective et d'un projet politique covalent.

Le fond magmatique est donc susceptible de créer une multitude de différents mondes, chaque « pour soi » donnant lieu à une construction originale. L'individu ne peut donc pas, comme chez Bateson, être réduit complètement au social. L'individu et le social sont des institutions de l'imaginaire. La notion d'institution doit être comprise dans la polysémie des mots en « tion », c'est-à-dire des mots qui décrivent à la fois les processus et leurs résultats. Chaque institution particulière est le fruit d'un « pour soi » et construit un monde propre et la finalité de ce monde.

Sur les ruines de ce monde s'édifient constamment des mondes nouveaux qui ne sont pas *image de* mais plutôt :

[...] création incessante et essentiellement indéterminée de figures/formes/images, à partir desquelles seulement il peut être question de quelque chose. Ce que nous appelons réalité et rationalité en sont des œuvres (Castoriadis, 1975, p. 7).

Le projet d'*autonomie* est donc un processus par lequel, à partir du social-historique accumulé dans les instances de l'inconscient, il est possible de passer à la création d'un nouveau cosmos. En définitive, c'est en cette possibilité de s'abstraire du déterminisme social-historique que réside le projet d'autonomie. Ainsi, une société autonome, c'est « une société dans laquelle il est possible de penser, choisir, proposer une vérité à l'extérieur des institutions » (Castoriadis, 2002, p. 175).

Réfléchi à travers le prisme du projet d'autonomie, le concept cybernétique d'information n'a plus de sens. La notion d'information est liée à l'institution d'un certain monde propre de l'humain, situé historiquement. L'information n'est pas une donnée présente dans la nature et qu'il suffit de recueillir. C'est une catégorie qui existe seulement dans un monde institué, dans l'ensembliste-identitaire et qui n'est en aucun cas « naturelle » :

L'idée même d'information implique l'idée d'un pour soi, de quelqu'un pour qui telle occurrence est information – ce qui déjà présuppose que l'occurrence a) doit être captée et b) transformée en quelque chose pour le sujet puis c) entrer dans une matrice de signifiante. Un mathématicien rencontre un autre mathématicien et lui dit : j'ai enfin pu démontrer que tout corps fini est commutatif. Cela aurait été une information il y a cent ans, ça ne l'est aujourd'hui que pour un élève de terminale, et ça ne l'est pas du tout pour la concierge (dans le cas général) du mathématicien. Il n'y a information qu'étant donné une base pour laquelle elle fait sens en tant qu'information, qui lui octroie son caractère d'information (Castoriadis, 2002, p. 66).

Bref, le vivant construit son cosmos particulier et en aucun cas, des éléments de sens – de l'information – ne sauraient préexister. Ce que Bateson nomme information possède dans certains cas un « pour soi » qui lui est propre et est susceptible d'instituer un monde où la notion d'information ne fait aucun sens. C'est le cas par exemple de la cellule ou du ver de terre dont le « pour soi » aboutira à la création d'un monde où la catégorie d'information sera plus que jamais

épistémologiquement douteuse. Sans information à percevoir, il n'y a pas non plus d'apprentissage à faire. Tout apprentissage n'est envisageable qu'à l'échelle du l'ensembliste-identitaire. Si, comme le suggère Bateson, le comportement humain était seulement apprentissage, comment expliquer l'évolution sociale-historique? Pour Castoriadis, « l'apprentissage ne concerne que les fonctions de l'humain comme "pur animal" – préhension, station debout et marche, etc. – pour autant qu'il soit légitime de les séparer abstractivement du reste » (Castoriadis, 1997, p. 34). À partir de cette démonstration, c'est une simple déduction logique que d'affirmer que l'homme est qualitativement distinct de l'animal – de par le monde social-historique qu'il institue – d'où la pertinence de l'interdit de Wiener quant à l'application des concepts cybernétiques à l'homme. Cette question nous démontre l'ampleur de l'erreur de Bateson quant au fait humain, tout comme elle explique la difficulté de penser le politique à partir de son modèle. Ainsi, Castoriadis a doublement raison lorsqu'il affirme :

L'important et l'étonnant chez l'homme n'est pas tant qu'il apprend, mais précisément qu'il n'apprend pas. Il fait et refait les mêmes absurdités, tombe et retombe dans les mêmes amours malheureuses, querelles ou échecs professionnels sans rien apprendre du tout (Castoriadis, 2002, p. 95, cité dans Lafontaine, 2004, p. 80).

3.2 Une société autonome – Penser la politique

Dans sa vie, Castoriadis s'est fait un devoir d'incarner cet idéal d'autonomie. Ainsi, il a pensé à l'encontre de la plupart des « institutions » de son époque : Lacan, Althusser, Sartre, Foucault, Barthes, Deleuze et même, mourant, Bernard-Henri Lévy. À cette liste, nous pouvons déjà ajouter le nom de Bateson, et bientôt celui de Francisco Varela, dans une moindre mesure. Ce faisant, Castoriadis a mis de l'avant un projet social et politique original et conséquent à travers lequel il est possible d'appréhender le « pour soi » d'une société qui réfléchit sur elle-même.

Une société autonome ne peut pas non plus se concevoir en complète continuité avec Marx. D'une part, Castoriadis s'oppose à sa conception déterministe et téléologique de l'histoire :

L'histoire n'a pas plus de sens ou n'est pas plus de sens que le champ gravitationnel ne pèse quatorze kilos. C'est dans le champ gravitationnel que quelque chose peut peser quatorze kilos. De même, l'histoire est le champ dans

lequel le sens émerge, est créé par les humains. Et il est absurde, linguistiquement absurde, d'essayer de trouver un sens au champ dans et par lequel émerge le sens (Castoriadis, 2005, p. 94).

D'autre part, il s'oppose à la révolution des épigones de Marx : la bureaucratie stalinienne ne fait que fixer le social-historique, elle n'est pas du tout révolutionnaire : « révolution ne signifie pas des massacres, des rivières de sang, l'extermination des Chouans ou la prise du palais d'hiver » (Castoriadis, 2005, p. 18). Durant un moment, Castoriadis se range donc derrière les trotskystes : c'est l'idéal de la révolution permanente. Mais bien qu'il demeure fidèle à cet idéal révolutionnaire, il abandonne bientôt le mouvement. Trop de parti, trop de structures qui nuisent à l'exercice de l'autonomie :

L'expression socialisme d'État équivaut aux expressions cercle carré, solide à une seule dimension, etc. Elle n'a qu'une fonction idéologique, faire oublier que le régime russe et les autres régimes similaires n'ont rien à voir avec le socialisme (Castoriadis, 2005, p. 131).

La révolution demeure toutefois le véritable projet. Toujours dépasser le marxisme sur sa gauche : faire la révolution de la révolution. En ce sens, le projet de Castoriadis est plus proche de l'avant-garde situationniste ou encore du luxembourgeoisisme. Chez Marx, la révolution est surtout une question d'évolution. Jusqu'au grand jour, elle s'écoule tranquillement dans sa marche implacable et rythmée. Castoriadis lui oppose une conception de l'histoire et de la révolution réductible à l'imaginaire radical. L'affixe – *rêve* – de révolution signifie sa dimension imaginaire tandis le suffixe – *tion* – renvoie autant au résultat qu'au processus, tout comme lorsque Castoriadis emploie « institution ». Quant à une hypothétique fin de l'histoire, étrange idée déjà présente chez Marx et si caractéristique de la théorie postmoderne, Castoriadis écrit : « Il n'y a pas et il n'y aura jamais d'état définitif de la société. L'encre avait à peine séché sur les textes de Fukuyama que leur idiotie était bruyamment démontrée par l'histoire (Castoriadis, 2005, p. 20).

Sa conception particulière de la mort est susceptible d'éclairer le projet d'autonomie. Pour lui, la mort est un événement éminemment politique :

Toute vraie politique, en tant qu'elle vise l'institution de la société, est aussi une politique de la mort [...] une société autonome ne pourra être réalisée que lorsque

les humains seront capables d'affronter jusqu'au bout et sans fétiches leur mortalité (Castoriadis, 2002, p. 146).

Vaincre sa peur sans jamais tomber dans les fétiches peut sembler difficile. C'est à la mesure du projet d'autonomie et de l'exigence de s'abstraire du social-historique. En définitive, c'est dans le narcissisme, dans un retour à soi, que réside le projet d'autonomie. La mort peut s'avérer le moment du choix : mourir pour conserver l'image de soi et chérir le projet d'autonomie politique, ou alors vivre dans un monde où le « moi » n'a aucune dimension transcendante, aucun sens? Pour Castoriadis, l'exemple de Socrate est signifiant; il vaut mieux mourir que de vivre à l'extérieur du projet de l'autonomie :

C'est pour cela que Socrate accepte de mourir – et c'est pour cela qu'en mourant il se sauve aussi. Il se sauve pour lui-même; il sauve son image, triomphant retour de l'auto-finalité dans la disparition de son "sujet". Mais il sauve aussi quelque chose pour nous ; affirmation également triomphante de la sublimation, racine et condition continuée de la vie historique nourrie par tant de morts volontaires (Castoriadis, 1990a, p. 225).

Encore une fois, on ne saurait trouver de vision plus antagonique que celle mise de l'avant par Bateson et la philosophie bouddhiste pour qui la mort est une question que l'on refuse de se poser, une chimère. La mort n'est qu'un mouvement dans l'esprit.

3.3 Castoriadis et la seconde cybernétique de Francisco Varela – Penser le vivant

C'est dans sa conception du vivant que Castoriadis flirte avec la seconde cybernétique, aussi appelée « cybernétique de la cybernétique ».⁷ En effet, il conçoit le « pour soi » de toute entité vivante comme limité par différents facteurs : sa perception, sa biologie, ses capacités de computation, etc. Il conçoit le vivant avec le concept de clôture du biologiste chilien Francisco Varela (1989) qui implique une façon de penser le vivant en tant que tel, comme domaine autonome, à l'extérieur de toutes relations (Castoriadis, 2004, p. 98-99). La clôture apparaît clairement en opposition au monisme de Bateson – au « tout est dans tout ». Pour Castoriadis,

⁷ Il est intéressant de considérer ce passage d'une cybernétique à l'autre comme une forme de réalisation autopoïétique. Le principe de *feedback* existe déjà; il est potentiellement applicable à soi et ce mouvement est similaire à ce que pourrait être un « pour soi » de la cybernétique actualisée.

« le psyché est dans le psyché et le vivant est dans le vivant », tout simplement (Castoriadis, 1990b, p. 121).

La cybernétique de second ordre est surtout associée à la biologie de Varela et de Maturana. Le principe central de leur pensée est l'autopoïèse, c'est-à-dire le principe cybernétique de *feedback* appliqué d'un vivant à lui-même, un *feedback* auto-référentiel (au lieu d'un *feedback* hétéro-référentiel). C'est en fait le passage d'une cybernétique du contrôle de l'autre à une cybernétique du libre, de la création de soi. Est-ce donc d'un nouveau sujet cybernétique dont il est question, capable de réflexivité et animé d'une vie intérieure? Non. L'épistémologie de Varela est construite à partir du concept bouddhiste⁸ de *sunyata* qui signifie « absence de soi » ou encore « absence de fondement absolu » (Duquaire, 2003, p. 20). Chez Castoriadis, le sujet a un fond psychanalytique : c'est l'instance magmatique⁹.

Aussi, une différence capitale existe dans leur conception du vivant. Castoriadis est tenant de la thèse d'Adolf Portmann selon laquelle l'homme est qualitativement distinct de l'animal (Portmann, 1990). Pour Portmann, le vivant n'est pas le résultat du hasard ou encore de l'adaptation. Le vivant, dans sa dimension biologique visible, est déjà le résultat d'un principe qu'il contient. Le biologique possède une « imagination élémentaire » qui organise sa formation, si bien que la forme visible est déjà le résultat de son autoreprésentation, est *image de* (Castoriadis, 1997, p. 260-261). En d'autres termes, l'apparence extérieure, la forme, est manifestation, représentation de l'intériorité et lui donne accès. Selon Portmann, c'est pourquoi les apparences du vivant sont si variées, alors que les organes internes se ressemblent davantage. Cette relation d'image entre l'intérieur et l'extérieur suppose l'établissement d'un monde propre puisqu'il n'y a pas d'image « atomique », sans mise en relation (Castoriadis, 1997, p. 260). Donc, chaque organisme vivant est dans le mode d'être social-historique. Évidemment, appréhender le vivant via son apparence extérieure est incompatible avec l'esprit batesonien, qui ne suppose pas ces catégories intérieur/extérieur.

⁸ À l'instar de Bateson qui s'y est grandement intéressé, Varela pratiquait activement le bouddhisme.

⁹ Castoriadis emploie l'expression *Sans-Fond* pour signifier les retranchements psychanalytiques du sujet. Ce *Sans-Fond* rencontre toutefois un fond, il est circonscrit à la psyché du sujet. Ce *Sans-Fond* est fondamentalement différent du *sans fond* de Varela qui, à l'instar du concept d'esprit chez Bateson, dépasse même les limites de la matière. En un sens, la notion de *clôture* est donc beaucoup plus *étanche* chez Castoriadis que chez son instigateur.

Chez Castoriadis, le *Sans-Fond* d'où jaillit l'imaginaire est « co-biologique » mais il est plus juste de dire que l'imaginaire détermine le biologique que l'inverse. Chaque organisme est bien davantage que le social-historique. Sur les débris du monde ancien institué, du préexistant, il actualise des nouveaux mondes, des cosmos, des lieux autres. Chez Varela, l'énaction vise précisément à prendre conscience, à travers la méditation, du vide, de l'absence de cause première : il n'y a pas d'univers objectif précédent l'existence d'un sujet, ni de sujet précédent l'existence d'un univers objectif¹⁰. En d'autres mots, il n'y a pas d'ontologie émergeant avec le vivant (Duquaire, 2003). Le biologique demeure la réalité première de la vie spirituelle et n'est en aucun cas l'auto-représentation active de son *Sans-Fond*. Cette différence est illustrée par la question du langage. Chez Castoriadis, le langage est ce qui différencie l'homme de l'animal, radicalement; c'est aussi ce qui prouve l'existence de l'imaginaire radical humain, création *ex nihilo*, sans aucune stimulation extérieure (Castoriadis, 1990b, p. 123). Chez Varela, c'est exactement l'inverse : « le langage n'est pas a priori, il résulte d'un couplage structurel entre l'homme et son environnement » (Duquaire, 2003, p. 16). L'animal ne parle pas car ses rapports avec le monde extérieur ne sont pas assez riches et demeurent limités par le biologique. Donc, l'animal n'est pas qualitativement différent de l'homme, autre position proche du bouddhisme, où l'on considère que l'homme est susceptible de se réincarner en animal. Pire encore, à l'heure où la technoscience a les moyens de transformer radicalement le vivant, cette conception, en refusant de considérer une différence qualitative entre l'homme et l'animal, ouvre la boîte de Pandore des transformations génétiques artificielles appliquées à l'homme. Si on ne considère pas une différence de statut, il faut bien admettre que le clonage de Dolly est aussi éthique que celui de n'importe lequel des « humains », si la notion recouvre encore un quelconque sens. Cette question illustre aussi la puissance performative de la cybernétique : ses concepts fondamentaux permettant le développement des techniques dont l'application est par la suite garantie par ces mêmes concepts.

Quoiqu'il en soit, à la lecture des entretiens entre Castoriadis et Varela, leur bonne entente est manifeste, tout comme une certaine parenté conceptuelle et politique, ne serait-ce que dans cet idéal autonomiste et cet intérêt pour les relations corps/esprit (Castoriadis, 2004, p. 97-120).

¹⁰ Pour Castoriadis, la méditation au sens oriental du terme n'a aucun sens. Reprenant Husserl et Sartre, il fait sien le principe selon lequel « Toute conscience est toujours conscience de quelque chose ».

Varela et Castoriadis s'opposent tous deux à une conception du vivant hérité de l'analogie, ou pire, de l'ontologie avec l'ordinateur. Varela développe son concept d'autopoièse en réaction au modèle dominant du vivant hérité de la première cybernétique. Au vivant qui capte de l'information, il oppose le vivant qui « fait » l'information à partir de son existence propre et circonscrite (Castoriadis, 2004, p. 102).

Leur échange porte ensuite de la possibilité qu'un ordinateur puisse avoir un « pour soi » :

Y aura-t-il un jour un ordinateur suffisamment passionné, de lui-même et sans instructions, par la question de l'infinité des nombres premiers ou par la démonstration du fameux théorème de Fermat pour entreprendre une recherche là-dessus? (Castoriadis, 2004, p. 105).

Ils envisagent alors la construction d'un nouveau type d'ordinateur non-computationnel, non-logique, non-hérité de l'architecture de Von Neumann. Ils s'entendent pour dire qu'un tel ordinateur est susceptible de simuler la création humaine et de réussir le test de Turing¹¹. Mais pour Castoriadis, les mathématiques procèdent déjà de l'ensembliste-identitaire, c'est le propre d'un certain cosmos humain institué. Les mathématiques non-probabilistes – à partir desquelles un ordinateur de ce type serait construit – sont néanmoins des mathématiques et la simulation qu'elles peuvent produire n'est que simulation. Varela est plutôt d'avis que la nouvelle mathématique non-linéaire permet de faire émerger un cosmos propre, de passer outre l'ensembliste-identitaire (Castoriadis, 2004).

Leur dialogue s'achève sur le politique. Castoriadis détaille son projet d'autonomie et explique comment celui-ci fait sens en regard de cette théorie du vivant. Varela est d'accord, mais affirme qu'il ne prend pas la question sous cet angle. En bon sujet multiple, il préfère distinguer son activité scientifique de son agir citoyen. Il se montre aussi beaucoup plus prudent quant aux implications politiques de sa pensée, ce qui n'est pas sans évoquer l'attitude de... Gregory Bateson.

¹¹ Le test de Turing est une épreuve d'imitation qui consiste en une conversation textuelle entre un homme et une machine où la machine doit réussir à imiter un humain aux yeux d'un humain.

4. Conclusion : Repenser la communication avec Castoriadis

La question du sujet s'est polarisée autour de quelques catégories stériles : « modernité » vs. « postmodernité », « libre arbitre » vs. « déterminisme », « essentialisme » vs. « constructivisme ». Ce type d'alternative exagère l'opposition réelle de ces positions et contribue à clore la question du sujet davantage qu'à l'ouvrir. À mon sens, la philosophie de Cornelius Castoriadis transcende ces catégories. Son parcours parsemé de controverses témoigne d'une pensée autonome, vivante et critique. Elle est critique car elle pose le sujet comme a priori absolu au monde social-historique, qu'il *peut* et surtout qu'il *doit* constamment reconstruire. Elle est aussi critique au sens de l'expression médicale « état critique ». Alors que les philosophes annonçaient la fin (la mort) de la philosophie, c'est Castoriadis qui lui a insufflé un peu de vie (Descombes, 1989). Tandis que le marxisme achève de se retirer de l'expérience politique vécue, Castoriadis appelle à une sauvegarde ontologique de l'idéal révolutionnaire (Honneth, 1989).

Les sciences de la communication contemporaines ont une dette immense envers le paradigme cybernétique/informationnel sur lequel repose l'essentiel de ses prémisses épistémologiques. Les conceptions de la subjectivité héritées de ce paradigme rendent difficile l'articulation d'un projet social et politique dans la mesure où le social et le sujet sont irréductibles l'un à l'autre. Ce faisant, c'est la fonction critique de la discipline qui disparaît. Les modèles actuels peuvent sembler satisfaisants sur le plan heuristique, mais certains de ces concepts fondamentaux ne résistent pas à une remise en question épistémologique. À ce titre, il est prometteur d'inclure l'œuvre de Cornelius Castoriadis au sein d'un corpus renouvelé. Sans abandonner complètement les modèles existants, il serait intéressant d'en rénover les fondations en replaçant le sujet en leur centre. Bien sûr, il s'agit d'une forme d'a priori métaphysique, « d'une cosmologie du sujet sur laquelle il n'est plus possible de discuter avec des arguments » (Honneth, 1989, p. 207). Encore que pour qu'un argument existe, il faut bien qu'un sujet énonçant cet argument préexiste. Ce n'est toutefois pas tant la vérité métaphysique de l'existence du sujet qui importe que la nécessité normative de penser le sujet. C'est seulement ainsi que les sciences de la communication arriveront à formuler un véritable projet social et politique et à transcender l'instrumentalisation heuristique de ses concepts pour devenir une science critique.

Remerciements

Outre les lecteurs anonymes, j'aimerais remercier tout particulièrement Chantal Benoit-Barné pour ses précieux commentaires sur une version précédente de ce texte, ainsi que Céline Lafontaine dont le séminaire et le livre ont significativement contribué à ma réflexion.

Bibliographie

ARENDT Hannah (1994), *Condition de l'homme moderne*, Paris : Pocket, 406 p.

BATESON Gregory (1981), « Communication », dans WINKIN Yves (dir.), *La nouvelle communication*, Paris : Seuil, p. 116-144.

BATESON Gregory (1977), *Vers une écologie de l'esprit*, Paris : Seuil, 281 p.

BATESON Gregory (1971), *La cérémonie du Naven*, Paris : Éditions de Minuit, 348 p.

BRUNET Jean (1988), « Bateson et une nouvelle idée du politique », dans WINKIN Yves (dir.), *Bateson, premier état d'un héritage*, Paris : Seuil, p. 227-245.

CASTORIADIS Cornelius (2005), *Une société à la dérive. Entretiens et débats 1974-1997*, Paris : Seuil, 307 p.

CASTORIADIS Cornelius (2004), *Post-scriptum sur l'insignifiance* suivi de *Dialogue*, Paris : Éditions de l'aube, 160 p.

CASTORIADIS Cornelius (2002), *Sujet et vérité dans le monde social-historique*, Paris : Seuil, 498 p.

CASTORIADIS Cornelius (1997), *Fait et à faire : Les carrefours du labyrinthe, tome V*, Paris : Seuil, 284 p.

CASTORIADIS Cornelius (1990a), *Le monde morcelé : Les carrefours du labyrinthe, tome III*, Paris : Seuil, 278 p.

CASTORIADIS Cornelius (1990b), « Pour soi et subjectivité », dans BOUGNOUX Daniel, Jean-Louis LEMOIGNE et Serge PROULX (dir.), *Arguments pour une méthode. Autour d'Edgar Morin*, Paris : Seuil, p. 118-127.

CASTORIADIS Cornelius (1986), *Domaines de l'Homme : Les carrefours du labyrinthe, tome II*, Paris : Seuil, 455 p.

CASTORIADIS Cornelius (1975), *L'institution imaginaire de la société*, Paris : Seuil, 503 p.

DESCARTES René (1974), *Méditations métaphysiques*, Paris : PUF, 315 p.

DESCOMBES Vincent (1989), « Un renouveau philosophique », dans BUSINO Giovanni (dir.), *Autonomie et autotransformation de la société. La philosophie militante de Cornelius Castoriadis*, Paris & Genève : Librairie Droz, p. 69-86.

DUQUAIRE Paul-Victor (2003), « Introduction à la pensée de Francisco J. Varela », *Les Cahiers de l'ATP*, http://alemore.club.fr/Duquaire-Introduction_a_Varela-juill2003.pdf, consulté le 15 juin 2006.

FOUCAULT Michel (1994), *Dits et Écrits*, t. IV, Paris : Gallimard, 895 p.

FOUCAULT Michel (1966), *Les mots et les choses*, Paris : Gallimard, 400 p.

FREUD Sigmund (1969), *La vie sexuelle*, Paris : PUF, 159 p.

HONNETH Axel (1989), « Une sauvegarde ontologique de la révolution. Sur la théorie sociale de Cornelius Castoriadis », dans BUSINO Giovanni (dir.), *Autonomie et autotransformation de la société. La philosophie militante de Cornelius Castoriadis*, Paris & Genève : Librairie Droz, p. 191-207.

LAFONTAINE Céline (2004), *L'empire cybernétique*, Paris : Seuil, 235 p.

LATOUR Bruno (1999), *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie?*, Paris : La Découverte, 383 p.

MARX Karl (1988), *L'idéologie allemande*, Paris : Éditions sociales, 621 p.

PORTMANN Adolf (1990), *Essays in Philosophical Zoology by Adolf Portmann: The Living Form and the Seeing Eye*, New York: Edwin Millen, 292 p.

PROULX Serge (1988), « Bateson et une nouvelle idée du politique », dans WINKIN Yves (dir.), *Bateson, premier état d'un héritage*, Paris : Seuil, p. 216-226.

ROUSTANG François (1997), « Inconscient », dans *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris : Albin Michel, coll. Encyclopaedia Universalis, p. 332-342.

SARTRE Jean-Paul (1960), *Critique de la raison dialectique*, Paris : Gallimard, 757 p.

VARELA Francisco (1989), *Autonomie et connaissance*, Paris : Seuil, 248 p.

WIENER Norbert (1948), *Cybernetics or Control and Communication in the Animal and the Machine*, Paris : Hermann et Cie, 159 p.

Notice biographique :

Dominique Trudel termine présentement une maîtrise en sciences de la communication à l'Université de Montréal. Son mémoire aborde la délicate question de l'espace public contemporain, considérée à travers la matrice du concept de contre-public/contre-publicité et du cas du groupe d'action directe *Reclaim the Streets*. Dans le cadre de ses différents projets, l'auteur s'intéresse particulièrement aux questions d'épistémologie et de philosophie de la communication ainsi qu'aux théories critiques.